

**PAGES  
MANQUANTES**

# RIVIERES ET LACS A LOUER

*Tous bien peuplés de truites pesant de 5  
à 8 livres, et d'autres especes de poissons*

## LE PARC NATIONAL DES LAURENTIDES

Seul contient des centaines de lacs pittoresques où le poisson fourmille. C'est le paradis des sportsmen.

### **GIBIER !**

### **GIBIER !**

Chasses splendides dans presque tout le territoire de la province de Québec, dans les districts d'Ottawa, de la Gaspésie, de la Beauce, dans le comté de Terrebonne et dans la région du Saint-Maurice.

Le gibier abonde dans les forêts et sur les grèves.

Dans le Parc National, on trouve le caribou en grande quantité et les petits animaux à fourrures: Renard, Marte, Vison, Lynx, la Loutre, le Pékan, etc., etc., et l'Ours, l'Original, se rencontrent fréquemment.

Gibier à plumes.—Outarde canadienne, Canard, Bécasse, Bécassine, Perdrix, Pluvier, etc., en grande quantité et en beaucoup d'endroits.

Il est absolument défendu de chasser ou de tuer le Castor jusqu'au 1er novembre 1908.

Territoires de chasse ne dépassant pas 400 milles carrés à louer pour 10 ans, moyennant \$1 par mille et au-dessus.

Permis de chasse: \$25.

Pour les terres, les coupes de bois, les permis de chasse et de pêche, s'adresser au

MINISTRE DES TERRES, MINES ET PECHERIES

## Les Portraits Célèbres

(Onzième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



**P**ORTRAIT de Madame de Jaucourt, par Madame Vigée Lebrun. Fait partie de la collection de M. le marquis de Jaucourt. Mentionné dans tous les recueils d'art.

# La Revue Populaire

**Paraît tous les mois**

**ABONNEMENT :**

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

**Montreal et Etranger :**

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

**Poirier, Bessette & Cie**

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

**MONTREAL**

**Vol. 1. No 11. Montreal, Oct 1908**

P ENDANT que notre compatriote Bernier, tout en ravitaillant les avant-postes de l'administration, va s'efforcer une fois encore d'ajouter des terres à notre patrimoine canadien et de pousser, sinon directement au Pôle Nord, du moins vers une des routes qui pourront l'y mener un de ces ans, nous voyons le Français Charcot, à bord d'un navire portant le nom suggestif de *Pourquoi Pas?* en route de nouveau pour conquérir le Pôle Sud. Je n'ai pas l'intention d'entrer ici dans le *fond scientifique* que constituent ces sortes d'expéditions, mais tout simplement de toucher à certains détails instructifs pour nous. D'abord, je note ce fait que pareilles tentatives ne sont jamais, à l'étranger, souillées par le contact politique. Ici, on se donne un mal infini pour trouver, même dans l'approvisionnement du navire expéditionnaire, de quoi façonner du capital politique. C'est ainsi qu'on a crié au scandale pour quelques cigares et quelques liqueurs cordiales embarqués par le capitaine Bernier lors de son dernier voyage. Il n'en fut pas de même pour le *Pourquoi Pas?* Lisez plutôt... Après avoir décrit la solidité et la somme de confort de ce vaisseau, M. R. de Bettex continue :

Mais un bon logement n'est pas tout, surtout pour des Français. Pour bien travailler, il faut bien manger, et boire un vin généreux. Le navire emporte donc, dans ses flancs, 20,000 bouteilles de vin, 12,000 kilos de viande de conserve, 5,000 kilos de légumes, 600 kilos de graisse, 900 kilos de beurre, 1,000 kilos de lait concentré, 6,000 kilos de farine, 1,000 kilos de sucre, 4,000 kilos de poisson, 6,000 kilos de pâtes, 100 kilos de fruits séchés, 1,500 kilos de confitures et de gâteaux. Pour varier avec le pain fabriqué à bord, l'expédition est munie de 14,000 kilos de biscuits de toutes sortes, depuis le biseuit de soldat jusqu'au petit-beurre et à ces "galetas" argentines que l'on prendra à Buenos-Ayres.

Après la nourriture, le vêtement a fait l'objet des plus grands soins. Nos explorateurs polaires s'habilleront tout de laine (vêtements collants ne gênant pas les mouvements du corps) ; point de fourrures, sauf pour doubler les sacs en peau de renne, où l'on dort sur la glace ; les fourrures sont dangereuses et incommodes. Ils chausseront des sortes de bottes dont le pied est en bois et la tige en peau de renne, car le cuir gèle et se fend au-dessous de dix degrés. Ils protégeront enfin leurs yeux contre les dangereuses ophtalmies par des lunettes à verres jaunes ou par ces bésicles à œillères de bois trouées au centre comme en portent les Lapons. Contre la pluie et le vent, ils revêtiront des surtouts de toile très fine, au lieu des caoutchoucs qui se brisent au froid. Pour les excursions sur la glace ils auront des traîneaux à chiens, et emporteront des vivres pour huit jours, des tentes et des sacs de nuit. Les vivres sont enfermés dans de petites boîtes en fer-blanc d'un modèle spécial. Chacune de celles-ci contient un repas complet pour trois personnes. A la halte, on ouvre l'une d'elles ; on en vide le contenu dans la marmite posée sur un réchaud à alcool, et cela donne une soupe exquise, où sont réunis tous les éléments nutritifs d'un dîner complet. Ces boîtes ont été fabriquées exprès pour l'expédition et avec un soin mi-

nutieux. Peut-être sont-elles un avant-goût de la cuisine de l'avenir. Pour dormir, on dresse la tente, une tente en soie, s'il vous plaît! qui a le mérite d'être fort légère à transporter et d'être imperméable; puis, chacun s'enfonce dans son sac en peau de renne et ferme celui-ci par une coulisse, au-dessus de sa tête.

De son côté, M. Gerville-Reache nous fait connaître quelle sera la vie à bord du *Pourquoi Pas?* "Le réveil aura lieu vers 6 h. ½. À peine levés, avant même de songer à déjeuner, des savants, vous pensez bien que ça se précipitera vers les instruments météorologiques. Après, mais seulement après, ces huit officiers ou hommes de science qui forment l'état-major du navire consentiront à se rendre dans le carré où, le long des murs, courent de légères étagères surchargées de livres. C'est le premier déjeuner: du café au lait, du thé, à moins que ce ne soit jeudi ou dimanche, jours de bombance, où l'on a du chocolat succulent. Et, enfin, lorsqu'on ne naviguera pas, Bongrain, le second, étu-

diera la pesanteur et les mouvements du sol; Rouck, l'enseigne, la météorologie; Godfroy, enseigne lui aussi, les marées et la chimie de l'atmosphère. Gourdon, Jacques Liouville, Gain, les savants, se livreront aux joies saines de la glaciologie et de la zoologie, et Lenouque, enfermé dans sa magnifique chambre noire, développera les clichés cinématographiques, où pingouins et phoques font des grâces. Puis ce sera le déjeuner (celui du midi) copieux, substantiel, car, avec ces froids-là, on meurt de faim. Il faudra que l'équipage se perfectionne dans les courses de skis, le maniement des traîneaux et l'établissement des campements.

"Enfin, harassés d'une saine fatigue, ces hommes se retrouveront autour de la table réconfortante. Des boîtes, après souper, on sortira le jeu d'échec, les dames, les dominos. Pas de cartes, les cartes sont proscrites; il y aura aussi un phonographe, avec cinq cents rouleaux."

D'ARGENSON.

## Sommaire de la REVUE POPULAIRE : Oct. 1908

Roman complet :

### *Le Calvaire Maternel*

— PAR —

*M<sup>m</sup>. Dombre et de Forge*

Sur le "POURQUOI PAS?" . . . D'Argenson  
 Au blond soleil d'automne . . . D. Potvin  
 Le chapeau de castor . . . Mistigri  
 Trois Canadiens éminents chez trois  
 Français célèbres . . . Le Liseur  
 Un grand voyageur canadien . E. Z. Massicotte  
 Remembrance (vers inédits) . . . A. Dreux

Autour d'un livre . . . Pierre Voyer  
 Les "Foxeurs" . . . Tante Pierrette  
 Fin d'été (Vers inédits) . . . E. Martel  
 Pendant l'averse . . . Ixe  
 Rose d'Automne . . . XXX  
 Rockefeller . . . A. Carnegie  
 Faits et anecdotes . . . Le Chercheur

Et autres articles en vers et en prose

Prochain  
 Numéro

Revue Populaire de Novembre

Matières  
 Spéciales



**CHANSON D'AUTOMNE**

*Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.*

*Tout suffoquant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure.  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure.*

*Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà  
Pareil à la  
Feuille morte.*



# Au Blond Soleil d'Automne

(Nouvelle Canadienne Inédite)

Par DAMASE POTVIN (1)



ETTE grise après-midi d'octobre, le vieux fermier Jean Dorval, seul dans la grande cuisine de la ferme, évoquait tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérance et les ardents étés pleins d'amour et de travail. Les coudes sur la table, avec torpeur il songea aux indécis lendemains, à la vieillesse prématurée, au destin de la terre, sa pauvre vieille terre si péniblement acquise, au destin de sa fille, sa chère Marguerite, son unique enfant.

(1) *Note d'Argenson*: Notre collaborateur, M. Damase Potvin, vient de faire paraître à la Librairie française de J. Alf. Guay, Québec, *Restons chez nous*, un beau et bon roman canadien dont la REVUE POPULAIRE publia, il y a quelques mois, un des chapitres à titre de primeur. Par ce chapitre et par les autres écrits de M. Potvin, parus ici, chacun a pu apprécier son genre très personnel. En un style agréable et très courant, sous des couleurs bien choisies et toujours bien malaxées, M. Potvin sait présenter des tableaux d'un réalisme sain. Il peint des tranches de vie vécue, et il s'en dégage une morale qui n'a pas besoin d'être étroite ni attristante pour être utile. Je conseille fortement l'achat et la lecture du roman de notre collaborateur; il est de la catégorie des ouvrages dont toute bibliothèque familiale devrait être abondamment garnie.

Quelques jours avant les labours d'automne, Jean Dorval avait loué un jeune immigrant belge, arrivé depuis quelques jours au Canada; Léon était un campagnard de bonne souche, orphelin d'un petit village de la Flandre. Il se trouvait à remplacer la fermière, morte au printemps, après avoir, de son cœur et de ses bras, contribué autant et plus que son homme à la création de leur patrimoine. Depuis cinq ans, le terrien souffrait de rhumatismes par crises nombreuses, croissantes d'intensité, et il négligeait la besogne, en se plaignant contre l'usure de son vieux corps. Les voisins ne le voyaient plus guère dans les champs. Son temps se partageait entre la cuisine de la ferme et ses étables où, le soir, quand les bestiaux étaient rentrés, il allait leur parler comme à des êtres humains, leur confiant, en phrases naïves, les peines et les regrets qui gonflaient son vieux cœur solitaire. Les bonnes bêtes semblaient comprendre les paroles de leur vieux maître; l'une d'elles tournait tristement la tête, lui répondait par un beuglement attendri qui remuait comme un cri humain... Et dans cette atmosphère d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières et où l'on n'entendait que le mouvement rythmé des mâchoires qui remuaient, et le bruit des chaînes aux nœuds luisants sur le bord des mangeoires, Jean Dorval semblait heureux et son âme de vieux terrien goûtait un moment d'ivresse.

Mais pour l'instant, en cette grise après-midi d'octobre, Jean Dorval se sent malheureux et d'une tristesse indicible. Des larmes roulèrent bientôt sur ses joues d'écorce ru-

gueuse, ainsi que le soir doré où l'épouse trépassa.

\* \* \*

Marguerite survint. Alerté et joyeuse, elle parcourut la cuisine, rangeant les meubles, soufflant le feu, balayant, époussetant, toute au plaisir du ménage. Ensuite, pour coudre l'habit des dimanches de son père, elle s'assit près de la fenêtre. Jean Dorval considérait sa fille, délicieusement, ému de fierté. Il ne songeait qu'à elle maintenant.

Marguerite était la plus jolie fille des environs; brune, grande, les joues rouges et les bras hardis. Elle avait refusé, jusqu'à présent, les plus riches partis. Pourquoi cet entêtement, ces caprices de petite folle? Jean Dorval se demandait cela, et de tels dédains l'inquiétaient pour l'avenir. Alors, comme son âme attendrie s'alanguissait en un désir de consolation, il s'épancha, continua plus haut, d'une voix douce, l'expression de son éternel souci.

—Penses-tu quelquefois au destin de la ferme, Marguerite? Tu devrais me donner bien vite un remplaçant avant que je meurs, moi aussi, comme ta mère, tu sais, ce beau soir...

Elle, baissa sa petite tête brune; ses doigts, tout rouges, tremblaient en cousant.

—Tu ne me réponds pas, Marguerite? Tu as un amoureux, le fils de quelque riche cultivateur d'une paroisse voisine, sans doute?

—Non, soupira-t-elle, le front toujours baissé.

—Tu ne veux donc pas te marier?

—Si!

—Alors?

—Oui, papa, je veux me marier. Mais, mon Dieu!... comment vous dire cela? mon amoureux n'a pas d'argent et il ne sait même pas que je pense à lui. Pourtant, c'est lui seul que je veux. Les autres ne me semblent que des sots, des affamés de notre bien, des coureurs de fermes.

—Pas d'argent? grommela Jean Dorval. Et sa famille? Ce n'est pas un vagabond, je suppose, un enfant perdu?

—Non, il est honnête et bon comme du pain. Oh! vous le connaissez. Il vaut trois hommes à l'ouvrage.

Marguerite peu à peu avait redressé son buste sur la chaise. Le fermier, lui, cachait

son visage entre ses deux mains, pensivement.

—Encore un malheur, murmura-t-il. Tu as dit que je le connaissais, ton prétendu. Voyons!

Elle hésita. Le maître sourit de sa confusion. Alors, levant ses yeux volontaires, elle proféra le nom si doux à son cœur et à ses lèvres:

—Léon.

Et elle rougit, se détourna vers la fenêtre, vers les prairies opulentes qui se développaient sur les coteaux, jusqu'à la forêt toute verte et frémissante. Tout-à-coup, elle aperçut le jeune homme. Il cheminait si beau, si grand, dans les brumes du soir. Et il rentra, sa faux sur l'épaule, d'un pas assuré, apportant la santé et la joie de l'espérance. Il fredonnait:

Mignonne, quand le soir descendra sur la  
[terre,  
Nous irons écouter la chanson des blés d'or.

\* \* \*

Marguerite et Léon n'avaient jamais échangé le moindre aveu. Presque aussi muets, tous deux, que la glèbe, soit à l'ouvrage, soit dans la maison, ils vivaient en camarades. Tout au plus, ils se courtoisaient par de furtives prévenances, des taquineries, des jeux d'écoliers. Leur silence, quand ils étaient seuls, frissonnait d'une jouissance de rêve où ils confondaient leurs âmes.

Quelques jours après l'aveu au père, Marguerite rencontra Léon au puits de l'étable. Léon menait boire son cheval, et Marguerite allait puiser de l'eau pour laver le linge. Le jeune homme, désireux d'éviter une fatigue à sa petite amie, voulut tirer les seaux du puits; mais la jeune fille résista plaisamment. Leurs mains rudes se heurtèrent et ils s'embrassèrent presque. Ravis, les yeux dans les yeux, ils tressaillirent d'une ivresse profonde et presque d'un espoir... Le cheval, indiscret, leva sa grosse tête, et les naseaux trempés de gouttes brillantes, il contempla les amoureux.

Marguerite avait cédé enfin. Et pendant que le garçon se penchait sur le puits pour tirer les seaux, elle dit, rougissante:

—L'autre jour, mon père m'a parlé de mariage... Je lui ai dit la vérité.

—Ah! qu'est-ce qu'il a dit? demanda Léon, qui faisait trembler les seaux au bout de la corde.

—Il n'a rien dit, chuchota Marguerite soulagée.

Une troupe de petits oiseaux passèrent au-dessus d'eux en gazouillant. Le cheval leva sa tête une seconde fois. Léon en profita pour le saisir par la bride et il s'éloigna lentement, sans dire un mot, mais soulagé, lui aussi, d'une grande douleur d'amour.

Marguerite resta, les bras inertes, contre le puits, dans ce morceau d'espace où frémissaient deux paroles d'amour. Elle était en extase, comme en prière, troublée comme d'une crainte religieuse.

Désormais, ils s'évitèrent. On ne les vit plus souvent ensemble dans les champs et jamais plus au puits de l'étable. Quand le père les laissait seuls, ils ne se parlaient point et ils tressaillaient à la rencontre de leurs regards. Léon méditait des projets de fortune et de joie. Mais, par intervalle, il doutait de son amour et avait horreur des jours prochains. Bientôt, il faiblît à l'ouvrage; les jours, les semaines lui parurent interminables.

Si Marguerite était loin, il languissait comme dans un désert. Jean Dorval remarquait bien l'indolence inusitée de son garçon de ferme, mais il ne fit aucun reproche. Lui aussi, souffrait d'incertitudes et il essayait de s'accoutumer à l'approche de ce mariage qu'il jugeait désastreux.

\* \* \*

L'hiver passa, et ensuite vint le printemps.

Et quand on arriva en juin, au jour anniversaire du décès de la fermière, Jean Dorval et sa fille partirent pour le village, à pieds, sur la route grise. Ils allaient à la messe dire des prières pour la défunte. Léon les avait suivis: Jean Dorval, très ingambe à cette heure matinale, odorante et lumineuse de rosée, marchait entre les deux enfants. Par les jeunes verdure, sous les plaines limpides du ciel, tous les trois cheminaient sans parler et le cœur gros puisqu'on allait réciter des prières de deuil. Il y avait toujours aussi cette inquiétude du mariage qui les obsédait.

Après la messe, sans s'attarder devant les magasins du village, ils s'en retournèrent. Mais il y avait assurément du changement dans l'âme de Jean Dorval. Il bavardait avec empressement et sa résistance semblait avoir défailli. Les deux jeunes gens, intrigués, se regardaient en riant. On déjeuna dès l'arrivée. Et ensuite, comme le travail ne pressait pas, ce jour de deuil qui était aussi de congé, on traîna des chaises devant la porte et tous trois s'assirent en parlant encore de la pauvre défunte avec tant de peine et de douceur. Ils portaient encore leurs habits de dimanche. Le soleil, au zénith, sur les horizons bleus resplendissait. Leurs trois âmes demeuraient recueillies dans la même peine.

Enfin, Jean Dorval, oppressé depuis déjà trop longtemps par ses incertitudes, se soulagea promptement.

—Léon, dit-il, réponds-moi; veux-tu épouser Marguerite à cause d'elle ou à cause de la ferme?

Léon pâlit, regarda son maître, et son cœur robuste et bon, outragé par ce brutal soupçon de convoitise, tremblait de calme et de honte. Humilié, il bredouilla des excuses.

Mais Marguerite tout-à-coup, prit les mains de son père et, sanglotant, confessa que sans Léon, elle ne pouvait pas aimer la ferme.

Huit jours passèrent, moroses. Et, un matin, le vieux paysan consentit. Le mariage fut fixé à l'automne, après les récoltes...

Désormais, le vieux Dorval ne sortit plus de sa demeure. Aux heures tièdes, il s'asseyait dans la cour. Il souffrait trop de voir qu'un étranger parcourait allègrement les belles terres qu'il avait lui-même défrichées si péniblement.

Les récoltes se terminèrent et Léon et Marguerite furent bien heureux. Leur bonheur éclaira un moment l'âme du vieux. Mais la veille des noces, tandis que, malgré lui encore, il admirait au travail la vaillance de son successeur, Jean Dorval, qui était atteint mortellement depuis quelques jours, mourut devant une fenêtre de la ferme, dans le silence des solitudes, au blond soleil d'automne.



## Premier Feu

Première sombre journée  
De cet automne au ciel bleu :  
Vite, dans la cheminée,  
Allumons un premier feu.  
La chaleur réjouit l'âme  
Et rend les membres contents...  
Regardons prendre la flamme  
Et laissons couler le temps!

L'an dernier, à même date,  
J'avais—regrets superflus!—  
Un an de moins à la patte,  
Au front, des cheveux en plus.  
Un an!... Bah! cela ne compte  
Qu'à soixante-dix-sept ans...  
Regardons le feu qui monte  
Et laissons couler le temps!

Un grand médecin atteste  
Avoir trouvé des secrets  
Grâce auxquels un homme reste  
Toujours vert, et toujours... frais.  
Peut-on, même très ingambe,  
Changer l'hiver en printemps?  
Regardons le feu qui flambe  
Et laissons couler le temps!



En musique, on apprécie  
Ce que l'on ne comprend pas,  
Et de vagues bruits de scie  
Pour certains sont pleins d'appas,  
Bah!... toute musique enfante  
Des sommeils... réconfortants...  
Écoutons le feu qui chante  
Et laissons couler le temps!

Du bout de leur plume fine,  
Des romanciers fort instruits  
Creusent l'âme féminine  
Ainsi que l'on creuse un puits,  
Gare à qui veut trop descendre  
En ces coeurs déconcertants...  
Regardons tomber la cendre  
Et laissons couler le temps!

J'entends bien des gens prétendre  
Qu'en ce monde plus clément  
Une humanité plus tendre  
S'entraîme plus tendrement,  
Quoi! des femmes sans embûches?...  
Des hommes toujours constants?...  
Regardons noircir les bûches  
Et laissons couler le temps!

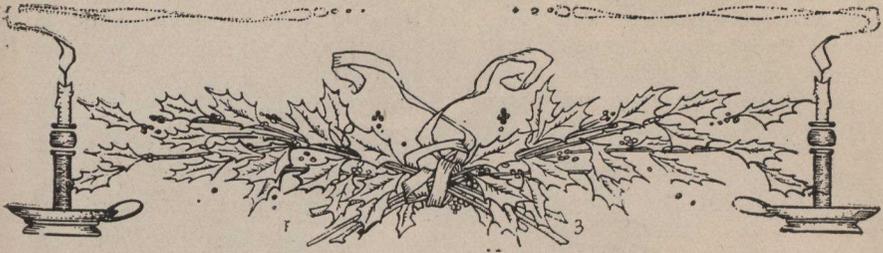
Enfin,—tout bas j'en frissonne,—  
On dit que, dans l'univers,  
Bientôt personne, personne  
Ne voudra lire de vers!  
Bah!... finissons, sans rien craindre,  
Ces versiculets trottants...  
Regardons le feu s'éteindre  
Et laissons couler le temps!

AVENTURE D'AUTOMNE



*Lui.*—Et dire qu'on est à trois milles de toute habitation, que j'ai oublié mes outils et qu'à part cela je ne sais pas du tout comment réparer ces mécaniques-là.

*Elle.*—Bah ! Il ne faut jamais se décourager pour si peu. Pousse l'auto jusqu'à la ville ; je guiderai. C'est bien simple, comme tu vois...



Instantanés

## Adieu L'Été

L'HARMONIE des verts de l'été s'est dissoute. Le ton unique d'émeraude se dissémine, s'éparpille en décolorations qui vont du sombre vert myrte au vert-de-gris pâle. L'automne a partout infiltré son mal de langueur; la lèpre rouge mord la vigne vierge et fait monter le sang de leur cœur aux feuillages des hêtres pourpres.

La pénétrante odeur de saison morte s'exhale de la terre mouillée, des taillis perlés d'eau, des herbes sèches, buissons terreux de poils, chevelures déteintes.

Elle s'exhale en arôme amer et fade, en souffle de bois pourri, de feuilles crues, de pierre acide.

Et cette odeur puissante répand à la fois l'enivrement de la vie et le vertige de la mort.

Les petites roses folles se dépêchent de fleurir; parfum, baiser, lueur, ici, là, partout elles pointent, éclatent avec une ardeur frémissante, un sourire de phthisiques à leurs joues carminées.

Leurs pétales se mêlent, dans le gravier luisant, aux piécettes d'or clair détachées des bouleaux, aux feuilles innombrables qui jonchent les allées: celles-ci brunies, aplaties, rentrées déjà en terre; celles-là neuves et bruissantes encore, copeaux de cuivre, écorces de rouille.

Les ciels deviennent froids, le fleuve se glace, et les trois bassins du jardin ont pris l'un sa robe d'hiver, l'autre de vert aigu, et le troisième d'or roux.

Le bassin d'encre est bordé de lierre vieux

et son tain obscurci reflète d'immuables feuillages.

Du bleu qui aurait tourné, du brun mal dissous, des ombres violacées de corruption lui font une âme noire.

Les insectes l'évitent, car son eau est malsaine. Sans qu'il y paraisse, elle est profonde.

On ne sait pourquoi, mais on la craint.

Le bassin vert a l'éclat phosphorescent des lentilles des mares; son tain moisi est intense et brille comme la fièvre sous le soleil et sous la lune.

La vie y pullule; grenouilles, têtards, araignées d'eau. Ce bassin est à fleur de terre, un cadre de pierre ovale ne le borde même pas. Et un petit ressaut rétracte les nerfs à l'idée de mettre le pied, par mégarde, dans cette purée qui grouille.

Le troisième bassin est grave et pensif comme le visage de l'automne.

Il rêve au ciel en une auge de pierre forée et poreuse que veloute une mousse brune. Au-dessus s'égouttent les yeux en pleurs d'un mascarón brisé dont la bouche coule. Ce dernier bassin a la couleur des feuilles mortes et du soleil éteint.

C'est le seul des trois où puisse se mirer une face humaine. Il donne au regard le sérieux du rêve, et au sourire le charme du mystère.

La nuit, il s'y baigne une étoile nue.

Si l'on se penche sur le mur bas qui domine la route, on aperçoit, plantés droits contre un mur de paysans, des fagots raides

qui se hérissent : des noix sèchent en des corbeilles d'osier. Sur le bac lent à la dérive, un chariot de ramées passe le fleuve.

Le bois qui, de lui-même, craque et tombe sur le chemin, ou que le vent brise, le bois mort de partout apparaît et se dresse dans

la campagne dénudée, fagots, bourrées.

C'est fini de la campagne.

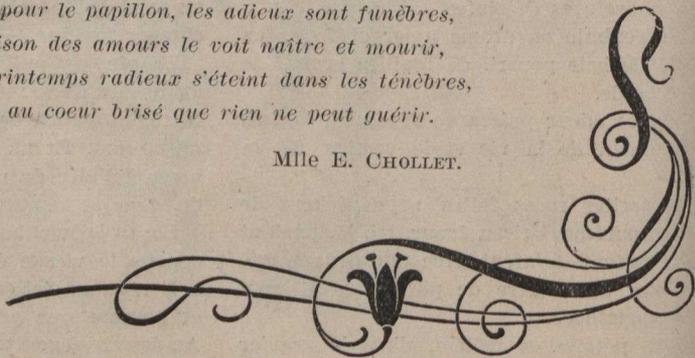
Au matin, un brouillard blanc la noie ; elle n'apparaît plus le soir qu'en une fumée d'eau.

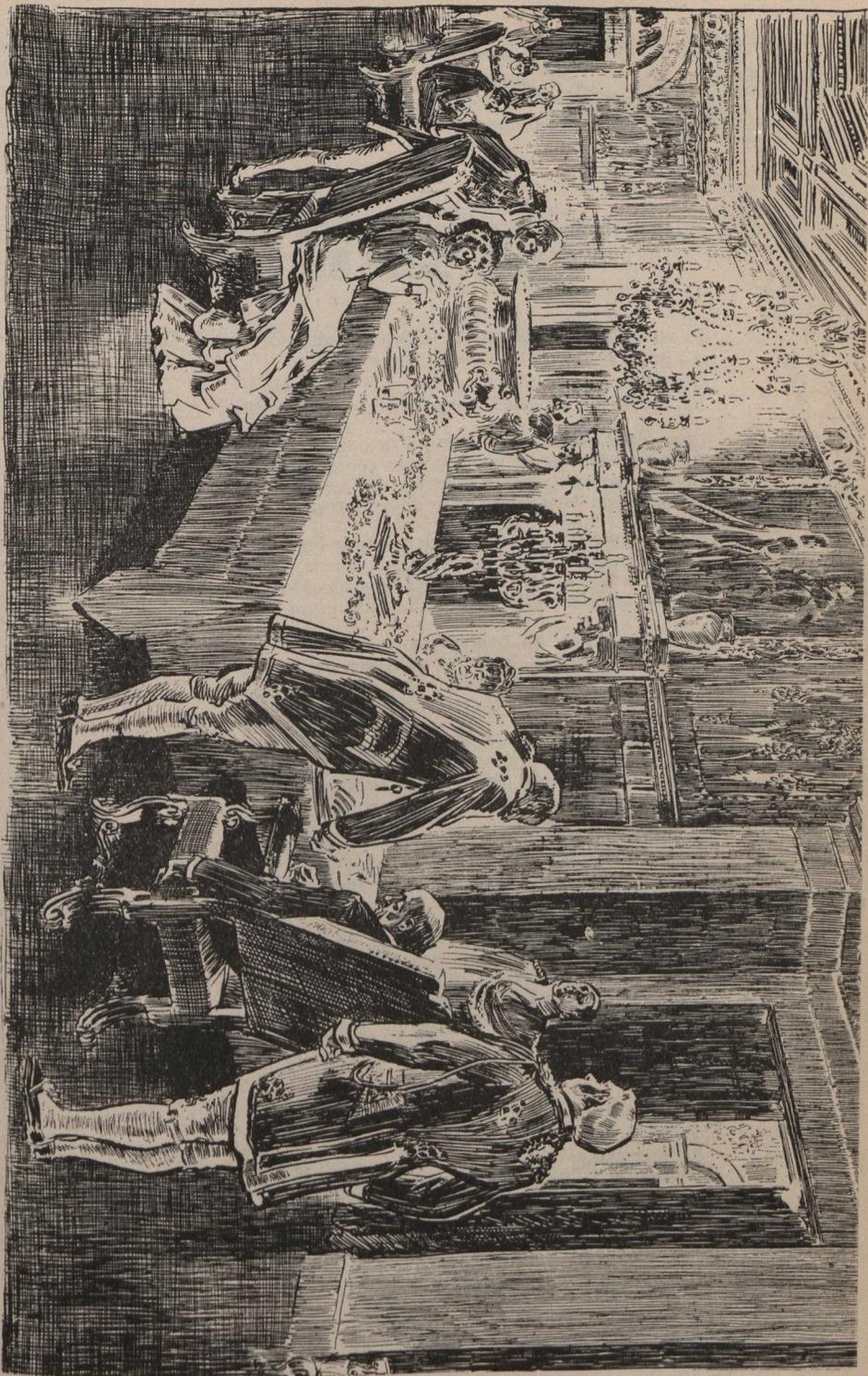
Adieu, l'été...

## Pensée d'Automne

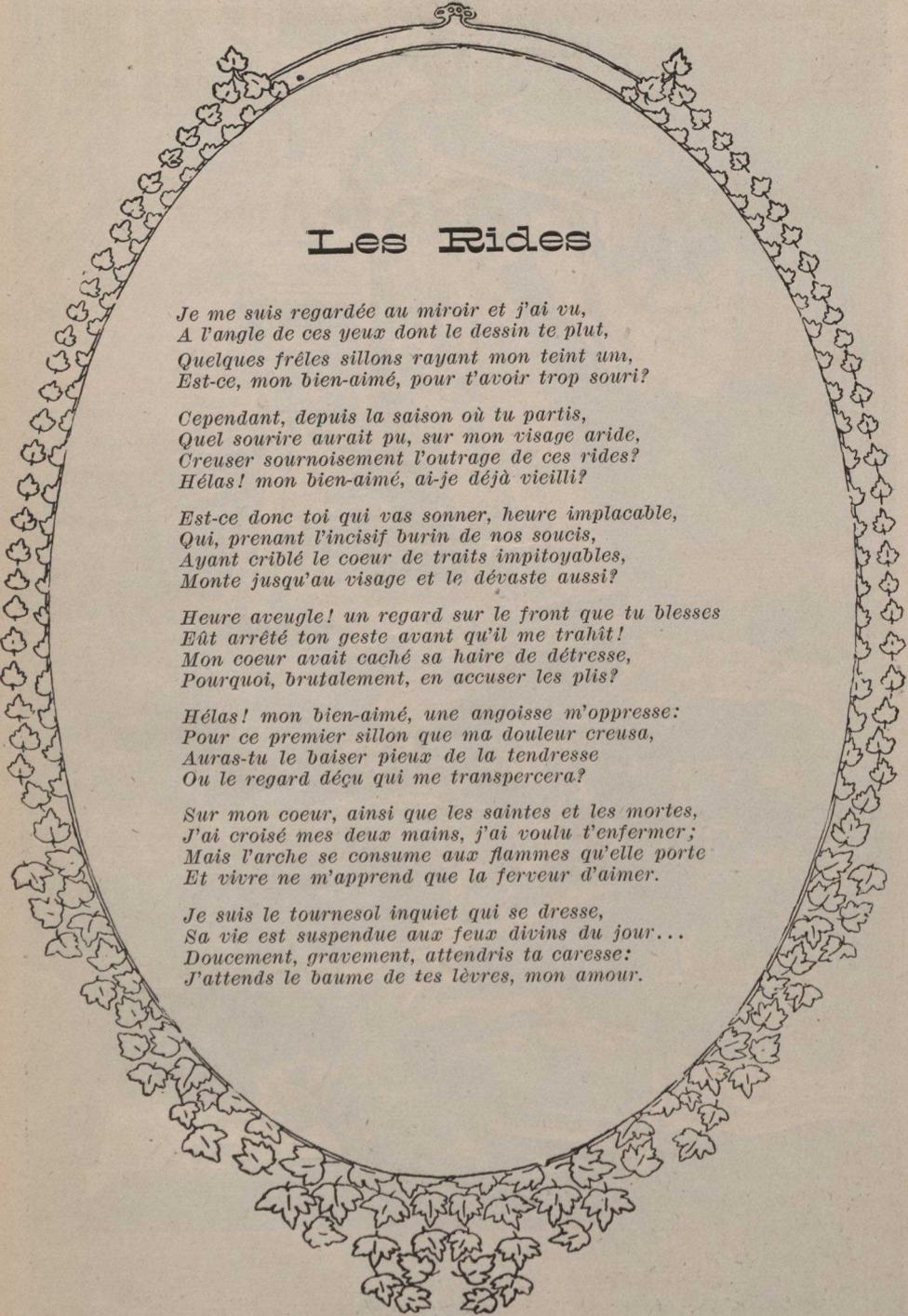
*Le vent d'automne souffle et la dernière rose  
S'effeuille tristement sur le pied du rosier ;  
Dans sa pâle corolle un papillon se pose,  
Voulant lui dire adieu dans un dernier baiser.  
Le printemps renaîtra ! La sève remontante  
Ramènera la vie au rosier dépouillé ;  
La rose reprendra sa couleur éclatante,  
L'abeille reviendra au calice effeuillé !...  
Mais, pour le papillon, les adieux sont funèbres,  
La saison des amours le voit naître et mourir,  
Son printemps radieux s'éteint dans les ténèbres,  
Pareil au cœur brisé que rien ne peut guérir.*

Mlle E. CHOLLET.





*Millionnaire mais dyspeptique...*



## Les Rides

*Je me suis regardée au miroir et j'ai vu,  
A l'angle de ces yeux dont le dessin te plut,  
Quelques frêles sillons rayant mon teint un,  
Est-ce, mon bien-aimé, pour t'avoir trop souri?*

*Cependant, depuis la saison où tu partis,  
Quel sourire aurait pu, sur mon visage aride,  
Creuser sournoisement l'outrage de ces rides?  
Hélas! mon bien-aimé, ai-je déjà vieilli?*

*Est-ce donc toi qui vas sonner, heure implacable,  
Qui, prenant l'incisif burin de nos soucis,  
Ayant criblé le coeur de traits impitoyables,  
Monte jusqu'au visage et le dévaste aussi?*

*Heure aveugle! un regard sur le front que tu blesses  
Eût arrêté ton geste avant qu'il me trahît!  
Mon coeur avait caché sa haine de détresse,  
Pourquoi, brutalement, en accuser les plis?*

*Hélas! mon bien-aimé, une angoisse m'opresse:  
Pour ce premier sillon que ma douleur creusa,  
Auras-tu le baiser pieux de la tendresse  
Ou le regard déçu qui me transpercera?*

*Sur mon coeur, ainsi que les saintes et les mortes,  
J'ai croisé mes deux mains, j'ai voulu l'enfermer;  
Mais l'arche se consume aux flammes qu'elle porte  
Et vivre ne m'apprend que la ferveur d'aimer.*

*Je suis le tournesol inquiet qui se dresse,  
Sa vie est suspendue aux feux divins du jour...  
Doucement, gravement, attendris ta caresse:  
J'attends le baume de tes lèvres, mon amour.*

# Calvaire Maternel

par R. Dombre et H. de Forge

ROMAN COMPLET

PREMIERE PARTIE

MARIAGE PAUVRE

I

—Que se passe-t-il, madame?

—Mais rien, Toinette.

—Si fait. Vous n'avez pas votre figure habituelle. Je vois bien, pardine, que vous avez les yeux quasiment comme si vous aviez pleuré.

—Je t'assure...

—N'assurez rien. Vous feriez un mensonge. Ce qui n'est pas dans vos idées.

En rentrant chez elle, en effet, Mme Kalbremer, — une femme de soixante-cinq ans environ, encore solide malgré son âge, le visage ingrat mais énergique, les traits expressifs paraissant taillés à coup de serpe, avec une ombre de moustache, — n'avait pas son air habituel.

Sous ses yeux vifs et profonds, des yeux qui disaient la volonté précise, la décision prompte, deux grandes taches rouges marquaient la place de larmes récentes.

Sa vieille servante, depuis longtemps à son service, ne s'y trompait pas.

—Vous avez pleuré, pardine. Vos neveux encore qui sont en cause. M. Morterral probablement...

—Non Toinette, répondit la vieille dame avec tristesse. Plût à Dieu que ce fût Julien Morterral. Je suis tellement habituée à son méchant caractère et à ses demandes d'argent, que je ne me chagrinerai pas autrement.

—Quoi! M. Claude Sernoy?

—Oui! Claude.

—D'ordinaire si gentil, si prévenant avec vous, sa seule parente.

—Dis plutôt: si fou!... Un garçon qui n'a pas pour deux liards de bon sens, une tête brûlée comme tous les artistes; leur peinture leur fait voir la vie à l'envers et il leur pousse tout à coup de ces idées...

—Ils sont jeunes. Faut-être indulgente...

—Je le suis! Je ne le suis que trop. Dès l'âge où il était gamin, Claude savait que la maison de sa tante lui était ouverte. Il en a usé et il a bien fait. Lui ai-je jamais rien refusé?

—Ah! vous l'avez gâté, on peut dire. Mais c'est un bon cœur, Madame Kalbremer.

—Ne me parle plus des bons cœurs! Ils ne font que des sottises, sous prétexte de charité. Et, pour ma part, je suis guérie d'être bonne, je te jure bien.

—Mais enfin, qu'est-il arrivé?

Mme Kalbremer, encore tout essouffée, s'était assise dans un fauteuil, pour reprendre haleine.

—Tu ne pourrais pas le croire, Toinette. Ecoute un peu. Tu as remarqué, comme moi, que Claude, mon neveu, n'était pas venu me voir depuis assez longtemps, chose anormale, car c'est un garçon régulier et correct, d'ordinaire, à mon égard. Hier soir, je me suis dit: Il doit être malade. Et comme j'avais justement affaire près de la place Blanche, je pensai que je pouvais bien remonter jusqu'à la rue Lepic, où il avait son atelier.— A ces heures-là, il y est toujours.—Je ne le

dérangerais pas et si, par hasard, je le dérangeais, ce serait tant pis. J'aurais le cœur net de sa santé. Et puis je n'étais pas fâchée de voir un peu ce qu'il peignait, ce fameux tableau qu'il prépare avec tant de mystère pour le Salon. Il était là. Je suis montée, les poches bourrées de friandises, de marrons glacés dont il raffole et d'une vieille bouteille de Malaga qu'il trouve si doux à l'estomac. Je l'ai trouvé, soucieux, le teint pâle, les yeux tirés, comme quelqu'un qui ne dort pas. Il paraissait embarrassé de me voir. Son atelier était en désordre et une grande toile sur le chevalet du milieu restait à peine ébauchée, et qui ne devait pas avancer beaucoup, de ce train-là.

—Toi, mon garçon, me suis-je dit, tu me caches quelque chose.

Jé n'y vais pas par quatre chemins, tu sais et je lui demandai tout de suite ce qu'il avait.

—Peut-être bien qu'il était malade.

—Malade! Ah bien oui. Voilà qu'à force d'être questionné, il prend soudain un air solennel et m'apprend qu'il a quelque chose, en effet, de très important à m'annoncer.

—Quelque histoire d'argent, pensai-je, ce n'était pourtant pas son habitude.

Il s'agissait bien d'argent; ce gamin...

—Un gamin de vingt-huit ans, Madame...

—J'ai dit un gamin, Toinette, qui m'annonce, sans crier gare, qu'il veut se marier.

—Toi, Claude! Tu ne parles pas sérieusement.

—Très sérieusement.

—Attends au moins que ta carrière soit bien établie. Tu es en bonne voie, mais rien ne presse.

—Non, ma tante, je n'attendrai pas. C'est tout de suite que je voudrais le faire et j'avais l'intention d'aller vous voir pour vous en parler.

—Tu n'en étais pas si pressé, depuis un mois que tu ne m'as pas fait l'honneur d'une visite. Cette visite t'embarrassait-elle? Al-lons! puisque me voici et que je tends la perche, profite-en. Mais je ne te savais pas si timide.

Claude plissait son front, comme un homme gêné. Il tortillait sa moustache nerveusement et s'obstinait à ne rien dire.

—Qui veux-tu épouser? lui demandai-je brusquement. Parle! Ce n'est pas un crime de

vouloir te marier. Celle dont il s'agit est digne de toi, je pense.

—Oh! je vous jure.

—Alors qu'y a-t-il donc qui t'embarrasse? A-t-elle de la famille?

—Non!

—Ce n'est pas un mal. Avec une orpheline, tu n'auras pas de beau-père ni de belle-mère sur le dos. Et comment vit-elle, cette petite? Ses parents lui ont-ils laissé quelque bien?

—Elle est pauvre...

—Voilà autre chose maintenant... Mais tout n'est pas rose dans ton métier d'artiste, et la vie est chère quand les mioches viennent.

—Louise est ouvrière, m'a-t-il répondu, et courageuse.

J'ai sursauté. Ouvrière! la femme de Claude! Ouvrière celle qui porterait le nom glorieux de Sernoy, de mon père, qui fut colonel de la Grande Armée, décoré par l'empereur, reçu à la cour.

—Tous les noms sont glorieux quand on les porte honnêtement, m'a riposté Claude.

—Je ne dis pas! Mais qu'est-ce encore que cette toquade, ce roman-feuilleton dans lequel tu vas t'empêtrer et gâcher ta vie? Quelque minois chiffonné qui t'aura inspiré. Fais-en une aquarelle, si tu veux. Mais restes en là, mon garçon. Jenny l'Ouvrière! C'est bon en musique et dans les livres, mais pas quand on sera prix de Rome et qu'on a des idées sérieuses.

—Celle qui portera mon nom est irréprochable.

—Je me doute bien que tu n'épouserai pas une aventurière, mais tu n'en seras pas plus heureux et si c'est par charité que tu te maries, tu ferais mieux de rester chez toi.

Alors, Toinette, sais-tu ce qu'il m'a dit, ce nigaud? Il m'a répliqué que j'avais des idées d'une autre époque, des préjugés qui n'avaient plus cours. Penses-tu? Je ne suis pas assez "modern style" pour lui probablement! Ensuite, il a essayé de me prendre par le sentiment. Il m'a juré que la demoiselle était infiniment jolie et infiniment vertueuse.

Je lui ai répondu que je me défiais des perfections et que je préférerais pour lui une bonne petite femme de notre monde et de nos idées, capable de comprendre ses travaux.

de partager ses rêves, et qui aurait quelques défauts : nous en avons toutes. Mais ces artistes sont impossibles à convaincre. Sous prétexte qu'ils trouvent une femme jolie, il se mettraient à marcher sur la tête, si elle le leur demandait et ils font pire, ils l'épousent ! L'histoire n'est pas longue à deviner. Elle est éternellement la même et je la vois d'ici comme elle a dû se passer pour Claude : une ouvrière pauvre qui va à son travail chaque matin, à la même heure, et le peintre, badaud, qui la rencontre et la remarque. Elle a de beaux yeux. Un hasard, voulu, les rapproche, leur permet d'engager la conversation, et le roman commence. L'idylle s'échafaude jusqu'au jour où tout s'écroulera, car ces bonheurs-là sont comme les baraques mal construites, qui s'effondrent au premier orage ! Cette ouvrière est digne d'intérêt, je le veux bien. Qu'elle soit sublime à sa façon, je le veux bien aussi. Mais, pour l'amour de Dieu, qu'elle épouse un ouvrier comme elle !

—Vous avez dit ces choses à votre neveu, Madame ?

—Eh ! Oui ! je les ai dites et redites et il s'est mis en colère. Il a prononcé des grands mots, ricané, pleuré, tordu ses mains. Il m'a même embrassée je crois, en m'appelant sa seconde mère.

Puis, tout d'un coup, d'un petit ton sec, il m'a déclaré que, d'ailleurs, il ne pouvait plus revenir en arrière. C'était chose convenue, jurée, entre lui et elle.

—A ton aise, mon garçon ! Mais si c'est ainsi que tu t'y prends, que tu me jettes à la tête un mariage sur lequel on ne m'a même pas consultée et qui ne peut que me déplaire, froisser mes convictions les plus chères et mes souvenirs les plus sacrés, considère que ta vieille tante ne compte plus pour toi. Fais ta vie en dehors d'elle et sois heureux !

Comme un sot, il n'a trouvé que cette seule réponse :

—J'aime cette jeune fille !

Moi, je suis partie en claquant la porte de l'atelier et me voilà.

—Et qu'allez vous faire maintenant, Madame ? demanda Toinette tout attristée de ce qu'elle apprenait sur Claude, qu'elle avait vu enfant et à qui elle était très attachée.

—Qu'il se débrouille avec sa petite couturière—c'est là son métier à ce qu'il paraît.—Elle le soignera s'il est malade et lui trico-

tera des chaussettes. Il l'élèvera jusqu'à lui, s'il le peut. Quant à moi, je n'ai plus rien à y voir et toutes ces histoires me cassent la tête. Je n'ai plus qu'un neveu au lieu de deux, voilà tout ; et encore celui qui reste vaut si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter.

—C'est vrai, M. Morterral non plus ne vous donne pas beaucoup de joie.

—Celui-là, quémandeur insupportable, sournois et obséquieux, ne me flatte que pour l'argent que je lui donne et surtout pour celui que je lui laisserai. Je n'aime pas plus sa péronnelle de femme, bien faite pour s'entendre avec lui, mais ils viennent d'avoir une petite fille toute mignonne et dont l'avenir, en un pareil milieu, m'effraye.

—Oui. Un vrai bijou, ce bébé !

—N'est-ce pas ! que deviendra-t-elle, une fois élevée par ces deux maniaques ? Cette idée me tourmente et je voudrais qu'elle au moins pût représenter dignement la famille, puisque maintenant Claude...

Mme Kalbremer cacha sa tête dans ses mains et pleura. Une réaction nerveuse se produisait en elle, après l'effort qu'elle avait fait tout à l'heure devant son neveu pour se contenir. Son cœur était bien gros à la pensée qu'elle allait perdre pour toujours ce grand garçon qu'elle chérissait autant que s'il eût été à elle. Elle l'avait un peu élevé, secondant sa jeune belle-sœur toujours malade, n'ayant pas d'enfant elle-même et mariée à un homme qui ne l'aimait pas. Peut-être les déceptions de son propre ménage étaient-elles pour beaucoup dans son intransigeance et son scepticisme à l'égard des choses du cœur ! Elle les jugeait avec une extrême sévérité, se montrant pratique et précise avant tout, ne se laissant jamais apitoyer par les raisons de sentiment,

## II

Ce qu'elle avait deviné de Claude était exact. Jeune, facilement enthousiaste, d'une imagination ardente et d'une sensibilité développée à l'excès, nature foncièrement artiste et éprise de la beauté, partout où elle se trouvait, il avait rencontré Denise Lautier au hasard de ses courses matinales.

Denise était bien, ainsi qu'il l'avait dit, jolie et bonne, honnête et courageuse, gagnant avec peine sa vie dans la couture, vi-

vant toute seule, sans distraction. Claude avait été frappé par cette silhouette féminine, gracieuse et simple. Il prétendait avoir le don de reconnaître le fond du cœur dans l'expression du visage et tout de suite il avait jugé qu'il devait y avoir dans ce cœur-là un grand fonds de douceur et de tendresse.

Le roman s'était vite ébauché, pur, et touchant, rapprochant ces deux jeunes gens dans une affection sincère, sans cesse croissante.

D'une essence extrêmement fine, sous une apparence modeste, d'une délicatesse exquise de sentiments, elle avait compris ce qu'il y avait d'ardeur et de généreux dans le caractère de Claude. Elle savait qu'il était peintre, qu'il avait remporté des succès déjà et qu'il avait le droit d'espérer une brillante carrière. Mais il n'avait point parlé de la situation de famille qu'il aurait un jour, ni de l'héritage de Mme Kalbremer, sœur aînée de son père, héritage qu'il partagerait avec son cousin Morterral. Aussi, le croyant de famille pauvre comme elle, Denise s'était-elle attachée à lui profondément, sans arrière-pensée, sans gêne aucune, reprenant confiance dans la vie, oubliant un peu les deuils qui attristaient sa solitude.

Elle était de celles qui traversent les pires épreuves sans se laisser abattre, fortes de leurs sentiments élevés et de la conscience qu'elles ont de leur dignité. Et quand, un matin, Claude, très ému, mais la figure rayonnante de joie, lui demanda si elle consentirait à devenir sa femme et à partager sa vie de labeur, elle dit "oui" tout de suite, un oui qui venait du fond du cœur.

Le peintre, non sans raison, avait eu peur de parler de ce projet à sa tante, excellente femme au fond, mais dont il connaissait les idées très strictes en matière de sentiment. Longtemps il avait hésité. Peut-être valait-il mieux, pourtant, aller la trouver, et tout lui dire, calmement, comme lorsqu'autrefois il lui confiait ses peines d'enfant. Puis la pensée d'une réponse amère, désobligeante pour Denise, le torturait.

Ayant vécu à une autre époque, dans un monde très riche, intransigeant sur les questions de mésalliance, Mme Kalbremer s'entêterait à refuser de voir la jeune fille, de la considérer comme sa nièce. Mais Claude ne voulait pas reculer. Il avait donné sa paro-

le : Denise serait sa femme, dût-il se faire chasser de la famille!

### III

La bonne Toinette, plus indulgente que sa maîtresse à l'égard de ce mariage, eut beau prêcher la cause de Claude, Mme Kalbremer s'obstina.

—Qu'il ne compte plus sur un centime de ma fortune! disait-elle. Je ne la laisserai certes pas à un garçon qui se moque ainsi de mes avis.

Le peintre tenta une dernière démarche auprès de sa tante; il lui écrivit quatre pages attendrissantes, où il évoquait le souvenir de sa mère. Mme Kalbremer lui répondit sèchement que sa mère, plus que tout autre, ne se serait pas prêtée à cette déplorable union. Elle ne voulait, pour sa part, se mêler en rien à cette existence pleine de soucis qu'il se préparait; elle ne doutait pas un instant de l'honorabilité de cette jeune fille, mais c'était préparer le malheur de cette personne que de la mener dans un monde qui n'était pas le sien, où elle aurait de continuel crève-cœur et où elle apprendrait peut-être un jour à mépriser la classe modeste d'où elle sortait.

Le mariage eut lieu dans la plus grande simplicité, avec seulement les quatre témoins et quelques amis d'atelier. Aucune personne de la famille n'y parut. M. Morterral et sa femme ayant appris l'attitude de leur tante se gardèrent bien de faire une chose qui pût la froisser, et restèrent complètement à l'écart. Claude, d'ailleurs, n'éprouvait pour eux aucune sympathie. Ne voulant pas chagriner Denise, il lui avait dit jusque-là qu'il n'avait plus un seul parent.

Quand il fut marié, il attira sa jeune femme dans ses bras et lui raconta l'histoire de son mariage. Et comme la petite mariée pleurait.

—Ne te désole pas, ma bien-aimée, fit-il, et pardonne-moi de ne t'avoir rien dit encore. J'avais peur que tu ne venilles plus de moi, en apprenant toutes ces tristesses, et je tenais trop à mon bonheur. Que m'importe l'argent! Mon travail m'en donnera: ne te trouveras-tu pas là pour m'inspirer! Ton amour sera la meilleure des richesses.

Un moment pourtant, pendant la messe, où

aurait pu voir les yeux de Claude se mouiller. Il avait le cœur serré d'être traité comme un paria, à cette heure où il est si doux de sentir l'affection des siens et d'être conduit à l'autel par une mère ou une sœur chérie. Et cette pensée lui était d'autant plus douloureuse, qu'il savait bien que celle qui aurait dû être là n'était pas une mauvaise femme et que, dans le fond de son cœur, elle devait ressentir du chagrin.

Il ne se trompait pas : toute la matinée Mme Kalbremer s'enferma, ne voulant voir personne, et, à midi, à l'heure où était célébré le mariage, elle alla dans une autre église, en une petite chapelle obscure, où elle pria longtemps, longtemps...

## DEUXIEME PARTIE

### AUTOUR D'UN BERCEAU

#### I

—Comment va ma filleule?

Mme Kalbremer leva sur le nouvel arrivant un nez menaçant orné d'un lorgnon derrière lequel s'abritaient ses deux petits yeux gris, durs et intimidants.

Le visiteur baissa les siens, ploya l'échine et murmura, évidemment embarrassé :

—Votre fi... ma fille... notre Marguerite? Parfaitement... Du moins, non, elle est un peu délicate, la chère enfant... et... sa santé nous inspire quelque inquiétude.

—Ah!

Ce "Ah!" fut prononcé d'un ton si bref que M. Morterral se redressa, galvanisé.

—C'est fâcheux, reprit la vieille dame.

—Oui, très fâcheux, répéta naïvement Morterral, car nous n'avons que cette enfant, venue cinq ans après notre mariage...

—Je suppose que vous la faites soigner par les meilleurs médecins?

—Qui cela, Constance?

—Non, parbleu! sa santé ne m'inquiète pas : je parle de Marguerite, ma filleule.

—Certainement, mais les grands docteurs coûtent cher, très cher.

—Il me semble qu'avec votre fortune...

Julien Morterral n'attendait que cette parole pour entamer avec sa tante un sujet plus délicat, quelque peu encourageante que fût l'excellente femme.

—Ah! oui, parlons-en, de ma fortune! gémit-il; pour ce qu'il m'en reste!

—Les affaires vont-elles donc si mal?

—Si mal que, justement, je venais...

—Mais Constance a eu une belle dot, interrompit vivement Mme Kalbremer qui présentait une nouvelle demande d'argent... la quatrième depuis quinze mois.

—Peuh! une belle dot! Que font quatre-cent mille francs par le temps qui court?

—Ils sont déjà mangés, probablement?

Pour toute réponse, Julien courba la tête et tourna son chapeau entre ses doigts.

—Dis-le donc franchement, reprit-elle, ironique et cassante. Ces quatre cent mille francs sont allés rejoindre le patrimoine de ton père?

—Que voulez-vous! les femmes ne savent pas ce que sont les affaires. Un gouffre, ma tante, un gouffre. Quand on voit périliter une entreprise, on veut la sauver, on fait des sacrifices d'argent...

—On sacrifie celui des autres, murmura Mme Kalbremer en songeant aux billets de mille et même dix mille francs qu'elle avait déjà passés à Morterral.

Il eut un mouvement d'impatience.

—Pardieu! oui, on emprunte quand on n'a plus rien soi-même.

—On ferait beaucoup mieux de réduire ses propres dépenses.

—Mais... on le fait, ma tante. On le fait. Vous n'avez pas idée des économies que...

—Halte-là! mon neveu! assez de contes comme celui-là, s'écria la vieille dame, outrée. Je sais parfaitement ce qu'il en est.

—Que savez-vous donc? essaya de protester Julien.

—Oui, vos... prétendues économies à tous les deux!... Il n'y a pas quinze jours, à la fin de l'automne, en décembre... on t'a vu à Monte-Carlo... et en fort mauvaise compagnie, il faut le dire, jetant l'or... et le perdant, sur le tapis vert.

—On, c'est bien vague, gronda Morterral, vexé; ceux qui vous ont rapporté ce fait se sont trompés.

—Mes yeux restent encore bons malgré mes soixante-cinq ans. C'est moi-même qui t'ai vu. J'étais à Nice il y a trois semaines et, à la fin de mon séjour, je me suis rendu à Monte-Carlo pour y entendre les concerts...

—J'étais au cercle. Une pauvre fois par ha-

sard...

—Non. Tu avais la mine d'un joueur de profession et l'or que tu semais ainsi, sottement, eût mieux été dans ta caisse.

—Soit, j'avoue m'être laissé entraîner...

—Ce n'est pas tout : il y a huit jours, j'accompagnais la fille d'une de mes vieilles amies chez Laferrière où elle se fait habiller.

J'y ai trouvé ta femme, oui ta femme... qui n'avait même pas eu la politesse de venir me voir.

—Constance? fit Morterral qui feignit de prendre l'air étonné.

—Parfaitement, Constance!

—Ah! oui, en ma qualité d'hommes d'affaires, je spécule sur les soieries lyonnaises; je l'envoie parfois chez les bons faiseurs parisiens...

—Pardon! elle ne faisait pas l'article pour tes marchandises; elle se commandait, au contraire, quatre jolis costumes pour l'hiver : l'un en drap anglais, l'autre en soie de Chine, le troisième en lainage écossais, le dernier en velours. Tu vois, je précise. De plus, elle avait chez le couturier, qui hésitait à lui livrer de nouvelles robes, une note de huit mille francs ne retard de près de deux ans.

—Cette pauvre Constance aime trop la toilette, c'est un fait, murmura Morterral qui avait chaud et s'essuyait le front. J'ai eu le tard, je l'avoue, de ne pas la mettre au courant de mes affaires. Elle est si nerveuse : je la ménage.

—Pardon! dit encore Mme Kalbremer d'un ton de plus en plus tranchant et dédaigneux, Constance ignore si peu la... décadence de tes affaires, que ta dernière demande d'argent était apostillée par elle et en quels termes! suppliants, navrés... mais ces termes-là ne me touchent pas et je suis bien décidée à ne plus aider... que de mes conseils... des gens que le désordre mène à la ruine, sans qu'ils fassent un effort pour y remédier.

Elle se leva pour montrer à son interlocuteur que la séance était close et, se dirigeant avec lui vers la porte :

—Aussi je tiens à bien t'assurer que vous n'avez plus rien à attendre de moi, ni l'un ni l'autre.

—Mais notre fille, Marguerite? murmura Morterral qui sentait fléchir ses jambes sous lui.

—C'est autre chose. Votre fille est ma fil-

leule et je n'ai plus qu'elle au monde... puisque j'ai renié Claude après le sot mariage que... enfin suffit! C'est elle qui aura ma fortune. Mais comme je me méfie des parents de la fillette, soit dit sans t'offenser, mon cher neveu, je m'arrangerai de façon à ce que mon argent ne lui profite qu'à son mariage ou à sa majorité. Personne, d'ici-là, n'aura le droit de toucher au capital.

Si la nuit n'eût été déjà obscure pour envelopper les objets d'une teinte grise et indéfinie, la vieille dame eût vu Morterral blêmir de dépit.

—Veillez donc bien tous les deux sur les jours de cette chère petite, puisque la vie lui doit être légère, si tant est que la richesse fait le bonheur. Si la pauvrete devenait, hélas! un petit ange du ciel, ma fortune irait ailleurs. Je te le garantis. Et je ne me sens nullement malade, crois-moi; on vit longtemps chez les Kalbremer; je puis aller jusqu'à près de quatre-vingts ans, jusqu'au mariage de ma filleule.

—Je le souhaite du fond du cœur, fit mielleusement Morterral en prenant congé de sa tante.

Celle-ci, qui n'était pas dupe de cette belle phrase, répondit par un petit ricanement incrédule. Demeuré seul dehors, le chapeau enfoncé rageusement jusqu'à ses sourcils, Julien murmura les poings serrés :

—Certes non, tu ne feras pas de vieux os, et si ma fille doit mourir, tu t'en iras encore avant elle et ton argent me reviendra bon gré mal gré, puisque, selon la loi, les parents héritent de leurs enfants.

Pendant qu'il regagnait l'hôtel où, de passage à Paris, il logeait (sa tante Kalbremer n'éprouvant pas, à son égard, malgré sa bonté naturelle, assez de sympathie pour lui offrir l'hospitalité) la vieille dame pensait :

—Toi, mon gargon, tu n'es qu'un mauvais sujet, un père indifférent et égoïste. Ta femme est une coquette et une folle que sa pauvre petite fille ne doit pas voir souvent... Dieu me garde de vous laisser seulement quatre sous, à vous deux! Vous les auriez croqués trop vite et ma filleule se verrait obligé de courir le cachet pour vous nourrir. Aussi je vous réserve un tour de ma façon.

## II

Quand il fut revenu à Lyon, Julien Mor-

terral entra dans la chambre de sa femme, jeta son chapeau et ses gants à travers la pièce et se laissa tomber sur un siège, l'air furieux.

Mme Morterral s'approcha de lui avec anxiété :

—Tu n'as pas réussi, fit-elle?

Sans répondre, en faisant claquer ses ongles avec un bruit sec, il esquissa ce geste significatif :

—Pas un radis.

—La vieille avare ! s'écria Constance. Elle nous laissera, de sang-froid, tomber dans la misère.

—Qu'est-ce que ça lui fait : elle ne nous aime pas. Elle répète que si nous sommes gênés, c'est notre faute.

—Elle voudrait peut-être nous voir vivre de pommes de terre et nous vêtir comme des petites gens !

—Elle t'a vue chez Laferrière.

—Elle m'a vue ? Ah ! bien, c'est une chance ! et moi qui n'ai pas même été lui faire visite ! Il fallait lui dire que je n'y allais pas pour mon compte.

—C'est ce que je lui ai objecté ; mais elle a su que tu commandais trois costumes et que tu devais de l'argent aux couturiers.

—Elle a donc tout un service d'espionnage ! s'écria Constance indignée. On ne pourra donc plus faire un pas sans l'avoir sur ses talons ?

—Je ne sais comment elle fait, mais elle voyage, elle est partout. Si je vais dans le midi, elle y vient. Tu cours à Paris, elle se trouve dans le même magasin que toi ! Elle ferait bien mieux, à son âge, de demeurer en paix, au coin de son feu !

—Mais enfin, que fait-elle de sa fortune ? Elle est plus que millionnaire, nous le savons, et elle ne dépense certainement pas le tiers de ses revenus, pour son plaisir.

—Je ne sais pas ; elle la réserve...

—Pour qui ? Pas pour Claude Sernoy cependant.

—Elle ne l'a pas revu depuis son mariage.

—C'est singulier ! au fait on n'a jamais entendu parler de lui.

—Jamais. Il paraît qu'il a quitté la France et complètement disparu de la circulation !

—Il avait épousé une pas grand-chose, à ce qu'on a dit.

—Une couturière ou une fille exerçant un métier approchant.

—Cette misère que de se mésallier ainsi !

—Ne nous en plaignons pas. C'est au contraire heureux pour nous !

—Heureux ! Pourquoi ?

—Parce que... notre fille sera riche.

—Notre fille !

Mme Morterral prononça ces deux mots avec amertume. Son front se plissa, ses épaules eurent un geste décevant ses lèvres un pli mécontent.

—Eh ! bien ! fit Julien qui allumait une cigarette.

—Eh ! bien, la pauvre petite ne tâtera jamais, je le crains bien, de cet argent-là.

Julien Morterral souffla sur son allumette qui s'éteignit, mit sa cigarette entre ses dents, se carra tranquillement dans son fauteuil et demanda :

—Est-elle donc plus malade aujourd'hui ?

—Le médecin ne répond pas d'elle si nous ne faisons pas ce qu'il exige.

—Et il exige ?

—Que nous l'envoyions... ou plutôt que nous allions nous enterrer avec elle dans quelque trou.

—Au bord de la mer ?

—Non certes ; quand je dis un trou, c'est une manière de parler... car au contraire, il faut à Marguerite l'air des montagnes... Nous devons choisir entre Yseron, la Louvsec, Hauteville !

—En plein hiver ? Mais il devient fou, ce docteur.

—Sa marotte est le grand air, la guérison par le froid. Il voudrait que nous couchions les fenêtres ouvertes. On doit être jolie le lendemain, ajouta la jeune femme en levant les yeux sur une psyché qui lui renvoya l'image de sa figure, au teint très mat.

Son mari lança vers le plafond une bouffée de tabac oriental.

—Il s'agit bien de ton teint ! Nous irons à Hauteville.

—Dans cette saison ? C'est de la folie.

—Vous emporterez vos fourrures.

—Il n'y aura pas un chat. Déjà, en été, on n'y trouve que des familles lyonnaises aux innombrables rejets, rien moins que divertissantes ; que sera-ce en hiver ?

—Peu importe !

—Merci, répliqua Constance d'une voix sèche.

—Il y a de quoi, en effet : ne comprenez-vous pas qu'il faut que notre enfant vive ?

Mme Morterral resta pensive.

—Au fait, dit-elle, je ne demande que cela !

—Alors vous ferez bien, pour votre enfant, le sacrifice de passer à Hauteville, la saison qui vient et de partir même le plus tôt possible.

—Tout de suite ?

—Si, au bout de quelques... semaines, l'enfant redevient brillante de santé, nous la présenterons à Mme Morterral, sa marraine, qui, cette fois, se laissera attendrir.

—Et nous donnera, ou lui donnera, un petit acompté sur sa fortune future.

—Ensuite, continua Julien, la bonne dame finira bien par mourir ; Marguerite héritera d'elle et, lors même que nous ne pourrions toucher au capital, l'intérêt de dix-huit cent mille francs suffira pour nous faire vivre agréablement pendant une vingtaine d'années.

Pris d'un subit accès d'amour maternel, ce qui ne leur arrivait pas souvent, M. et Mme Morterral se dirigèrent vers une chambre, peu confortable en comparaison de la leur et située à l'extrémité de l'appartement.

Une nourrice, très richement enrubannée, mais l'air cauteleux et niais, berçait, à demi-assoupie, une pauvre petite créature d'environ six mois, dont les yeux demeurés grands ouverts, regardaient, par la vitre claire, le ciel bleu où elle avait sans doute envie de retourner.

—Dieu ! qu'elle est maigre, pâle et chétive ! fit M. Morterral sans l'embrasser et en continuant à fumer.

—Dame ! avec trois nourrices successives et du mauvais lait pour débiter !...

—Je ne vous ai jamais empêchée de la nourrir vous-même, ma chère, riposta Julien gouailleur.

—Comme si j'étais faite pour ce métier-là, répliqua-t-elle, vexée. J'y aurais laissé ma beauté et ma santé peut-être.

—Entre nous, l'amour maternel ne vous étouffe pas.

—Pas plus que vous l'amour paternel, fit-elle, la voix siffiante et basse afin que la nourrice, une savoyarde, ne connaissant guère

que son patois, ne comprit pas qu'ils se disputaient.

—J'aime mon enfant, poursuivit-elle, mais je suis comme vous, Julien : tant que ces petits êtres ne font que vagir, dormir et têter, j'avoue qu'ils m'intéressent peu. Ah ! quand je pourrai parer ma fille, jouer à la poupée avec elle, je ne dis pas !

—Ce sera alors l'amour du chiffon que vous décorerez du nom d'amour maternel, dit M. Morterral en baillant.

Il est de ces femmes pour qui un enfant semble une méprise de la Providence, une hérésie. Une sottise éducation, un travers naturel, une coquetterie exagérée, déforment en elles, étouffent presque le sentiment maternel, instinctif pourtant chez la moindre bête. Leur enfant ne les intéresse qu'autant qu'il peut être pour elles une sorte de jouet ou une parure, qu'autant qu'elles ne lui sacrifient pas une parcelle de leur vanité. Tristes cœurs, cœurs viciés qui, un jour, sont payés de retour, car, à leur tour, leurs enfants ne les aiment pas !

Se dirigeant vers la porte, Julien Morterral dit à sa femme :

—N'oubliez pas que nous dînons en ville ; faites-vous belle, ma chère ; puisque vous partez bientôt pour un pays fort mondain, je vous le concède, il faut jouir de votre reste.

Mme Morterral jeta un coup d'œil rancunier au pauvre petit être pâle et chétif qui ne lui avait pas encore souri une fois, parce qu'elle-même ne lui avait prodigué ni sourires ni caresses, et elle suivit son mari.

### III

Mme Morterral s'était installée "dans cet affreux Hauteville" comme elle disait, sous le nom de Martinot qu'elle portait étant jeune fille. La raison de cette fantaisie était qu'elle tenait à échapper à la surveillance de Mme Kalbremer. Les gens de l'hôtel ne l'avaient jamais vue auparavant ; elle avait pris une femme de chambre à Ambérieux, ayant congédié la sienne avant son départ de Lyon, exécutions dont elle était coutumière ; quant à la nourrice de la petite fille, si elle était niaise, du moins comprit-elle très bien que la pièce de vingt francs qui allongeait son gage mensuel était pour lui lier la langue. Cette brave fille se trouvait très bien dans sa place,

d'autant plus qu'à Hauteville Monsieur n'était plus là pour lui faire peur, avec son regard méchant et son ton impertinent; elle mangeait comme quatre, et ma foi! le bébé ne lui donnait pas grand'peine: si la petite tétait peu et dormait peu, en revanche se lassait-elle vite de crier et de pleurer; et puis, elle semblait peser au bras, chaque jour, de moins en moins.

Mme Morterral, devenue Mme Martinot, ne s'amusait guère, mais les rares clients que possédait Hauteville à cette époque, admiraient ses brillantes toilettes. Elle se promenait un peu, jouait, sans aucun sentiment, quelques valses sur un mauvais piano, et se faisait envoyer chaque semaine un colis de romans dont le titre seul eût fait rougir une honnête femme.

Tous les cinq ou six jours, elle écrivait à son mari.

Une nuit, la petite Marguerite eut des convulsions. Plongée dans un sommeil pesant, sa nourrice ne s'en douta pas. Et sa mère, endormie profondément sur le dernier chapitre d'un roman rosse, très en vogue à ce moment, elle ne soupçonna rien. Le matin, elle fut réveillée par la nourrice qui, le bonnet de travers et les yeux encore bouffis de sommeil, venait lui annoncer que l'enfant avait l'air quasiment morte. Mme Morterral sauta hors de son lit et courut au berceau de sa fille. Elle pâlit, à la vue du petit corps inerte.

—Santa Madona! pleurnichait la nourrice, elle va passer!

—Taisez-vous! ne perdez pas la tête, dit Mme Morterral. Courez chercher le médecin pendant que je tenterai de la faire revenir à elle.

La paysanne partit en se dandinant. La jeune femme essaya de réchauffer le petit corps et de faire passer entre les lèvres exsangues quelques gouttes d'eau mêlée de cognac. L'enfant rouvrit les yeux, mais le docteur qui, après une grande heure, finit par arriver, ne donna pas d'espoir.

Manifestement, l'enfant avait été très mal soignée et il n'était pas difficile de juger tout de suite sa mère frivole et coquette. Elle ne lui semblait vraiment pas mériter les précautions d'usage en pareil cas: mieux valait exciter son inquiétude que chercher à la rassurer.

—Votre enfant, Madame, ne peut vivre,

dit-il; peut-être tiendra-t-elle encore quelques jours, mais je n'en répons pas.

La nourrice larmoyait, en berçant la petite à tour de bras, et murmurait entre ses dents:

—C'est-il malheureux! c'est-il malheureux! Une si bonne place, que je vais perdre!

Quand M. Morterral reçut le télégramme qui lui annonçait une recrudescence de maladie chez son enfant, il venait justement d'apprendre l'échec définitif d'une entreprise qu'il avait lancée, une Société en commandite dont la déconfiture était complète. Non seulement il perdait là une trentaine de mille francs qu'il avait empruntés à gros intérêt, mais si les commanditaires n'étaient pas immédiatement désintéressés, l'affaire risquait de se terminer devant les tribunaux. Les mauvaises nouvelles d'Hauteville ne pouvait donc tomber plus mal. Coûte que coûte, cependant, il fallait partir, voir réellement ce qui se passait et, au milieu de ces difficultés, diriger Constance, qui manquait totalement de sang-froid et de décision.

Rapidement Julien prépara une valise et se jeta dans le premier train en partance pour Genève. En arrivant à Hauteville, il trouva l'enfant en train de sommeiller, bien pâle, bien chétive, mais paraissant calme.

Le médecin, qu'il vit le soir même, ne le rassura pas.

—La petite, disait-il, n'avait pas huit jours à vivre.

Il se montrait si atterré, que cet homme pensa:

—Sa figure ne me revient pas non plus. Il a l'air d'un viveur et d'un égoïste, mais il paraît tenir à son enfant.

Toute l'après-midi, M. et Mme Morterral restèrent auprès du berceau, surveillant la respiration du bébé, attentifs à la moindre alerte, épiant les progrès du mal. La nourrice était stupéfaite. Jamais elle n'avait vu les parents de Marguerite s'occuper ainsi de leur enfant. Le père surtout semblait absorbé dans de douloureuses pensées. Il demeurait de longs moments silencieux, à réfléchir. Constance le regardait, surprise, n'osant l'interroger. Elle aussi avait la crainte de voir tout à coup l'enfant mourir entre ses bras, et, quelle que fût la sécheresse de son cœur, une angoisse terrible ne la quittait pas.

Comme, au soir tombant, Marguerite ve-

naît d'avoir encore une crise de convulsions, M. Morterral, tout à coup, d'un ton de colère, s'écria :

—Il ne faut pas qu'elle meure!

—Non! répéta Constance, d'une voix défaite, il ne le faut pas! Mais son regard croisa le regard de Julien, un regard qui n'était pas naturel.

—Qu'avez-vous? fit-elle...

La bouche de Julien Morterral était crispée dans un pli d'amertume et de rage.

Sa femme, étonnée, redit la question :

—Qu'avez-vous?...

L'enfant râlait...

—Il y a, fit-il d'un ton sifflant, que si elle meurt, je suis perdu...

—Je comprends mal.

—Oui, perdu, déshonoré, ruiné!...

—Que voulez-vous?

—Mais vous ne voyez donc rien, malheureuse? Vous n'avez donc pas compris que toutes mes affaires s'effondrent, que je n'ai plus d'argent, que nous sommes perdus de dettes et que la disparition de cette enfant, c'est la perte de tout notre crédit. L'entreprise que j'avais lancée ces temps-ci, sur laquelle je comptais, les mines d'Espagne, vient d'échouer complètement comme les autres. C'est trente mille francs que je dois commencer par rembourser...

—Mes compliments! ricana Constance...

—Moquez-vous! Il est bien temps.

—Je vous croyais plus habile, vraiment.

—Il arrive qu'on se trompe, en affaires, comme dans tout.

—Vous êtes compromis?

—Ce n'est pas le mot. Mais ma situation dans le conseil d'administration me mêlerait de façon désagréable aux débats...

Mme Morterral pâlit :

—Ah! il y aurait des débats? Vous allez bien.

—Oh! j'ai des amis encore sur la place et les banquiers savent qu'un jour j'aurai de quoi les désintéresser plus largement.

—Quel jour?

—Le jour où Mme Kalbremer sera morte.

—Elle ne l'est pas...

—On hypothèque un héritage comme on hypothèque un immeuble.

—Votre tante ne dit-elle pas à qui veut l'entendre qu'elle nous déshériterait?

—Au profit de notre enfant. Mais nous sommes les héritiers de notre enfant.

—Et si notre enfant meurt?

—C'est justement ce que je disais et c'est pour cela qu'il ne faut pas qu'elle meure.

Il y avait quelque chose de lugubre dans cette discussion d'argent autour d'un berceau. Pauvre petit être! Son père ne tenait à sa vie que parce qu'il était pour lui la sauvegarde d'un héritage et, devant ces paroles cruelles, sa mère ne trouvait pas un mot pour le défendre, pas un cri de révolte ou de pitié! Les grands yeux entr'ouverts de Marguerite se fixaient vers eux, des yeux vitreux déjà, disant l'agonie prochaine. Il n'y avait pas de sourire sur sa petite bouche à demi close, laissant passer le léger souffle qui, seul, témoignait encore que tout n'était pas fini.

Mme Morterral la regardait, accablée, abêtie, par tous ces drames qui la frappaient en même temps. Julien fourgonnait le feu, rageusement, semblant chercher dans les flammes vives une solution au terrible problème qui se posait pour lui...

Tout à coup, au-dessus de leur tête, dans l'appartement de l'étage supérieur, il y eut comme un bruit de plainte, en même temps qu'on entendait des gens aller et venir précipitamment.

—Quelle maison! fit M. Morterral avec colère! On ne peut pas y être tranquille cinq minutes. C'est donc un hôpital, ici?

Les plaintes redoublaient.

—C'est insupportable à la fin.

Une domestique de l'hôtel venait d'entrer.

—Quel est donc ce tapage au-dessus? Ce n'est pas possible. On doit écorcher quelqu'un?

—Ne m'en parlez pas, Monsieur, j'en suis moi-même toute retournée. Une pauvre dame qui a des crises d'appendicite et qu'on va opérer incessamment.

—Ah! on va opérer quelqu'un? fit machinalement Julien.

—Oui, la dame du troisième; une dame bien jolie et bien bonne. J'ai entendu les deux médecins qui sont venus d'Ambérieux tout exprès, des chirurgiens, dire qu'ils allaient tenter l'opération pour laquelle... pour la qui...

—Pour l'acquit de leur conscience, acheva Julien énervé.

—C'est cela même, car la pauvre femme est perdue, à ce qu'il paraît.

—Et elle se laisse faire?

—Elle espère encore, mais elle s'illusionne. De toutes façons ils disent qu'elle est condamnée.

—Elle a bien du courage vraiment, fit, du bout des lèvres, Mme Morterral indifférente à ce qui pouvait arriver à sa voisine.

—C'est que, voilà : elle a un enfant, une petite fille de six mois, jolie, comme un amour, et qui paraît solide, elle, ah ! Dieu ! oui. Et ça fait pitié de penser que le pauvre agneau va rester seul au monde bientôt.

—Et le père ? demanda Julien soudain intéressé par cette histoire.

—La pauvre petite dame est veuve depuis deux mois. C'est ça qui lui a retourné les sangs vous pensez. Elle habitait Genève où son mari avait un emploi dans le commerce et qui est mort tout d'un coup, de la fièvre chaude, comme qui dirait fou.

—Mais elle a au moins des parents, des protecteurs ?

—Personne, Monsieur.

—Mais qui nourrit l'enfant ?

—Té ! le biberon ; et qu'elle le prend volontiers, encore.

—Et qui la soigne, en l'absence de la mère ?

—Une garde de bonne volonté qui la veille ; ça lui fait bien de l'ouvrage, mais nous sommes assez de gens dans l'hôtel pour nous occuper de la mignonne ; elle est si gentille, d'ailleurs ! Elle n'a pas l'air bien riche, la pauvre dame. Elle est venue ici tenter de se guérir, mais elle y dépense, je crois bien, son dernier sou. Pensez-vous à ce malheur ? Pas de mari ! Pas de fortune ! Pas de famille ! Pas de santé !

—Mais cet état de choses ne peut durer s'écria Morterral très animé. Que deviendra la fillette si la mère vient à mourir ?

—Dame ! Monsieur, ce que deviennent tous les petits sans famille : de la graine à misère. Qui voulez-vous qui se charge d'elle ? Je sais bien qu'il y a encore du bon monde, mais un enfant, ça coûte... Ah ! bon sang, n'y a pas de justice. Oui, il aurait mieux valu que ce soit son enfant à elle, cette pauvre orpheline, qui s'en aille à la place de votre mignonne, qui a des parents pour la pleurer !

Quand la servante fut sortie, Constance regarda son mari d'un air de pitié narquoise :

—En vérité, mon pauvre ami, je ne vous reconnais plus, lui dit-elle, railleuse. Quel

subit accès de passion vous prend pour une inconnue ?

—Vous ne comprendrez donc jamais ? répliqua-t-il, ironique. Décidément, si je n'étais là pour sauvegarder nos intérêts, ce n'est pas vous qui...

—Expliquez-vous mieux.

—Eh bien ! vous allez me faire le grand plaisir de vous lier avec cette inconnue.

—Me lier ! Moi ! avec une mourante ? ça va être gai ! Et puis, notre enfant est elle-même au plus mal !

—Justement, il faut que vous montiez voir cette dame ce soir même.

—Vous plaisantez !

—Je suis on ne peut plus sérieux.

Vous tâcherez de gagner sa confiance, le plus vite possible. Ensuite...

Julien lui fit signe de se taire : la servante rentrait, apportant le diner.

—Ma fille, lui dit M. Morterral d'un ton paternel dont il n'usait pas habituellement, en vous éloignant, envoyez donc demander à cette pauvre malade... la dame du troisième, si elle veut bien recevoir la visite... de quelqu'un... qui s'intéresse à elle.

—De Mme Morter... commença Constance troublée.

—De Mme Martinot, se hâta d'interrompre son mari en élevant la voix ; et dites-lui qu'on ne la fatiguera pas : histoire, simplement, de lui être utile, de lui offrir nos services, dans la position critique où elle se trouve.

—Bien sûr que je lui ferai dire, monsieur. Ah ! c'est bien comme je disais, y a du bon monde partout !

—A propos ! Quel est le nom de cette dame ?

—Madame... Attendez donc !... Mme Noïrès, quelque chose comme ça...

## IV

Quelques instants après la brave fille rapportait la réponse.

Cette dame était touchée, infiniment touchée, et serait heureuse...

—Je ne comprends pas du tout cette fautesse ridicule, dit Mme Morterral à son mari quand ils se retrouvèrent en tête à tête, une fois le repas terminé. J'ai bien assez de mes propres ennuis sans aller encore m'occuper de ceux des autres.

—N'as-tu donc pas encore saisi le motif qui me fait agir?

—Pas encore, je l'avoue.

—La malade qui habite au-dessus de nous est seule ici, inconnue, abandonnée, sans mari.

—Il paraît.

—Elle va mourir.

—Eh bien?

—Elle a une petite fille du même âge que la nôtre, bien portante et qui va se trouver complètement abandonnée.

—Alors?

—Gagne l'amitié de sa mère. Elle nous confiera l'enfant plutôt que de la laisser seule au monde!

—Et tu veux que?...

—Nous l'adoptons... qu'elle remplace Marguerite... le jour où...

Constance eut un mouvement instinctif de révolte.

—Mais c'est infâme! fit-elle.

—Pourquoi infâme? Ne faisons-nous pas une bonne action en nous occupant de cette petite qui n'a plus personne? En retour, elle nous est utile.

—Utile à quoi?

Son mari haussa les épaules.

—Tous les enfants de six mois se ressemblent, fit-il. Nous n'avons qu'à changer la nourrice. Personne ne devinera rien et surtout Mme Kalbremer...

—Mais vous parlez bien tôt... Notre enfant... à nous... n'est pas morte encore...

Il y eut un silence.

Julien Morterral, impassible, venait de se servir un verre de chartreuse, et, songeur, il le dégustait lentement, à petites gorgées...

### TROISIEME PARTIE.

#### UNE AMIE

#### I

Mme Noirès croyait rêver. La veille encore, elle était seule, absolument seule, abandonnée du monde entier et voilà que depuis le matin, elle se sentait une amie. Oui, une amie déjà, toute récente il est vrai, mais si bonne, si affectueuse et qui paraissait si sincère. La jeune femme était profondément touchée par cette pitié que lui témoignait Mme Martinot.

Elle était bien à plaindre en effet, ne s'illusionnant pas sur son état. La mort approchait, attendant sans doute l'heure de l'opération pour faire son œuvre, et c'était horrible de mourir ainsi, à vingt ans, en laissant un petit être qui n'avait pas six mois. La mort en elle-même n'était rien. Mme Noirès était pieuse et savait qu'en s'endormant du grand sommeil, elle allait vivre une vie meilleure. Elle y retrouverait son mari bien aimé, parti trop tôt, quelques mois à peine après qu'ils avaient édifié leur bonheur. Peut-être cependant valait-il mieux qu'il ne fût plus là le malheureux, car il avait été atteint du mal le plus douloureux qui fût, un mal dont sa compagne depuis quelque temps avait suivi, avec effroi, les progrès rapides et qui, tout à coup, l'avait emporté: la perte de la raison.

Lui, fou!... cet homme généreux et bon, ce travailleur acharné, mari parfait, père excellent. Que s'était-il passé dans ce pauvre cerveau trop fragile? Sa besogne était simple pourtant. Il avait à Berne, où tous deux s'étaient installés, un emploi modeste mais honorable dans le commerce et qui suffisait à leurs besoins.

—Il n'était pas né pour cette vie-là, voyez-vous, disait la malade à Mme Martinot qui, à son chevet, préparait avec soin les médicaments. Il avait fait d'autres rêves, mais il m'adorait et, pour vivre avec moi, il avait tout accepté, tout. Ils sont rares, les hommes qui font cela!...

Les yeux de la jeune femme étaient pleins de larmes.

—Allons! Allons! pas d'idées noires, fit Mme Martinot doucement. Il faut le calme pour vous remettre. Songez que votre enfant a besoin de vous.

Mme Noirès eut un sourire douloureux.

—L'avez-vous vue, ma petite Suzon! Avez-vous vu comme elle est jolie, et solide et bien portante! C'est tout le portrait de son père!

Mme Martinot approcha le berceau où reposait l'enfant, superbe en effet. Elle la caressa.

—Mais on dirait une vraie maman, Madame!

—C'est que je le suis aussi.

—Vous ne me l'aviez pas dit! Et où est-il, votre cher bébé?

—En bas, avec la nourrice. Il me tour-

mente bien. Hélas! j'ai peur de ne pas l'élever.

—Que me dites-vous là?

—La triste vérité.

—Quel dommage! Ils sont toute notre vie, n'est-ce pas, ces petits êtres souriants et roses, notre seule vraie joie...

La pensée de cette enfant malade attira davantage encore Mme Noirès vers la nouvelle venue qui lui semblait, malgré sa grande élégance, une femme affectueuse et simple, que son mari ne rendait pas heureuse, qui souffrait de voir sa fille s'en aller, à petit feu, sans qu'aucun médecin pût la sauver. Mme Martinot aurait voulu faire causer aussi Mme Noirès, connaître d'elle, en détail, le passé, les origines; mais le deuil de la malheureuse était si récent et si cruel que toutes les fois qu'elle parlait de son mari, elle avait de gros sanglots.

—Vraiment! vous n'avez aucune famille, pas un parent?

—Personne... Du côté de mon mari il y en avait quelques-uns, mais il s'était brouillé avec eux, et ni moi ni mon enfant nous ne les avons vus.

—Vous ne comptez jamais les voir, même maintenant que vous avez tant de raisons pour qu'on vous accueille?

—Même maintenant!

La malade avait prononcé ces mots tristement, mais d'un ton qui paraissait sans réplique.

—Votre fille pourrait avoir besoin d'eux, cependant.

—Je préfère la laisser aux soins de la Providence. Elle a des hasards bénis, parfois.

Le jour de l'opération approchait, une opération spécialement difficile. Mourir pour mourir, autant valait s'en aller de ce monde après une suprême tentative. Quand la jeune femme abordait le sujet religion, Mme Martinot se taisait, ne pouvant la suivre sur ce terrain qu'elle ne connaissait pas. D'ailleurs, si Mme Noirès n'avait pas été si affaiblie, elle eût remarqué bien vite la nullité absolue de cette femme qui, pourtant, paraissait bonne et s'exprimait facilement! Comme elle était pleine de prévenances, la pauvre délaissée se cramponnait à cette affection nouvelle comme un noyé à une épave.

—Si vous étiez raisonnable, disait Mme Martinot, vous vous feriez transporter à l'hô-

pital d'Ambérieux pour l'opération. Vous y seriez infiniment mieux qu'ici et ce ne serait que l'affaire de deux ou trois semaines. On manque de tout, dans cet affreux Hauteville...

—Mais, mon enfant? Ma petite Suzon, que deviendra-t-elle là-bas où je ne connais personne? Ici encore les gens de l'hôtel sont obligeants et peut-être que...

—Si j'osais...

—Quoi donc?

—Ne vous gênez pas avec moi, chère Madame. Je ne vous connais que d'hier, mais j'éprouve pour vous une véritable sympathie.

Votre infortune me touche et la maladie de mon bébé à moi m'attache au vôtre, si joli, si bien portant. Peut-être y a-t-il, dans notre rencontre, un de ces hasards bénis de la Providence dont vous parliez tout à l'heure... Voulez-vous que, pendant le temps de votre opération et de votre repos à Ambérieux, je la garde ici où je suis pour un long mois encore. Vous serez mieux là-bas, entourée de plus de soins, et votre mignonne aussi serait mieux qu'en des mains mercenaires.

Des larmes jaillirent des grands yeux de la pauvre femme.

—Comme vous êtes bonne!...

—Ne me remerciez pas. C'est tout simple.

—Dieu vous bénira. Je le prierai tant et tant qu'il sauvera votre enfant... Et vous, priez-le un peu pour moi.

Mme Martinot ne répondait pas!

Prier! elle! qui ne croyait à rien, qui, élevée par des parents sans religion, n'avait pas trouvé dans son mari, indifférent et sceptique, cette foi qu'il est doux pour une femme de partager. Pouvait-elle y croire à cette Providence qui lui arrachait son enfant au moment même où cette enfant était le salut? Que deviendrait-elle, sans argent, avec un mari aussi sot et aussi incapable que Julien, qui n'avait pour elle aucune affection véritable, elle le sentait bien, et que, dans le fond de son cœur, elle méprisait.

Tout à coup, la malade se souleva et, appuyant sa tête pâle sur sa main:

—Et si je mourais? fit-elle d'une voix serrée par l'angoisse, pendant l'opération?...

—Mourir! En voilà des idées!...

—La petite... vous gênerait... la petite... ne pourrait pas...

Elle fondit en larmes...

—Si le hasard voulait ce malheur, votre

filie resterait chez moi, amie de la mienne qui a son âge; ou, si, comme je le crains, hélas! ma pauvre Marguerite ne s'élevait pas, Suzanne aurait sa place à notre foyer... Mais taisez-vous, de grâce, ne parlez pas de ces choses. Il ne s'agit pas de mourir...

—Si c'était vrai!

—Voyez, votre enfant vous rit, de son berceau.

—Chère mignonne!...

—Tenez! voici le docteur qui monte. Il va vous dire de bonnes paroles. Je me retire.

—Non! restez! restez! N'êtes-vous pas une amie maintenant et demain, pour toujours peut-être, la seconde maman de ma Suzanne! Vous pourrez ouïr le diagnostic qu'il va prononcer et avec lui nous conviendrons de mon départ.

—Alors c'est bien entendu comme nous l'avons dit!

—Pour toute réponse, la malade prit les deux mains de Mme Martinot et les baisa en pleurant.

—Eh bien, docteur, demanda Mme Martinot, en reconduisant le médecin, que pensez-vous d'elle?...

—Elle est perdue.

## II

En revenant vers son mari, dans la chambre d'hôtel, où il passait d'interminables heures à fumer, Constance lui dit, après s'être assurée que personne ne les écoutait:

—Cela marche comme sur des roulettes et l'affaire est faite.

—Elle a accepté?

—D'emblée, et avec quel bonheur!

—Et elle part?

—Demain dans la matinée. L'opération est urgente. Les intestins sont paralysés et ne fonctionnent plus. Elle a demandé à garder son enfant jusqu'au bout...

—Mais il faut tout prévoir: si la mère résistait à l'opération?

—C'est impossible, le médecin m'a dit qu'elle était perdue et qu'on ne l'opérait que par acquit de conscience. Nous nous sommes dit la même chose elle et moi.

—Eh bien?

—Tout est prévu. Je lui ai laissé une adresse.

—Laquelle?

—Une fausse.

—Très bien! Dès demain soir, nous levons l'ancre et nous partons pour la Suisse. Ainsi, tout va bien.

—Oui, soupira Constance; seulement...

—Ah! il y a un mais? fit son mari, fronçant ses sourcils impérieux.

—Il m'a été désagréable, je te l'avoue, de recevoir ses remerciements.

—Ecoute donc, ils étaient assez naturels.

—Oui, mais pas assez peu mérités.

Julien haussa les épaules.

—Des bêtises, dit-il. Des remords bien superflus, car, enfin, nous faisons une bonne action tout en servant nos propres intérêts. Songe donc à l'avenir qui serait réservé à cette petite si nous ne nous chargions pas d'elle. En définitive, elle ne pouvait mieux tomber: chez nous elle deviendra l'héritière d'une grande fortune. Rien ne lui manquera et elle sera élevée comme elle ne l'eût pas été chez sa mère qui n'a ni santé, ni protection, ni argent. Certes Mme Noirès et son mari devaient être d'assez pauvres diables!

—Tu as raison, murmura Constance, soumise. Et elle alla voir sa petite Marguerite, qui, depuis quarante-huit heures, dormait d'un sommeil paisible et presque ininterrompu, ce qui ne laissait pas que d'inquiéter le médecin.

—Elle va mieux, elle ne semble plus souffrir, disaient les parents déjà rassurés.

Mais le docteur hochait la tête sans répondre, pensant:

«C'est le mieux qui précède la fin. Le pauvre bébé peut traîner comme cela une semaine encore, puis s'éteindre tout à coup, comme une lampe qui manque d'huile.»

Et comprenant que cette petite était bien délaissée par sa mère indifférente et frivole, il se disait:

—L'huile de ces lampes-là c'est l'affection maternelle. Ces petits êtres ont besoin de tendresse pour vivre!...

## QUATRIÈME PARTIE

### LA PLACE DE L'AUTRE

#### I

Le corps de la petite Marguerite Morterral repose au cimetière de Genève sous le nom de Suzanne Noirès. La malade d'Hauteville,

en confiant sa fille à sa généreuse amie, lui a confié aussi les papiers de l'enfant. On n'a pas eu de ses nouvelles, par la raison que les Morterral ne se sont plus inquiétés d'elle depuis qu'ils ont accaparé la fillette. D'ailleurs, ils savent qu'elle ne pouvait résister à l'opération. La malheureuse doit être morte à l'hôpital d'Ambérieux. Peu leur importe, à présent qu'ils sont arrivés à leurs fins ! Personne au monde ne connaît la substitution.

La nouvelle petite Marguerite continue à prospérer. Les premiers jours, elle pleurait comme si sa mère lui manquait, puis elle s'est habituée aux nouveaux visages.

Mme Morterral, après la mort de sa fille, renvoya la nourrice désormais inutile puisque l'autre bébé se nourrissait au biberon.

A Genève, elle prit à son service une Suisse peu intelligente, mais ayant l'habitude des enfants.

Il s'agissait maintenant d'échapper à la vigilance de la vieille marraine ; de Genève, et après un très court séjour à Lyon, Constance partit pour Pau et y passa l'hiver. Pau l'ennuyait, mais au moins elle ne risquait pas d'y rencontrer Mme Kalbremer, qui allait de préférence à Cannes, de décembre à mars.

Le ménage Morterral n'était guère uni que pour faire le mal ; aussi, cette longue séparation ne pesait-elle à aucun des deux époux.

Julien avait pu, grâce à un nouvel emprunt consenti par un banquier peu scrupuleux sur l'héritage à venir, doubler le capital difficile qu'il redoutait et éviter à la Société en faillite un dénouement judiciaire. Cette Société s'était même reconstituée sur de nouvelles bases.

Quand le printemps reparut, Constance revint à Lyon où elle dut recevoir la visite de Mme Kalbremer de retour du Midi : il fallut bien lui montrer sa filleule et ce fut, pour les deux coupables, un moment d'angoisse. Si vagues que soient les traits d'un enfant à quinze mois, sa marraine pouvait reconnaître quelque différence entre la petite fille qu'on lui présentait maintenant et celle qu'elle avait vue déjà. La vieille dame avait encore de bons yeux ; mais les Morterral jouaient de bonheur, car le cher bébé dormait à poings fermés lors de sa visite. Mme Kalbremer fut si charmée de retrouver une fillette potelée, rose et souriante jusque dans son sommeil, à la place du pauvre petit être

malingre et triste entrevu pendant son dernier voyage, qu'elle glissa cinq billets de mille francs sous la couverture du berceau.

— Avec cela, pensait-elle, ses parents seront un peu dédommagés des frais que leur a coûtés la santé de cette petite. Il n'y a pas à dire, ils l'ont bien soignée.

— Ma tante n'est plus la même, dit tout bas Julien à sa femme. Je ne la reconnais plus. Elle, si sèche d'ordinaire et si peu généreuse à notre égard, n'a que des paroles aimables aujourd'hui.

— Oui, fit Constance. Elle est bien changée au physique autant qu'au moral. Avez-vous vu comme elle a vieilli depuis un an ? Sa figure s'est tirée, son dos voûté.

— Elle n'en a plus pour bien longtemps, ricana-t-il...

— Oh ! je la crois solide encore, mais on dirait que quelque chose la mine...

— Quel chagrin peut-elle avoir ? Elle est riche ! Elle n'a pas de soucis d'enfants et ce n'est vraiment pas la façon exagérée dont elle s'occupe de ses neveux qui la tourmente. Pour notre part, nous la voyons tout au plus une ou deux fois par an. Quant à Claude...

— A propos de Claude, si on lui demandait de ses nouvelles ?

— Non ! Je crois qu'elle n'aime pas qu'on lui en parle... Il s'est brouillé avec elle pour toujours et a quitté Paris.

— C'est peut-être cela qui la chagrine.

— Bah ! un ingrat ! un cerveau brûlé qui n'a que ce qu'il mérite !...

## II

Constance ne se trompait pas. C'était bien le souvenir de Claude qui désolait Mme Kalbremer et opérait en elle ce changement. Elle ne pensait pas, en refusant à son neveu d'admettre son mariage, que la séparation dût être aussi complète entre elle et lui. Pouvait-elle de gaieté de cœur, voir entrer une humble ouvrière dans la vieille et glorieuse famille des Sernoy ?

Sans avoir aucune hostilité personnelle contre cette jeune fille, elle préférerait ne pas la recevoir, mais elle était convaincue que Claude, neveu respectueux, reviendrait la voir au bout de quelque temps. Et même, dans le fond de son cœur, gagnée à l'indulgence, elle avait cherché un moyen de concilier les choses pour l'avenir, d'atténuer la décision

qu'en un jour de colère elle avait dû prendre. Non ! quoi qu'il arrivât, elle ne rayerait pas Claude de son testament, pas plus qu'elle ne le rayait de son cœur !

Mais, à sa grande surprise, à sa stupéfaction douloureuse, une fois marié, le peintre n'était jamais reparu ; il ne lui avait même pas donné signe de vie. Quelle tyrannique compagne était donc cette jeune femme qui lui faisait rompre ainsi toute relation avec la famille qu'il avait ?

Mme Kalbremer se demandait avec angoisse de quoi il pouvait bien vivre, maintenant qu'il avait quitté Paris, abandonné son atelier. Ses amis habituels, à qui elle avait écrit, n'en savaient pas plus qu'elle. Quelques jours après son mariage, Claude était parti on ne savait pour quelle destination.

Et depuis des mois que se prolongeait cette absence énigmatique, la pauvre femme se désolait.

Par moments, elle se demandait si elle avait eu raison de se montrer aussi intransigeante ? Ces artistes n'étaient-ils pas tous des exaltés envers lesquels il fallait être indulgent ? A quoi lui avait servi de maudire celui qu'elle aimait comme son enfant ? A se sentir plus seule que jamais dans sa vieillesse ! Elle y pensait souvent à ce grand fou ; elle se rappelait les bonnes visites qu'il lui faisait, apportant dans l'existence austère de sa vieille tante sa fougue juvénile, comme une bouffée de jeunesse printanière. Elle aimait à le faire causer, à l'entendre parler de son art et s'enthousiasmer, lui dire ses rêves... Et, en l'écoutant, elle faisait un rêve, elle aussi : celui de le marier un jour à quelque jolie fille digne de lui, capable de comprendre son beau talent, d'être toute une vie l'associée de ce grand artiste ; car Claude Sernoy ne pouvait être qu'un grand artiste. Ils auraient de jolis enfants roses et frisés qu'elle serait heureuse de gâter beaucoup et qu'elle ferait riches un jour, car elle était elle-même très riche, bien plus qu'on ne le pensait.

Hélas ! au lieu de cela, c'était la séparation complète, l'oubli, le néant du cœur !

Plongée sans cesse maintenant dans ses idées noires, elle négligeait de sortir, ne s'intéressant plus à grand chose, voyageant par routine, hantée toujours du même cauchemar : Qu'est-il devenu ! Et, seule, la pen-

sée de la petite Marguerite, son autre filleule, la déridait un peu. Julien et sa femme ne s'en occuperaient sans doute guère, mais la vieille tante Kalbremer lui ferait un sort...

— Quand Marguerite sera assez grande pour être d'une compagnie agréable, nous vous la prêterons quelquefois, n'est-ce pas ? lui dit aimablement Julien en accompagnant sa tante à la gare.

Elle s'en allait, un peu moins prévenue contre lui, quoique, au fond, son air faux lui déplût toujours ; mais elle croyait ses affaires en meilleure voie, ainsi qu'il le lui avait fait entendre adroitement.

Puisse-t-il se ranger enfin ! pensa-t-elle en montant en wagon. Au moins ma filleule n'aura pas de mauvais exemple sous les yeux !

Elle ne se doutait guère que, si les affaires de Julien semblaient marcher mieux, c'était grâce à certaines spéculations plus ou moins honorables. Les cinq mille francs, glissés dans le berceau de la petite Marguerite, allèrent, le soir même, sur le tapis du cercle où ils produisirent quelque bénéfice. Mais Julien n'ignorait pas que cette chance n'était que passagère, et, plus impatientement que jamais, il attendait l'événement qui mettrait sa fille à la tête d'un bel héritage, dont il serait le premier à jouir. Les choses semblaient tourner à son gré. Personne n'avait eu vent de la substitution d'enfant. La fillelette était magnifique de beauté, et d'autre part Mme Kalbremer paraissait d'une santé bien chancelante. Certes, il était toujours endetté et sa femme avait chaque année de grosses notes en retard tant chez son couturier que chez les bijoutiers ; mais les créanciers ne les tourmentaient plus autant, sachant l'héritage imminent de la vieille tante.

La beauté et l'intelligence de la petite Marguerite ravissaient tous les étrangers, quand sa bonne la conduisait dans les jardins publics de Lyon ; mais l'enfant ne connaissait pour ainsi dire pas ceux dont elle portait le nom. Une fois par jour, quand elle y pensait, Mme Morterral traversait la chambre du bébé et s'assurait qu'il se portait bien. Quant à M. Morterral, il n'apercevait la fillelette que lorsqu'il la rencontrait dans les corridors, et encore grondait-il rudement si la petite trébuchait dans ses jambes. Margue-

rite grandissait ainsi sans connaître d'autres caresses que celles d'une domestique et des personnes du dehors qui la trouvaient mignonne; elle s'endormait chaque soir et s'éveillait chaque matin sans que son front d'ange reçut un seul baiser maternel.

## CINQUIEME PARTIE

## LE PARDON

## I

—Mme Kalbremer peut-elle me recevoir?

—Madame est bien fatiguée et ne reçoit personne...

—Il faut absolument que je la voie.

—Pourtant...

—Absolument, je vous assure...

—Dites-moi votre nom, en ce cas. Je vais demander.

—Mon nom n'est pas utile. Dites-lui simplement que c'est quelqu'un... qui insiste... de la façon la plus pressante...

Toinette regardait avec défiance cette jeune femme inconnue vêtue de noir et sans élégance, très maigre, les traits tirés, qui demandait Mme Kalbremer.

—C'est singulier, pensa-t-elle. Je ne connais pas ce visage-là. Une sollicitieuse, sans doute...

Et de son petit pas traînant, la vieille servante alla prévenir sa maîtresse.

Celle-ci, très souffrante, se reposait, au coin du feu, à tricoter pour les pauvres, suivant sa pieuse habitude. Elle aimait cette occupation machinale de ses doigts, qui laissait sa pensée libre de retourner vers le passé, de rabâcher les vieux souvenirs qui n'avaient plus cours dans sa vie. Et quand elle était ainsi à ses réflexions, elle n'aimait pas à être dérangée.

—Qu'y a-t-il, Toinette?

—Une dame qui veut vous voir et qui insiste.

—Une dame... dans quel genre?

—Je ne la connais pas... Elle semble jeune, mais a les cheveux presque blancs. Je crains que ce ne soit quelque quémandeuse...

—Quel est son nom?

—Elle a dit que c'était inutile de le donner.

Le front de Mme Kalbremer se plissa. Qui pouvait venir ainsi et tenir tant à lui parler?

Elle ne recevait jamais en personne les dames de charité qui souvent la sollicitaient. Toinette avait la consigne de leur donner une large aumône, mais d'éviter tout ce qui pouvait déranger sa maîtresse.

Mme Kalbremer depuis les douloureux événements qui avaient assombri sa vie, était si impressionnable que le moindre cassement de tête, la moindre émotion lui faisaient du mal.

D'un geste ennuyé, elle dit à la servante:

—Introduis-la, puisqu'elle insiste.

Et, se soulevant un peu sur la grande bergère où elle était enfoncée, redressant sa haute taille, elle attendit la visiteuse.

Celle-ci apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était très pâle et semblait hésiter.

—Entrez, Madame.

Alors Mme Kalbremer vit qu'elle était grande, mince et étrangement jolie malgré l'altération marquée de ses traits, malgré ses cheveux déjà grisonnants qui contrastaient avec la jeunesse de son visage.

—A qui ai-je l'honneur de parler?...

Une voix tremblante décidée pourtant, répondit:

—A Denise Sernoy.

Mme Kalbremer eut un sursaut. Une émotion poignante lui serra la gorge, un nuage obscurcit ses yeux et elle passa la main sur son front en se demandant si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

Que venait faire cette femme chez elle? Comment avait-elle osé venir?

Mais une pensée, tout de suite, jaillit dans son esprit et se fit jour dans le besoin de poser une question qui la tourmentait depuis des mois:

—Et Claude?

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes. Elle voulait parler, mais les mots s'arrêtaient sur ses lèvres. D'un geste douloureux, elle montra ses vêtements de deuil.

Pas un mot ne traduisit l'impression ressentie par la tante de Claude. Elle demeurait immobile, pétrifiée, muette, le cœur glacé, ne demandant rien, ne s'informant même pas comment le malheur s'était produit.

Elle avait déjà bien souffert en sa longue vie, connu bien des déchirements, des amertumes, des deuils inattendus. Mais celui-ci la frappait plus horriblement que tous les au-

tres. Quoi! il s'en était allé, le pauvre garçon, à peine au seuil de la vie, dans la plénitude de sa jeunesse, au début d'une carrière qui s'annonçait si bien, et cela loin d'elle qui l'avait aimé comme son enfant; sans un mot, sans un adieu!... Longtemps les deux femmes demeurèrent en face l'une de l'autre à pleurer, silencieuses...

Denise était restée debout à la place même où elle avait dit la fatale nouvelle, et Mme Kalbremer, effondrée dans le grand fauteuil, regardait machinalement, les yeux perdus, le feu qui brûlait dans l'âtre. La jeune femme enfin parla... d'une voix lente, comme si chacune de ces phrases lui arrachait un lambeau du cœur.

—Excusez-moi... d'être venue... Je voulais vous dire moi-même... Claude vous aimait bien... et votre pensée ne le quittait point... Hélas! il valait mieux qu'il partît, le malheureux... depuis quelque temps sa raison s'en était allée... l'effort qu'il avait fait était trop grand... le sacrifice trop au-dessus de son énergie. Il avait abandonné son art... pris un emploi pour faire cette folie d'aller vivre une vie nouvelle en des pays nouveaux!...

## II

Où Claude avait fait cette chose insensée de partir, laissant là son atelier, ses pinceaux, des toiles inachevées, emportant son bonheur loin de ce monde qui avait refusé de le comprendre. Quel crime avait-il donc commis? Celui d'aimer, d'aimer follement une enfant douce et bonne qui n'espérait pas être aimée jamais; celui de vouloir rendre heureuse une abandonnée qui ne croyait plus au bonheur. Que lui importaient les préjugés, les conventions des gens! N'est-ce pas une hérésie que d'en imposer au cœur humain? Peut-on en régler à volonté les battements?

En passant un jour dans sa vie, cette jeune fille lui avait pris le cœur. Pourquoi? Ces choses-là n'ont point de raison. Il avait demandé à cette jeune fille d'être sa compagne. Il savait qu'elle serait à même de le comprendre, qu'elle avait, comme lui l'enthousiasme et la foi. Mais ne voulant pas que pour rien au monde, elle, si délicate, si tendre, si fragile, vint à souffrir des absurdes préventions qu'on avait contre elle, il l'avait

emmenée, sitôt le mariage, vers le pays bleu, vers l'Italie, la terre bénie des peintres. Il gagnait sa vie à Paris. Pourquoi ne la gagnerait-il pas ailleurs? Hélas il avait compté sans la maladie qui brutalement un jour l'avait terrassé, forcé à l'inaction. Les modestes ressources s'épuisèrent vite et, isolés, au milieu des étrangers, ils connurent des heures terribles.

Alors, ne voulant pas que sa femme bien aimée pût manquer de pain, il avait abandonné complètement ses pinceaux, pour aller en Suisse, sous un nom d'emprunt, prendre un emploi modeste, mais qui lui assurerait de quoi vivre. C'était renoncer pour longtemps, pour toujours peut-être à tous ses chers rêves d'artiste, à cette carrière qui s'annonçait brillante; mais il se consolait en se disant qu'il avait mieux que cela: le bonheur intime et doux à son foyer. De ce moment-là, un mal sourd, lent, implacable l'avait miné, la nostalgie de son métier d'antan, si noble, si beau, l'écoeurement de cette besogne banale qu'il accomplissait chaque jour. Il n'en avait jamais rien dit à Denise qui le devinait pourtant car, souvent, appuyant sa tête sur l'épaule de Claude, elle disait:

—Veux-tu repartir? Il est temps encore. Je m'effacerai s'il le faut, si je dois être un obstacle à ton travail, à tes relations, à ta gloire! Tu reprendras ton nom et tes pinceaux.

Il secouait la tête tristement.

—Pourquoi, mon amie? Ne sommes-nous pas heureux ici?...

C'était ce mal qu'il ne disait pas, qu'il ne voulait pas avouer, mais qui, à la longue, avait brisé son cerveau trop faible et l'avait tué, à force...

Madame Kalbremer écoutait ces choses, sans répondre, baissant la tête. Comme elle avait raison, quand elle prévenait Claude de la vie de misère qu'une telle mésalliance lui ferait mener! Comme, avec son expérience de la vie, elle pressentait tous ces drames, sans pouvoir en deviner pourtant encore toute l'horreur!...

Et, se retournant alors, elle regarda en face cette femme pour qui Claude était mort ainsi. Elle voulait donc se faire chasser comme une étrangère, une bête malfaisante?... Madame Kalbremer se leva, les yeux injectés, la bouche convulsée... Qu'al-

lait-elle faire? Se jeter peut-être à la groge de cette malheureuse, lui cracher son mépris au visage: elle lui avait volé Claude, pour le tuer, avec ce bonheur empoisonné pour lequel il avait gâché sa vie. Ah! il eût mieux valu qu'il ne connût pas ce bonheur-là, qu'il restât seul, sans foyer, sans affection féminine, mais libre, libre d'être un grand artiste; à présent il serait vivant!...

Denise recula, inquiète... incertaine. Quelle réponse allait lui faire cette femme redoutable dont Claude lui avait parlé souvent comme d'un cœur jaloux, implacable?... Elle sentait que la nouvelle de la mort de Claude lui avait fait un mal affreux...

Madame Kalbremer s'avancait vers elle, hésitante, les mains tremblantes. Puis tout à coup, dans un geste spontané dont elle n'était pas maîtresse peut-être, elle ouvrit ses bras maternellement... Un revirement soudain s'était fait en elle, et tandis qu'elle tenait Denise étroitement serrée contre sa poitrine:

—Pardon, disait-elle, pardon! C'est moi qui ai été coupable... C'est ma faute, si ce grand malheur est arrivé... j'ai douté de votre tendresse pour Claude, de la sienne pour vous; j'ai douté de la Providence qui, en vous rapprochant, avait ses vues probablement... Je comprends cela... aujourd'hui qu'il est trop tard... que ce malheureux est parti... Ah! que n'êtes vous revenus me voir tous les deux! Que n'avez-vous forcé ma porte, forcé mon cœur à s'ouvrir!...

Puis tout à coup, se redressant, d'une voix étrange, presque suppliante, comme si cette pensée pouvait être un adoucissement à sa grande peine, elle demanda:

—Vous n'avez pas d'enfant?...

Denise baissa la tête... et d'une voix blanche, les yeux fixes, elle balbutia:

—Si... Nous en avons un. Mais, on nous l'a pris.

—Qui! s'écria Mme Kalbremer, tout émue.

—Je ne sais pas!... C'est un drame horrible, à ajouter encore à l'autre.

—Parlez! Parlez!

—Après la mort de Claude, j'ai été malade, très malade, si bien que, afin d'essayer de me guérir, car je voulais vivre pour cette enfant chérie que nous avons,—une petite fille

adorable, Madame,—on m'a envoyée dans une ville d'altitude élevée... Les médecins me disaient perdue et ils voulaient tenter une opération. J'étais toute seule avec ma fille. Une dame qui paraissait bonne a eu pitié de nous. Elle s'est offerte pour garder mon enfant pendant que je serais à l'hôpital...

A l'étonnement des médecins, l'opération m'a sauvée; mais, quand j'ai voulu reprendre ma Suzanne, cette dame n'était plus là. On ne savait pas où elle pouvait demeurer. Oh! l'affreuse chose que de perdre ainsi son enfant! Je suis restée à demi folle pendant

des semaines; j'ai voulu me tuer. Le jour où j'ai appris la sinistre nouvelle, mes cheveux sont devenus blancs. J'ai cherché partout, écrit partout, voyagé malgré ma misère. L'adresse que j'avais d'elle était erronée ou fausse. Nul ne la connaissait...

—Et elle, savait-elle votre nom?

—Hélas! Non! Elle ne connaissait que l'anagramme Noîrès dont nous nous faisons appeler. Et pourtant cette femme avait l'air d'être bonne. Sans doute ma petite est-elle morte et n'a-t-on pas osé me le faire savoir. Une enfant si mignonne pourtant, et si robuste! Je ne peux le croire! Peut-être a-t-on dit à cette dame que j'étais morte moi-même et a-t-elle gardé ma fille... Toutes ces démarches m'ont brisée, je viens de rester plusieurs mois à l'hospice; en sortant, je suis venue demander votre aide...

—Ah! que n'êtes-vous venue plus tôt?... J'aurais pu chercher avec vous, trouver déjà. Mais ne vous découragez pas; il est impossible qu'on vous ait volé votre enfant. Dans quel but l'aurait-on fait? Il y a une erreur sans doute, épouvantable, un concours désolant de circonstances; mais il ne faut pas perdre espoir. Je suis là.

Je suis bien vieille, mais tout ce que j'ai de force, d'intelligence, d'argent, je le mets à votre disposition. Claude est mort... Dans mon cœur, son enfant prendra sa place et vous, vous y aurez la vôtre, Denise... Unissons-nous... La jeune femme couvrait de baisers les mains de Mme Kalbremer. L'espoir renaissait dans son cœur. Non! sa fille ne pouvait pas être perdue. Elle devait vivre.

—Je le sens, s'écria-t-elle. J'en suis sûre. J'ai tant prié!

## SIXIEME PARTIE

## LA TRACE

## I

Mme Kalbremer tint parole et laissa Denise puiser dans sa bourse tant qu'elle voulut. Elle avait à cœur, comme sa nièce, de retrouver l'enfant. Il lui semblait que ce serait retrouver un peu du malheureux qui n'était plus là. Si, vu son âge et les infirmités qui venaient, elle n'accompagna pas la pauvre mère dans ses nombreuses démarches, du moins lui facilita-t-elle sa tâche le plus possible; mais, comme aucune des deux ne se doutait du véritable nom des Martinot et que ceux-ci avaient pris soin d'effacer toute trace de leur passage à Hauteville, elles ne devaient pas réussir de si tôt dans leur entreprise. Denise fouilla tout Genève et les principales villes de la Suisse, sans découvrir ce qu'elle cherchait. Ces démarches lui prirent un an, tant elles furent patientes et laborieuses; dans l'intervalle, elle vint voir sa tante qui souffrait presque autant qu'elle de son insuccès. Elles acquirent la conviction que les Martinot avaient fourni de fausses indications. Dans quel but? Ce fut avec acharnement que Denise se remit à l'œuvre: recueillant l'adresse de tous les Martinot de France, elle parcourut le pays entier sans rien découvrir.

On lui signala une famille de ce nom, composé d'un jeune ménage et de deux bébés, qui avait émigré en Amérique.

Elle fit le voyage.

Il lui fallut près d'un an pour retrouver ces gens qui n'étaient nullement ceux qu'elle cherchait. Découragée, elle revint en France, mais pour repartir bientôt en Angleterre où un nouveau ménage Martinot lui était signalé. Après sept années de recherches sans résultat, elle se vit rappelée par télégramme à Paris où Mme Kalbremer se disait très malade.

## II

Les Morterral avaient vu leur tante le plus rarement possible pendant ces dernières années, l'évitant, tout en restant, par correspondance, aussi mielleux, aussi plats, à son égard, qu'à l'ordinaire. Une fois, cependant,

ils avaient amené la petite Marguerite à Paris et, sur la prière de sa marraine, la lui avaient laissé quinze jours.

Que pouvait-on refuser à une femme aussi riche qui doterait magnifiquement la fillette, qui, trois ou quatre fois l'an, lui envoyait un fort beau cadeau et qui léguerait sans doute une belle fortune? L'heure approchait, car la tante Kalbremer baissait sensiblement depuis quelque temps. Quand Mme Kalbremer, une fois Constance repartie à Lyon, se vit en tête à tête avec sa filleule, elle tenta de l'appriivoiser.

Mais cette enfant était comme un petit oiseau sauvage et qui s'effarouchait d'un rien.

Ce n'était pas sa faute, à la mignonne, si elle manquait d'élan et d'expansion: elle avait coutume de vivre seule, renfermée en elle-même, livrée aux mains indifférentes des domestiques, n'osant jamais se plaindre à ses parents qui l'eussent grondée.

A force de s'être entendu recommander: "Surtout veille sur toi devant ta marraine. Ne fais pas ceci, ne fais pas cela, prends garde à ce que tu lui diras, évite de la "fâcher", etc., etc., la pauvre prit tout de suite la vieille dame pour un épouvantail. Mme Kalbremer, la voyant silencieuse et renfermée, se désolait:

—Elle a la figure trop intelligente pour être sottée; mais, élevée à l'école de ses parents, elle est déjà, comme eux, sournoise et intéressée. Fi! la vilaine petite fille! Et c'est grand dommage, car elle pourra plus tard devenir jolie!

A la fin du séjour de l'enfant, seulement, la glace se rompit entre elle et sa marraine. Devinant que, malgré son aspect redoutable, la vieille dame était bonne, la petite Marguerite se décida à répondre à ses questions.

—Tu aimes bien ton papa, n'est-ce pas?

—Non, je ne le vois jamais, dit l'enfant.

—Cependant, tous les matins avant de se rendre à son bureau, ne vient-il pas t'embrasser?

—Jamais.

—Et ta maman? Elle n'est pas si occupée, elle, tu la vois plus souvent?

—Guère, répliqua la petite fille en secouant ses boucles d'or brunissant.

—Mais tu l'aimes?

—Non.

—C'est très vilain, sais-tu, de pas aimer ses parents.

L'enfant hésita une minute, puis répliqua :

—Je crois que je les aimerais, si... si...

—Achève donc.

—S'ils étaient comme ceux des petites

Maillefer.

—Qu'est-ce que les petites Maillefer?

—Des petites filles qui vont tous les jours à Bellecour.

—Et tu joues avec elles?

—Moi, je ne joue jamais, soupira Marguerite, je n'ose pas le leur demander, car je n'ai ni cerceau, ni corde à sauter, ni joujoux... ni maman qui vienne de temps en temps m'embrasser! conclut-elle dans un sanglot aussitôt réprimé.

La vieille dame se sentit la gorge serrée.

—Je suis fixée sur la pauvre fillette, dit-elle, tout émue: je vois d'où vient sa sauvagerie: ses parents ne s'occupent pas d'elle et elle n'est pas heureuse. Comment faire pour remédier à cela? Ah! si je n'avais tant de soucis en tête à l'égard de ma pauvre Denise, je demanderais aux Morterral de me laisser élever leur fille jusqu'à une certaine époque. Je formerais au moins ce petit cœur qui, je le sens, ne demande qu'à s'ouvrir.

Et, vite, elle profita des derniers jours qui restaient pour gâter la mignonne et lui rendre en baisers et en caresses tout ce qu'on lui refusait ailleurs.

Surprise, mais charmée, Marguerite, non seulement se laissa faire, mais encore en donna autant, avec une joie manifeste qui prouva que la pauvrete ne demandait qu'un peu de tendresse pour être aussi câline que les autres.

Puis Mme Kalbremer, se sentant reprise par une crise de rhumatismes fort douloureux, dut renvoyer sa filleule à Lyon avec le petit billet ci-joint :

« Votre Marguerite est délicieuse quand on sait la prendre, mais il lui faudrait une atmosphère de tendresse et d'expansion qu'elle ne peut avoir chez des parents aussi occupés et adonnés au monde que vous l'êtes l'un et l'autre. Que ne la mettez-vous en pension? Elle a sept ans, elle peut entrer dans un couvent où elle trouvera des compagnes de son âge et des religieuses maternelles. Je me chargerai, d'ailleurs, des frais que nécessitera son éducation jusqu'au jour, plus proche peut-être que je ne crois, où Dieu me rappellera à lui. »

M. et Mme Morterral sourirent à la lec-

ture de cette lettre qu'ils déclarèrent "sentant la bigote à plein nez", mais ils acceptèrent joyeusement l'offre de la vieille dame.

Ainsi Marguerite, tout en ne manquant de rien, serait élevée comme une princesse, sans plus leur coûter un sou; d'autre part, en accédant au vœu de la tante, ils la disposeraient encore mieux en leur faveur. Rapidement, leurs mesures furent prises et l'enfant conduite à Paris pour être remise, par Mme Kalbremer elle-même, aux soins des religieuses. Le temps que Marguerite passa au couvent, où elle fut choyée comme la benjamine des élèves, fut certainement le meilleur qu'elle eût jamais passé. Malheureusement sa santé, si belle jusqu'alors, commença à donner quelque inquiétude quand l'enfant atteignit ses dix ans (elle en paraissait bien treize). Ce n'était qu'une crise passagère et sans importance, une toux simplement nerveuse, qui n'atteignait pas même les bronches, mais un médecin pessimiste ordonna le Midi et en même temps le calme de la campagne.

Or, Mme Morterral voulait bien vivre à Nice ou à Cannes, ou mieux encore à Monte-Carlo, ville de fêtes continuelles, mais il ne fallait pas songer à l'enfermer dans la solitude des champs avec une enfant malade pour toute société.

Elle affirma à Mme Kalbremer que sa présence à Lyon, auprès de son mari, souffrant aussi et fatigué par un travail excessif, était absolument nécessaire, et la bonne dame, cette fois encore, trouva le moyen de tout arranger.

Elle possédait, entre Valescure et Saint-Raphaël, à une faible distance de la mer, une petite propriété de famille, enfouie au milieu d'un fouillis de verdure, d'un océan de pins maritimes, et que personne n'occupait, en dehors de deux vieux serviteurs, depuis que cette demeure lui avait été léguée par un parent éloigné. Elle en faisait cadeau à Marguerite tout de suite, à la condition que l'enfant irait y habiter le temps nécessaire au rétablissement de sa santé. Mais comme elle n'y pouvait vivre en sauvageonne, livrée à deux serviteurs capables uniquement de tenir la maison en ordre, une institutrice s'y installerait avec elle. Ainsi Marguerite ne perdrait pas le peu d'instruction déjà acquis, et même pourrait progresser.

Mme Morterral dut se résigner à se rendre à Pins-Soleil (c'était le nom de la vieille demeure), d'abord pour y installer sa fille, ensuite pour y demeurer avec elle le premier mois, un mois qui lui parut une éternité, en attendant que son mari eût mis la main sur l'institutrice rêvée. Or, si les personnes amplement brevetées et pourvues de talents abondaient à Lyon, bien peu voulaient consentir à s'enterrer dans un vieux manoir avec un enfant malade qu'il ne faudrait pas quitter. Ou bien celles qui condescendaient à y aller avaient de grandes exigences; ou bien les pauvres créatures miséreuses qui auraient accepté n'importe quel travail pour un morceau de pain, ne convenaient pas à M. Morterral. Car il s'était chargé de cette affaire. Sans offrir une grosse rétribution (quoique ce fût toujours la généreuse marraine qui payât), il ne voulait pas qu'il fût dit que M. Morterral donnât à sa fille pour gouvernante la première venue.

Enfin une Anglaise sèche et froide, miss Hellygood, lui convint: elle avait de la poésie dans l'âme et aimait les bois de pins, dans les solitudes desquels elle espérait rencontrer l'objet de ses aspirations, c'est-à-dire un époux.

Mme Morterral poussa un cri de délivrance quand une lettre de son mari lui apprit quelle pourrait enfin revenir bientôt à la grande ville, à ses pompes et à ses œuvres. Marguerite, elle, ne poussa pas de cri de délivrance, mais elle pensa, la pauvre mignonne, que celle qui allait venir se montrerait peut-être plus tendre que sa mère. Il semble que tout ce qui touche aux choses de l'affection fasse dans le petit cœur fragile des enfants une impression plus profonde. Leur sensibilité que la vie n'a pas encore émoussée souffre parfois beaucoup, sans en faire rien voir.

### III

Si, comme nous l'avons dit plus haut, Mme Kalbremer rappelait sa nièce Denise auprès d'elle par télégramme, ce n'était pas seulement parce qu'elle se sentait bien malade, mais parce qu'elle avait une communication de la dernière importance à lui faire. Quand, après de longs mois d'éloignement, les deux femmes se retrouvèrent en présence, elles

poussèrent mutuellement un cri de surprise vive, si remuante, encore, pouvait à peine quitter son fauteuil, usée par l'âge. La femme du malheureux Claude, d'autre part, était de plus en plus abattue par son chagrin, arrivée au bout de cette énergie vraiment surhumaine qui l'avait soutenue jusqu'alors.

—Pauvre jeune femme! comme elle a souffert! murmura la première en embrassant Denise.

—Pauvre tante! pensa Denise en lui rendant ses caresses. Comme elle est vieillie! Un de ces jours elle va me manquer, elle aussi.

Et, pour ne pas la frapper davantage, elle tenta de lui cacher l'amer découragement dont elle se sentait envahie maintenant. Hélas! au bout de neuf années, au moins, de patientes recherches, elle en était au même point qu'au premier jour! Elle n'avait pas recueilli un seul indice qui pût la mettre sur la voie, lui montrer le chemin pris par son enfant! Quand la voyageuse fut remise de l'émoi du retour et que la bonne Toinette, toujours vaillante, lui eut servi une collation bien utile pour réparer ses forces épuisées, Mme Kalbremer l'appela et la fit asseoir tout près de son fauteuil.

—Vous sentez-vous assez vigoureuse à présent, lui dit-elle, pour apprendre une nouvelle qui vous causera de la joie?

—De la joie! à moi? répondit Denise secouant la tête; il n'y en aura, pour moi, que le jour où je retrouverai mon enfant, et je commence à désespérer.

—Ne désespérez pas, ma fille; écoutez-moi plutôt. Dieu est bon...

—Je ne crois plus en la miséricorde de Dieu depuis qu'il a permis l'horrible malheur qui m'a frappée.

—Ne dites pas ces choses. Il manifeste au contraire sa toute-puissance et sa bonté aux heures les plus douloureuses et les plus amères.

—Que voulez-vous dire?

Ses grands yeux doux et tristes se tournaient vers ceux de l'aïeule.

Oui, elle avait tant souffert, que ce mot d'espoir qui venait d'être prononcé, tout à coup, devant elle, n'avait plus d'écho dans son cœur.

—Il faut, dit Mme Kalbremer, que vous me promettiez de suivre mes conseils, d'agir

avec la plus grande prudence, autrement vous perdriez tout, car vous auriez à faire à forte partie.

—De grâce, parlez, ma tante. Que savez-vous? Les Martinot...?

—Sont retrouvés, je crois.

Haletante, Denise, qui s'était levée, poussée par l'émotion, retomba sur son siège, plus pâle qu'une morte.

—Vous voyez, vous n'êtes pas encore assez forte pour apprendre...

La jeune femme joignit les mains.

—Si, si, parlez! je vous en supplie. Ne voyez-vous pas que vous me rendez l'espoir! Mon enfant vit, n'est-ce pas, mon enfant vit!...

—Oui, fit Mme Kalbremer gravement.

Un cri de joie lui répondit, un cri qui disait toute l'angoisse de cette malheureuse depuis des années, et le bonheur fou d'apprendre enfin que sa fille n'était pas morte.

Convulsivement, elle riait et pleurait en même temps...

—Ne craignez rien, je ne suis pas folle. Je suis forte. Suzanne, ma petite Suzanne, va revenir, n'est-ce pas?... dites-moi qu'elle va revenir... Elle est jolie... savez-vous, bien jolie... toute rose et toute potelée... Elle va balbutier comme avant... des mots... gentils en me regardant... et m'embrasser... de sa petite bouche.

Soudain une pensée traversa son esprit: la pensée que l'enfant qu'elle allait revoir n'était plus la même, n'était plus le joli bébé d'autrefois, mais une fillette déjà grande, déjà sérieuse.

Et dire qu'elle avait été privée de ces années si charmantes, les plus charmantes peut-être, de l'enfant dont peu à peu la petite âme s'épanouit, le cœur s'entr'ouvre!...

—Alors? balbutia-t-elle, vous avez retrouvé les Martinot.

—Qui ne s'appellent pas plus Martinot que moi.

—Je le pressentais... L'ont-ils rendue heureuse, au moins?

—Ni heureuse, ni malheureuse; elle leur est indifférente.

Denise baissa la tête, son cœur s'était serré à cette pensée: "Quoi! indifférente, sa petite fille si belle, si gracieuse!"

Et, d'autre part, elle préférait cependant cela... Au moins Suzanne n'aurait pas donné

sa tendresse d'enfant, et sa mère arriverait encore à temps...

—Ah! continua Mme Kalbremer, le calcul de ces gens-là, est bien ignoble. Ils avaient besoin d'une petite fille pour une question d'héritage: leur enfant à eux était mourante, la vôtre arrivait à point nommé pour la remplacer.

—Est-ce possible, fit Denise atterrée! Oui, je me rappelle en effet. Cette femme me parlait d'un enfant à elle qui se mourait. Et dire que j'ai cru en la bonne foi de ces gens-là! Mais comment les avez-vous découverts? vous, ma tante, qui ne quittez pas votre chambre depuis longtemps, tandis que moi?...

—C'est le hasard, ou plutôt la Providence qui a tout fait. Vous savez que, jusqu'à l'année dernière, je me suis contentée de Toinette, pour cuisinière et femme de chambre tout à la fois, non par économie, certes, mais par une manie de vieille femme et parce que je m'étais attachée à elle.

—Oui, je sais, fit Denise impatiente d'apprendre.

—Trouvant, il y a un mois, ma pauvre Toinette bien cassée et lui donnant davantage de besogne depuis que je suis toute patraque, j'eus l'heureuse inspiration de lui adjoindre quelqu'un. Au bureau de placement, on me dit avoir une jeune fille du pays d'Ambérieux. Ce nom me poussa à la prendre. Elle ne fit d'ailleurs pas mon affaire et ne resta que quelque temps. Mais un jour que je recevais la visite fort inattendue, je l'avoue, de M. Julien Morterral...

—Le père de votre filleule, oui, vous m'avez parlé de lui.

—Et jamais de manière flatteuse, n'est-ce pas? Votre pauvre Claude, lui aussi, n'a pas dû parler de son cousin en termes bien enthousiastes. Donc, un jour qu'il était venu me voir, en courant, comme toujours, ma nouvelle domestique me demanda après son départ:

—Madame connaît ce Monsieur?—Natu- rellement, ma bonne fille.—Moi aussi, j'ai servi chez sa dame du temps qu'elle était à Hauteville... — Ce Monsieur ni sa femme n'ont jamais habité Hauteville, du moins que je sache, répliquai-je.—Oh! que si, Madame. A preuve: c'est M. et Madame Martinot qu'ils s'appellent; et je le reconnais bien, lui, avec son air fier et son lorgnon. Ils avaient un enfant qui se mourait.

—Martinot?... Elle a dit Martinot? répéta Denise avec stupeur.

—Je l'interrogeai et j'acquis la certitude que les Martinot, qui se cachaient à Hauteville, étaient les mêmes que les Morterral de Lyon.

—Nos parents?

—Hélas! oui. Le père et la mère de ma petite filleule. Celle-ci serait morte à Genève pendant que vous agonisiez à l'hôpital d'Amberieux.

—Comment l'avez-vous su?

—Tandis que vous suiviez une fausse piste à Londres, j'ai écrit à l'ancienne nourrice de ma filleule; cette femme, illettrée et ignorante, m'a fait répondre par son mari, guère plus érudit qu'elle, que sa nourrissonne est morte à Genève et qu'on l'a renvoyée, elle, tout de suite, après l'avoir bien payée. Elle espérait encore rester un peu pour la petite demoiselle que Monsieur et Madame avaient quasi adoptée à Hauteville, mais on l'avait remerciée.

—Ce témoignage sera précieux, murmura Denise; car nous allons tenter un procès à ces Morterral, n'est-ce pas, ma tante, s'ils refusent de me rendre ma fille?

—Pas si vite! Soyons prudentes; pour moi je ne suis pas d'avis de casser les vitres trop tôt.

—Mais comprenez mon impatience... Il faut que je revoie mon enfant... Il faut que ces misérables... soient châtiés... n'y a-t-il pas eu, de leur part, substitution d'enfant? C'est un crime que la loi punit!

—Oui! Mais où sont les preuves?

—Ma fille...

—Ils vous diront que c'est la vôtre qui est enterrée au cimetière de Genève; rien ne prouvera que l'échange ait eu lieu.

—La nourrice pourtant...

—Cela ne suffit pas...

—Mais c'est affreux... mais c'est épouvantable, s'écria Denise en se tordant les mains.

—Il faut jouer au plus fin et ne pas perdre la tête. C'est déjà une chose capitale que de savoir l'enfant vivante.

—Alors! Vous la connaissez? Vous l'avez vue... Vous lui avez parlé? Ah! dites-moi, dites-moi vite...!

—Oui, je l'ai vue et je me suis attachée à elle, la sentant bien seule parmi ces gens sans cœur. C'est une nature fragile et tendre,

comme Claude; une petite fleur qui a besoin de tendresse pour pousser... Je comprends pourquoi si souvent je me suis demandé, en pensant à elle, comment cette enfant délicate et jolie, cette âme un peu farouche mais ouverte au bien, était la fille de ces deux êtres secs et égoïstes. Je bénis Dieu de n'être pas morte avant que cet affreux mystère se soit éclairci, et je lui demande seulement de vivre assez pour le voir dévoilé tout à fait.

—Parlez-moi d'elle encore, je vous en prie.

Denise était à genoux près de Mme Kalbremer, tenant ses mains dans les siennes, la suppliant. On ne l'aurait pas reconnue, tant cette nouvelle tout à coup l'avait changée, ramenant ses forces, lui rendant le courage et l'espoir.

—Oui, fit la vieille dame. Je l'ai gardée quinze jours sous mon toit quand elle avait sept ans.

—Ah! je me rappelle, vous m'avez raconté cela. Et dire que je ne n'y prêtais pas d'attention, que je ne sentais pas qu'elle fût ma fille Oh! reparlez-moi d'elle! Laissez-moi toucher et embrasser ce qu'elle a touché!

Pour calmer cette exaltation fiévreuse Mme Kalbremer se hâta de donner à sa nièce tous les détails possibles sur la fillette, faisant ressortir ses qualités physiques et morales mais aussi ses défauts. Puis, tante et nièce dressèrent un plan de campagne. Denise devait, d'abord, arriver jusqu'à Pins-Soleil et se faire aimer de son enfant, avant même de lui apprendre le lien qui les unissait. Ensuite seulement il s'agirait de démasquer les Morterral. Ce soir-là, une fervente prière s'exhala de l'âme et des lèvres de la pauvre mère. Si, depuis quelque temps, elle avait perdu tout espoir, pas une fois, depuis onze ans, elle n'avait ressenti tant d'allégresse.

## SEPTIEME PARTIE

### COEUR FERME

#### I

Ce matin-là, pendant que son élève se promenait sous bois, miss Hellygood, qui rêvait assise devant la fenêtre de la salle à manger, reçut une lettre qui la plongea dans l'étonnement le plus profond.

Elle était ainsi conçue:

“ Si l'institutrice de Mlle Morterral con-

“sent à céder sa place à une personne qui désire vivre à Pins-Soleil auprès de l'enfant, elle recevra en dédommagement la somme de vingt mille francs.

“Prière de répondre à Cannes. Poste restante aux initiales D. S.

“La chose devra se faire promptement et miss Hellygood trouvera un prétexte pour donner sa démission aux parents de l'enfant. Elle voudra bien écrire en même temps à ceux-ci qu'elle a une remplaçante toute prête sous la main, et dont elle répond comme d'elle-même.”

—Vingt mille francs! Vingt mille!

L'Anglaise répétait ce chiffre avec extase: c'était le prix de douze années de travail et de dépendance. C'était aussi tout de suite, pour elle, une petite fortune.

—Je serais trop sotte de refuser une si bonne aubaine, pensait-elle; il me semble que la personne qui désire s'installer ici n'a pas l'air de vouloir nuire à l'enfant.

Et, son imagination ardente prenant son vol dans les sphères chimériques, elle bâtit tout un roman sur cette affaire.

Fort peu attachée à la fillette qu'on lui avait donnée à garder, elle s'en irait sans regret et trouverait sûrement, à Marseille ou ailleurs, une position équivalente; et même... qui sait?... maintenant qu'elle avait une dot, peut-être un mari.

Le même jour, ce petit mot impatientement attendu parvenait à la poste restante de Cannes aux initiales D. S.

“Accepté. Où pourrions-nous nous rencontrer? Défense est faite ici, par les parents de mon élève, de recevoir aucune visite.”

Par retour du courrier il fut répondu:

“On ne vous séquestre pas sans doute à Pins-Soleil même; pouvons-nous nous voir demain? Rendez-vous à la petite chapelle de Sainte-Anne qui est ouverte au public. Amenez l'enfant si possible.”

—J'irai dans cet endroit, se dit miss Hellygood qui était brave; quoique, en ma qualité de protestante, je n'aime pas les églises françaises; mais je n'emmènerai pas l'enfant; s'il y avait par hasard un danger à courir, au moins elle n'y sera pas exposée; c'est déjà bien assez de la quitter pendant une heure, moi qui ai promis de ne jamais la laisser seule. Le lendemain donc, l'Anglaise donna un long devoir à faire à son élève,

et, sans lui fournir aucune explication, quitta la maison, en essayant de n'être pas vue des domestiques.

D'ailleurs, qu'importait, maintenant, une infraction à son devoir, puisqu'elle allait quitter la place? A moins que...

Et l'imagination de miss Hellygood se remit à vagabonder. Qui pouvait dire si ce rendez-vous n'était pas un piège tendu à sa candeur par un beau chevalier épris de ses boucles blondes et de ses charmes osseux? Mais en arrivant au lieu du rendez-vous, ses illusions s'envolèrent. Une femme sortit de la chapelle où elle l'avait devancée et vint à elle en lui disant:

—Miss Hellygood, n'est-ce pas?

—En personne. Et vous, Mme D. S.

—Egalement. Mais asseyons-nous sur ce tronc d'arbre, voulez-vous?

Miss Hellygood examinait curieusement cette inconnue dont l'aspect était si digne qu'il éloignait toute idée de défiance.

C'était une femme qui, par la taille demeurée mince et souple, par le sourire resté jeune, par les dents blanches et la peau fine, ne montrait guère plus de trente ans, mais que des cheveux très blancs vieillissaient. Elle avait de la distinction, sous ses vêtements noirs d'une coupe parfaite, mais elle avait dû beaucoup souffrir: cela se voyait à ses yeux largement cernés, à sa mate pâleur, au pli d'amertume creusé au coin de ses lèvres. Et cependant, depuis quelques jours tant d'espoir lui était revenu au cœur! cette lutte mortelle de la mère contre les ravisseurs de son enfant allait aboutir enfin! Les deux femmes conclurent rapidement leur pacte: miss Hellygood, consentante, n'avait plus qu'à envoyer sa démission aux Morterral, et elle recevrait les vingt mille francs promis, le jour même de son départ.

—Seulement, dit Denise, si jamais on vous interroge sur ce que nous arrangeons ensemble, silence complet, n'est-ce pas? C'est un secret que vous ne pourriez livrer sans manquer à l'honneur.

—Je ne dirai rien, répondit Miss Hellygood en secouant la tête. D'abord, ces gens-là ne méritent pas que je leur fasse mes confidences, ils sont si peu sympathiques!

—Que pensez-vous d'eux?

—Pas de bien. Il doit y avoir dans leur

passé de l'eau trouble, de la boue à remuer. Ils n'ont pas le regard franc.

Mais ce sont des riches, des heureux de ce monde : tout leur réussit, à ce qu'il paraît ; criblés de dettes par moments, ils ne sont pourtant pas trop inquiétés par les créanciers ; ils jouissent même de la considération d'une certaine classe de la bourgeoisie lyonnaise. On prétend qu'un gros héritage leur pend à l'oreille et peut-être est-ce vrai. En tout cas, ils semblent y compter beaucoup et prennent joyeusement la vie. Monsieur joue, va au cercle, dans les coulisses ; Madame, fort indifférente, je crois, à son mari, ne vit que pour le monde. Ils ne se gênent pas, dit-on, pour recevoir à leur table un triste monde : banquiers véreux, femmes de conduite équivoque, ménages aux convictions fausses et usant souvent de vilains moyens, de lâches complaisances, de coupables compromissions... Heureusement que je ne vis pas avec eux, autrement il y aurait d'inévitables froissements entre nous, je le sens.

—Et l'enfant, interrompit Denise avec avidité, parlez-moi de l'enfant, puisque vous n'avez pu l'amener avec vous.

L'Anglaise hocha la tête.

—Que vous dire d'elle ? C'est une petite créature bizarre, une âme pensive et fermée.

—Les plus aimants ne sont pas toujours ceux qui caressent le plus, fit doucement observer Mme Sernoy.

—Eh ! certainement, car, dans mon pays, on est plutôt froid d'allures. Mais une fillette à cet âge-là devrait avoir de l'expansion. Celle-ci n'aime personne. Son père lui inspire une sainte terreur, sa mère une indifférence attristée.

—Sa mère ! répéta Denise tressaillant.

—Je ne sais vraiment pas à qui elle s'intéresse. Ah ! oui, aux animaux peut-être, aux plus faibles, aux délaissés comme elle surtout. Son petit visage hautain devient parfois souriant devant eux.

—Vous n'avez pas tenté de vous faire aimer d'elle ?

—La tâche est difficile et il y a trop peu de temps que je suis auprès d'elle. Je me sens dégué. A cette fillette, toujours contrainte et sombre, je ne sais que dire.

—Ressemble-t-elle à ses parents ? demanda Denise.

—Oh ! pas du tout et c'est une bénédiction

qu'elle ne leur ressemble pas. Sa figure est douce ; la leur, à tous deux, est tout le contraire. Elle est brune ; sa mère rousse. Elle a des yeux bleus ; sa mère des yeux noirs.

—Elle s'ennuie probablement à Pins-Soleil ?

—On ne sait pas. Son air le dit ; ses lèvres le taisent. Et il serait bien naturel qu'elle s'ennuyât. Je ne verrai pas si le printemps ramènera ici un peu de gaieté et de charme, mais le mois de février, d'ordinaire propice, fut plein d'ouragans et de tempêtes cette année. La maison est triste ; quand on n'a pas de souvenirs incrustés dans les vieilles murailles, on trouve sinistres ces corridors et même ce jardin mal tenu. Ah ! parlez-moi de nos parcs anglais !... Et ma chambre, donc ! Figurez-vous que pour tout régal, à mon réveil, je repose ma vue sur deux tableaux réjouissants : *la Malédiction paternelle* et *les Funérailles d'Atala*.

De plus, la tristesse de la demeure se reflète sur les deux vieux serviteurs qui soignent le ménage : ils sont mélancoliques et silencieux comme tout ce qui les entoure.

—Mais dévoués à l'enfant ?

—Pas trop. Qui voulez-vous qui s'y attache, à cette fillette que personne ne devine, ne pénètre et qui ne sourit à personne ? Ah ! vous aurez de la chance si vous arrivez à un résultat.

Mme Sernoy eut un éclair triomphant dans les yeux, se disant :

—Elle m'aimera, pourtant, moi ! Et, le jour où j'irai crier à ses prétendus parents : "Qu'avez-vous fait de l'enfant que je vous ai confiée ?", il faudra bien qu'ils me la rendent et elle choisira entre eux et moi !

Tout étant conclu, l'Anglaise se leva, et les deux femmes convinrent de s'écrire chaque jour. Mme Denise devait être tenue au courant de la correspondance qui s'échangerait entre les Morterral et miss Hellygood. Elle s'éloigna la joie au cœur, persuadée que dans peu de temps, elle prendrait place auprès de sa fille. Dès son retour à Pins-Soleil, l'Anglaise écrivit à Mme Morterral que, venant de faire un petit héritage inespéré, elle se retirerait de la carrière de l'enseignement, au moins pour une année. Elle regrettait de laisser les parents de son élève dans l'embarras, aussi croyait-elle se permettre de pouvoir leur offrir une personne très sûre et très

capable sous tous les rapports, de la remplacer. C'était une veuve sérieuse qui désirait vivre à la campagne et dont elle répondait comme d'elle-même. M. Morterral répliqua, en une très courte lettre, qu'il était fort contrarié de ce changement, mais que, puisque miss Hellygood était sûre de la personne qui s'offrait pour lui succéder, on la prenait aux mêmes conditions.

—Singuliers parents, qui confient une lettre de onze ans à la première venue! Je n'ai jamais vu cela... Oh! shocking! Ma foi! Moi je m'en lave les mains. Je fais ce que l'on me demande, croyant bien faire... Je sais que j'agis un peu à la légère, mais si je n'avais pas reconnu en cette dame une personne du meilleur monde, très comme il faut, je n'aurais pas consenti à ce qu'elle me proposait. J'ai un coup d'œil profond, un jugement sûr, et... et enfin, vingt mille francs gagnés, avec tant d'aisance, ne sont pas à dédaigner.

## II

Le front appuyé sur la vitre et regardant la pluie, qui tombait en déluge comme il arrive dans le midi quand l'atmosphère est troublée, la fillette se tenait seule dans la pièce dénudée et froide qu'on avait érigée en salle d'étude par ordre de Mme Morterral. Derrière elle, presque sans bruit, venait d'entrer la nouvelle institutrice, qu'elle n'avait pas entendue venir et pas encore vue. Aussi, émue à chanceler, debout sur le seuil de la porte, Denise remplissait-elle d'abord son regard de cette forme si chère, de cette silhouette si gracieuse qui étaient celles de sa fille chérie. Comme il y avait loin du bébé de quinze mois, blanc, rose, blond et rieur, à cette enfant touchant presque à l'adolescence, très grande et trop grave pour son âge, dont le cou semblait fléchir sous le poids d'une volumineuse natte de cheveux bruns allant de la nuque aux jarrets, avec des rébellions de bouclettes folles le long de la tresse.

—Marguerite! prononça une voix chaudement timbrée, caressante infiniment, et tremblante au point que l'enfant tressaillit et se retourna, mais sans quitter l'embrasure de la fenêtre.

Avant d'échanger une parole, elles s'entre-regardèrent, avec curiosité du côté de la

fillette, avec extase et amour du côté de la mère! C'était la première fois qu'elles se trouvaient face à face. Denise vit des yeux bleus comme le ciel d'Italie, ombrés de cils noirs, mais dont les prunelles avaient une profondeur étrange, dont l'expression était plutôt dure.

Les traits étaient purs, bien modelés; le teint d'une blancheur mate, la bouche si petite et si rose, qu'elle semblait plutôt faite pour sourire.

Sa mère eut à peine réprimé un cri de joie, une envie folle de serrer entre ses bras cette enfant dont les traits de qui elle retrouvait déjà les traits de Claude.

Oh! elle ne se trompait pas! C'était la même expression du regard, avec quelque chose seulement de plus craintif, et cette évocation bien aimée, tout à coup, lui remplissait le cœur de sanglots.

—C'est vous qui venez remplacer miss Hellygood? demanda Marguerite, gênée et même irritée par cet examen trop prolongé.

Denise remarqua que son accent était acerbe, hautain, quoique musical; ce n'était pas un sot orgueil qui la faisait parler ainsi, mais bien une précoce misanthropie.

—Oui, c'est moi, répondit enfin la nouvelle venue. Vous est-il désagréable de changer d'institutrice?

Marguerite eut un geste d'indifférence.

—Avec moi vous serez heureuse, je vous l'affirme, reprit Denise avec force.

L'enfant eut, en réponse, un sourire, un simple sourire, mais trop désenchanté, trop amer pour ses lèvres de onze ans.

—Vous ne me croyez pas?

—Si vous essayez vraiment de me rendre heureuse, vous ne resterez pas longtemps ici. On trouverait un prétexte pour vous remercier.

—Qui on?

—Mes parents.

Cette fillette s'exprimait comme une femme et comme une femme désabusée déjà.

—Vous n'aimez donc pas votre père et votre mère?

L'enfant secoua la tête.

—Je n'aime que ceux qui m'aiment, répondit-elle; alors, pour ainsi dire, personne.

—Et votre bonne marraine?

Marguerite tressaillit.

—Vous savez donc que j'ai une marraine?

Déjà la méfiance s'introduisait dans ce petit cœur fermé.

—N'avais-je pas le droit de me renseigner sur la famille dans laquelle j'allais entrer? demanda Denise.

La fillette réfléchit un peu.

—Oui, certainement, fit-elle. Et vous avez raison: j'aime ma marraine, mais je la vois si peu, et elle me croit sans doute heureuse.

—Oh! non, allait s'écrier la jeune femme; mais elle se dit qu'il valait mieux ne pas paraître si informée; elle garda le silence, et l'enfant qui n'en disait jamais si long, d'habitude, poursuivit:

—Mes parents n'éprouvent qu'indifférence pour moi.

—Et vous, qu'éprouvez-vous pour eux?

—Pourquoi me posez-vous cette question?... Vous voyez bien que je ne les aime pas.

Denise ne put réprimer un mouvement de joie farouche qui n'échappa point au regard défiant de la petite fille.

Aussi la mignonne resta-t-elle silencieuse.

Toutefois, le soir venu et l'heure du coucher arrivée, après que toutes deux eurent diné sans mot dire, la nouvelle institutrice voulut natter elle-même l'opulente chevelure de l'enfant, démêlant avec amour ses boucles abondantes.

Marguerite, toute ensommeillée, ne s'occupait point d'elle; entre deux bâillements, elle tendit sa petite main et dit bonsoir sans nulle effusion.

—Ne voulez-vous pas m'embrasser, mon enfant? demanda Denise d'un accent si suppliant, que, machinalement, Marguerite tendit son front.

Oh! la joie, la joie profonde de ce moment tant attendu, attendu depuis dix années et que l'on n'espérait plus revoir!

Ce ne fut pas seulement le front, mais encore les joues qu'elle baïsa, et si passionnément que la fillette, étonnée, la regarda.

—Ne soyez pas surprise de me voir aussi affectueuse avec vous, ma mignonne; j'ai... perdu... une fillette qui aurait votre âge, et...

—Ah! je comprends, fit Marguerite toujours calme; mais ne le regrettez pas pour elle, allez! elle est plus heureuse que si elle vivait.

Attristée, Denise ne répondit pas. Elle avait les yeux pleins de larmes.

—Ne vous gênez pas pour moi, reprit l'enfant, de son même ton froid; je sais me déshabiller seule; vous avez voulu me peigner vous-même ce soir, mais miss Hellygood ne le faisait jamais.

—Ce n'est pas un devoir ennuyeux pour moi, mon enfant; chaque soir j'assisterai à votre coucher et chaque matin à votre lever.

—Comme il vous plaira, fit Marguerite, indifférente.

L'institutrice l'aida à se dévêtir, retenant l'envie folle qu'elle éprouvait de couvrir de baisers ces membres grâciles et frais, ces pieds, ces bras qu'elle avait dévorés de caresses quand ils étaient tout petits.

—Mon Dieu! pensa-t-elle, ma tâche sera plus lourde que je ne me le figurais, car, à toute minute, il faudra me contraindre et réprimer les élans de mon cœur!

Puis, voyant la fillette se glisser, frissonnante dans son lit, elle dit:

—Vous oubliez votre prière.

Marguerite la regarda, stupéfaite.

—Ma prière? Que voulez-vous dire? Mais, je ne la fais jamais.

—Quoi! jamais?

—Pourquoi prier? Je ne serais pas exaucée; depuis que je suis au monde je n'ai jamais été heureuse.

—Mais au couvent vous priez?

—Je faisais semblant.

—Pourtant, l'an prochain vous ferez votre première Communion?

—Mes parents n'y tiennent pas. J'ai trop entendu mon père répéter que la religion n'est bonne que pour les bêtés, les vieilles femmes et les sots; je m'en passe.

—Oh! mon enfant! que vous me faites de mal en parlant ainsi! ne put s'empêcher de murmurer Denise.

—Bonsoir, Madame; il doit être tard, je vais dormir.

Là-dessus, la fillette se retourna, morne et lasse, sur son lit, du côté du mur, et ferma les yeux.

Un sombre silence succéda à cette scène. Atterrée, douloureusement froissée dans ses sentiments intimes, Mme Sernoy restait près de la couchette où reposait son enfant, dévorant des yeux ce joli visage, ne pouvant s'en détourner, et remarquant son expression qui, même au repos, était plus triste que des larmes.

—Voilà donc, pensait-elle, ce que ces misérables ont fait de ma fille; une désenchantée, une sceptique. Ce serait croyable encore si elle avait seize ans; mais onze ans, onze ans! Sa raison est au-dessus de son âge... et mieux vaut peut-être qu'elle soit aussi jeune: le mal sera plus facile à déraciner.

Et dire que c'est moi qui l'ai livrée à ces monstres!...

Puis, s'agenouillant au pied du lit, la pauvre femme continua:

—Puisque tu ne peux pas même prier, ô mon enfant adorée, ta mère le fera à ta place jusqu'au jour où, croyante aussi, tu joindras les mains à ses côtés.

Et elle commença à mi-voix:

“Notre père qui êtes aux cieux...”

Mais quand elle arriva à ces paroles:

“Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux...”, elle s'arrêta, haletante, incapable de continuer.

—Non, non, dit-elle, moi je ne peux pas pardonner, je ne peux pas oublier! Ils m'ont trop fait souffrir!

Il y eut une lutte de quelques minutes, puis elle poursuivit, soumise:

“Mais Dieu m'a rendu ma fille, je lui dois reconnaissance et soumission.”

Et elle acheva la prière de foi et de pardon.

## HUITIEME PARTIE

MAMAN!

I

—Dites, Madame, pourquoi donc avez-vous les yeux rouges? demanda Marguerite à son institutrice, le lendemain.

—C'est d'avoir versé trop de larmes, répondit Denise avec un soupir.

—Est-ce aussi ce qui a blanchi vos cheveux? Vous avez l'air très jeune pourtant.

—Oui, mon enfant, le malheur vieillit.

Puis, voyant que la fillette marchait gravement, à ses côtés, sur le sol détrempé par la pluie de la veille et que le soleil n'avait pas eu le temps de sécher, elle ajouta:

—Pourquoi ne courez-vous pas? Ne jouez-vous pas?

—Je ne joue jamais; et avec qui jouerais-je? Je n'ai ni compagnes ni jouets!

—Alors, que faites-vous tout le temps de vos récréations?

—Je ne sais pas; je pense.

—Ce n'est pas de votre âge. Si vous voulez, nous jouerons ensemble.

—Quoi! vous joueriez avec moi! demanda la fillette dont un sourire railleur effleura la lèvre rose.

—Mais oui, pourquoi pas?

—C'est drôle. Mademoiselle, avant vous, ne s'occupait pas de moi ainsi!

—Mais, ce sera charmant, au contraire, de jouer avec vous!

—Vrai! A quoi alors? demanda Marguerite qui n'en revenait pas.

—A ce que vous voudrez! Ne connaissez-vous pas le croquet, les grâces, la balle? Il ne manque pas de jeux faciles et amusants!

—Il n'y a rien de ce qu'il faut ici...

—Vous l'aurez demain.

—Qui me le donnera?

—Moi.

—Pas possible! Vous iriez dépenser votre argent pour moi?

—Je peux dépenser de l'argent sans que cela me gêne.

—Vous êtes donc riche?

—Assez pour me passer mes fantaisies et gâter qui bon me semble.

—Alors pourquoi travaillez-vous?

—Mon travail, ici, n'a rien de fatigant; j'ai perdu mon mari et ma fille, les médecins m'ont conseillé de m'occuper afin de penser moins à mes peines.

—C'est vrai! Vous avez eu du chagrin.

—Beaucoup de chagrin.

—C'est bizarre, murmura Marguerite, peu convaincue.

Mme Sernoy soupira: elle sentait que, moralement, cette enfant lui échappait à toute minute, qu'elle avait réponse à tout. Elle était plus avancée que son âge, ayant par moments le sérieux d'une petite femme... Certainement la continuelle solitude où on la laissait l'avait rendue triste ainsi.

L'après-midi, Denise se rendit à la ville voisine avec la fillette, ravie de sortir de la propriété, ce qu'elle n'avait encore jamais fait.

—Mes parents ne le sauront pas, pensa-t-elle, et ce n'est pas moi qui le leur écrirai. Après tout, qu'est-ce que cela peut faire à papa et à maman que je sorte de l'enclos? On s'ennuie tant de rester toujours au même endroit! Mais, dès le lendemain, elle ne trouva plus qu'on s'ennuyait à Pins-Soleil: De-

nise lui avait enseigné à manier le maillet et la raquette; tout de suite l'enfant avait saisi le jeu et s'en amusait beaucoup. Mme Sernoy n'avait pas beaucoup le cœur à jouer, mais que n'eût-elle pas fait pour amener des couleurs et des sourires sur le cher visage de sa fille? Déjà ce visage reprenait un peu de l'expression jeune qui lui manquait. Peu à peu, Marguerite redevenait enfant, joyeuse, vagabonde; certes, le mouvement lui était bon au physique et au moral. Pour les soirées, bien longues encore en mars, même dans le Midi, son institutrice se faisait inventive, organisait mille petits ouvrages, des parties de loto, des cartonnages, ou racontait de belles histoires.

L'enfant réclamait toujours les histoires tristes, mais Denise y cédaît rarement. Enfin des livres appropriés aux onze ans de la fillette garnissaient à son intention toute une bibliothèque. Avec l'étude qui prenait plusieurs heures de la journée, la promenade, que la nouvelle institutrice voulait quotidienne, le temps passait vite. Mais le cœur de Marguerite ne s'ouvrait pas et sa mère en souffrait. La fillette était comme une petite révoltée. Il n'y avait pas jusqu'aux cadeaux que son institutrice lui donnaient qui ne fussent reçus avec indifférence.

—Je n'aime pas dire merci, lui répondit-elle un jour brusquement.

Mme Sernoy eut le cœur serré.

—Ne vous croyez obligée à rien envers moi, ma mignonne. Je sais ce que vous ressentez à mon égard et, si vous tentiez de manifester ce que vous n'éprouvez pas, je m'en apercevrais et j'en souffrirais. L'enfant marcha quelques minutes en silence auprès de son institutrice, puis elle reprit; la voix plus douce:

—Vous devez me trouver bien méchante. Que voulez-vous? Je ne peux vous rendre la tendresse que vous semblez ressentir pour moi.

—Pourquoi ne pouvez-vous pas me la rendre?

—Quand vous m'embrassez, je sais que vous caressez en moi la fillette que vous avez perdue. Vous me l'avez dit. Ce n'est donc pas moi que vous aimez.

—Comme elle raisonne pour son âge! pensa Denise, stupéfaite. Alors vous êtes jalouse, mon enfant?

—Est-ce être jalouse que de vouloir être aimée pour soi?

—Alors, vous croyez maintenant en mon affection?

—Oui, répliqua l'enfant après une courte hésitation.

—Mais vous doutez encore?

—Voilà, dit franchement la fillette; je suis étonnée de voir pour la première fois une tendresse si exclusive. Je m'en demande le pourquoi: il me semble que vous allez exiger de moi quelque chose d'énorme.

—Quelle idée, chérie!

—Oui, fit l'enfant, confuse et rougissante, et cela parce que... parce que...

—Parce que?

—Quand mes parents semblaient me témoigner de l'affection, c'était qu'ils avaient à exiger ou à obtenir de moi quelque chose... Oh! je l'ai bien vu, allez! Par exemple, quand ma marraine venait à Lyon ou quand on me conduisait auprès d'elle à Paris, ils manifestaient pour moi, devant elle, une tendresse que je ne leur connaissais pas.

—Pauvre petite! murmura Denise.

—Vous me plaignez?

—De toute mon âme. Je vous plains de ne croire à rien, pas même à mon affection... que vous comprendrez plus tard quand vous serez grande.

—Pourquoi dites-vous plus tard?

Avide, Marguerite tenait ses yeux attachés sur ce pâle et beau visage qui cherchait à se détourner pour ne pas trahir son secret.

—Il y a donc un mystère sur moi? demanda-t-elle.

—Peut-être.

—Oh! dites! dites!...

—Vous êtes trop jeune.

—Je suis sérieuse, vous le savez bien.

—Il y aurait du danger à parler maintenant.

—Du danger? fit Marguerite effrayée. Pour vous, ou pour moi?

—Pour nous deux, répliqua-t-elle.

Or, sans qu'elle s'en doutât, cette demi-confiance lui avait entr'ouvert l'âme de son enfant.

## II

Aussi, le même soir, comme elle bordait Marguerite dans son petit lit et l'embrassait avant qu'elle s'endormît, la fillette passa ses

bras autour du cou de son institutrice, murmurant ce mot, d'une voix pénétrante et basse :

—Maman! Oh je peux bien vous nommer ainsi; n'êtes-vous pas bien plus réellement ma mère que celle que m'a donnée la nature?

Et elle répéta, comme les petits enfants qui souffrent ou qui ont besoin d'être câlins :

—Maman! Maman!

Eperdue de bonheur, Denise ne lui répondit pas, craignant de se trahir, mais elle donna à son enfant une de ces caresses profondes où l'on met toute son âme, un de ces baisers d'amour maternel qui en disent si long, si long!

Tout à coup, d'une voix serrée par l'émotion, elle demanda :

—Si vous vouliez... voudriez-vous... me faire plaisir... bien plaisir?...

—Comme vous me dites cela! fit l'enfant.

Que faut-il donc?

—Faire avec moi... une prière...

—Prier... pour qui?

—Pour quelqu'un... que j'ai bien... aimé... qui était toute ma vie... et qui n'est plus...

—Je comprends. Votre mari... Dites, Madame, de quoi est-il mort?

Denise se passa la main sur le front.

Pour la première fois elle parlait à l'enfant de son père, pour la première fois elle l'entendait parler de lui.

—Je veux bien prier, fit Marguerite tout d'un coup, pour celui que vous avez perdu. Le pauvre Monsieur!... Comme vous avez dû pleurer?

—Oui, mignonne, j'ai bien pleuré...

Et joignant les deux petites mains de sa fille, qui se laissait faire, Mme Sernoy dit, à haute voix, pour Claude, une prière que l'enfant répéta docile mot par mot, et à la fin de laquelle elle s'endormit en souriant...

## NEUVIEME PARTIE

### LA FLEUR QUI S'OUVRE

#### I

Jadis, à Pins-Soleil, une tristesse semblait s'étendre sur chaque chose; une expression poignante se dégageait des grands corridors, de la vieille maison, du jardin inculte. Tout semblait transformé maintenant. Etait-ce le printemps qui, de sa baguette de fée, méta-

morphosait tout autour de lui? Etait-ce autre chose? Pins-Soleil devenait un séjour véritablement enchanteur: des parfums de chèvrefeuille, de roses, de tubéreuses, s'épanchaient dans l'air purifiée, s'exhalant du sein des fleurs aux pétales alourdis par les pluies récentes. Déjà des nuées de moucheron tourbillonnaient dans la poussière et le soleil ivres de joie et de mouvement. Les pelouses vertes reposaient la vue; les blés ondulaient sous la brise; le vent embaumé caressait au loin la mer silencieuse. Mai éclatait dans toute sa beauté méridionale déjà chaude le jour, encore fraîche le soir et le matin. Et ce n'était pas seulement la nature qui se montrait heureuse et renouvelée, mais Marguerite Morterral, cette fillette à la fois sauvage et charmante qui naguère encore, boudait la vie.

Cette jolie plante s'épanouissait maintenant, gracieuse et souriante auprès de sa diligente institutrice, sans se douter pourquoi celle-ci s'occupait autant d'elle. Elles ne se quittaient jamais. Pascalou et Pascalette, le vieux ménage qui faisait le service à Pins-Soleil, disaient parfois en secouant la tête :

—Notre demoiselle n'est plus la même depuis que cette dame est arrivée ici. En voilà une qui a fait un miracle, on peut dire, car, avant, la mignonne était un vrai petit fagot d'épines. Denise, en effet, avait peu à peu redressé ses travers usant avec elle d'une extrême douceur, tout en conservant toujours une grande dignité. Elle voulait bien être une amie pour Marguerite, mais ne voulait pas en faire une enfant gâtée.

—Je crois que ma mère me trouverait changée si elle arrivait tout à coup, disait parfois la fillette. Je ne sais même pas, ajoutait-elle si elle vous féliciterait seulement.

—Croyez-vous que Mme Morterral viendra vous voir? demandait Denise, prise d'une véritable terreur à l'idée de se rencontrer avec cette femme, à l'idée surtout que celle-ci pourrait la reconnaître.

—Oh! Maman est bien trop occupée à Lyon pour cela. Quand vous êtes venue à Pins-Soleil, elle était en plein carnaval et n'aurait pas manqué une fête pour venir voir ce qui se passait ici. Ensuite... chez mes parents, le carnaval dure tout le Carême. Pâques est encore un sujet de réjouissances; voilà maintenant le Concours hippique; dans l'inter-

valle il y a bien encore un ou deux voyages à Paris, ne serait-ce que pour les toilettes de printemps; enfin, quand juin viendra, maman aura trop peur de gêner son teint au soleil du Midi. Mme Sernoy ne répondit pas. Quelque jour viendrait où elle se trouverait face à face avec ses bourreaux. Aurait-elle, alors, le courage et la patience de se taire encore, d'attendre le moment propice pour revendiquer son bien? Si la pauvre femme temporisait toujours, c'était sur le conseil de sa tante; la vieille dame était âgée et si malade, qu'il ne fallait la contrarier en rien, de l'avis du médecin. D'ailleurs, Denise savait que Mme Kalbremer conseillait la patience, parce qu'elle avait secrètement consulté un homme de loi. Celui-ci, examinant la question à fond, avait trouvé la situation difficile, presque inextricable pour la véritable mère: en effet, quelles preuves pouvait-elle présenter à l'appui de ce qu'elle affirmait? Qui pouvait jurer que l'enfant morte à Genève et enterrée sous le nom de Noirès n'était pas la sienne?

Un seul témoignage existait: celui de la nourrice de la petite Morterral. Or, on avait écrit en Italie une seconde fois et le mari avait répondu ne rien savoir de cette affaire et n'en pouvant rien dire; sa femme était morte depuis trois ans. Il fallait donc patienter. Enfin, Mme Kalbremer, comme Denise, redoutait la vengeance des Morterral une fois démasqués. Si l'on avait eu à lutter que contre Constance, on ne s'en fût pas préoccupé, car elle n'était que vaine, égoïste et sottise; mais Julien était plus à craindre et l'on se demandait si, en voyant porter une accusation contre lui, il ne saurait pas se défendre avec audace et avoir la chance de sortir triomphant de ce ténébreux débat. Denise n'était-elle pas heureuse à Pins-Soleil? Elle s'y trouvait comme chez elle, la propriété appartenant à la marraine de Marguerite; elle y était libre comme l'air, promenant l'enfant, la faisant jouer et travailler à sa guise, façonnant peu à peu cette petite âme, rétive au début.

Marguerite n'était plus la pauvre petite délaissée. La maison même s'était transformée sous la main habile de Mme Sernoy: les corridors, avec leurs fenêtres ouvertes au gai soleil, semblaient moins froids; le salon, orné de plantes vertes et de fleurs multicolores,

prenait un aspect réjouissant; Denise avait loué un piano à la ville: elle était bonne musicienne. L'enfant aimait la musique ce qui l'avait rapprochée encore de son institutrice; elle goûtait un plaisir extrême à écouter le soir après le dîner, rêveuse au fond de son rocking-chair, tandis que les fenêtres s'ouvraient toutes grandes à la brise et aux parfums de la nuit; alors elle pensait et ces pensées perdaient chaque jour de leur désenchantement de leur amertume. C'était surtout la chambre de Marguerite qui semblait un véritable nid d'enfant gâtée arrangé avec un soin jaloux, avec un amour infini, par la mère attentive. La fillette en était ravie.

—Mais, dit-elle, un peu inquiète, à son institutrice, un jour que celle-ci s'amusait à remplir d'eau fraîche les jolis vases et les cornets de cristal, si maman survenait un beau matin, que dirait-elle de me voir si bien logée? Elle prétendrait que vous me gâtez trop, que vous me donnez l'amour du luxe et de la dépense. Et puis, elle sait bien que je n'ai pas d'argent et elle se demanderait...

—Ce que vous vous êtes demandé vous-même, ma chérie? Pourquoi je me suis faite institutrice, puisque j'ai de quoi vivre...

—Oui.

—Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait dans ma vie un secret douloureux? Un jour viendra où je vous dirai mon nom et vous serez bien surprise.

—Et contente?

—Peut-être. Mais, pour en revenir à Mme Morterral (Denise ne pouvait se décider à dire: "A votre mère" en parlant de cette femme), si elle s'étonne de vous retrouver plus... policée que jadis et de vous voir entourée de confortable, vous pourrez lui répondre sans mentir que toutes ces gâteries vous viennent de votre marraine.

—Mais... fit l'enfant, troublée.

—Je vous le répète... *sans mentir*. C'est Mme Kalbremer qui me donne l'argent dont je dispose pour vous et elle sait l'usage que j'en fais.

—Vous ne m'aviez jamais dit que vous connaissiez ma marraine?

—Il y a bien d'autres choses que je ne vous ai pas dites mon enfant; tout viendra en son temps.

—Je vivrai donc toujours dans le mystère,

murmura Marguerite avec un mouvement d'impatience.

—Toujours, non, je l'espère bien. Mais il faut que vous patientiez, comme je patiente moi-même; c'est dans notre intérêt à toutes deux.

—A toutes deux? pourquoi? répéta l'enfant pensive.

L'intimité se resserrait chaque jour davantage entre Denise et Marguerite. Celle-ci écrivait chaque semaine à Mme Kalbremer, et environ une fois par mois à Mme Morterral qui répondait par un mot banal griffonné en hâte.

A leurs amis de Lyon ces tristes parents expliquaient que leur fille, grandissant beaucoup et étant atteinte d'une indisposition nerveuse, devait vivre à l'écart, dans le Midi où elle était gardée par une institutrice parfaite, une perle, disaient-ils, et qu'ils avaient choisie pour remplir ces fonctions délicates. D'ailleurs le monde finissait par oublier que les Morterral avaient une fille. Seuls, les gens d'affaire qui avaient intérêt à se le rapeler, n'oubliaient pas que cette enfant était toujours héritière d'une grosse fortune.

## II

Quand le printemps fut dans son plein épanouissement, une grande joie fut réservée à Denise et à Marguerite: Mme Kalbremer, malgré son grand âge, débarqua un beau matin à Pins-Soleil, annonçant qu'elle venait s'y installer pour plusieurs semaines.

Mais la joie des deux recluses de la vieille maison fut attristée par le mauvais état de santé de la bonne tante.

—Nous vous guérirons, marraine, dit la fillette avec élan.

Mme Kalbremer la regarda, étonnée: elle ne retrouvait plus l'enfant silencieuse et farouche qu'elle connaissait. Sa filleule avait grandi en taille, en grâce et sagesse; ses manières s'étaient affinées, perdant leur rudesse sauvage d'autrefois; sa santé s'était raffermie son intelligence enfin s'était développée, ouverte à tout, maintenant. Alors, commença pour les deux femmes et pour la fillette une vie délicieuse; elles étaient si seules et si bien dans ce coin fleuri! Denise s'oubliait parfois à dire: "Ma fille" en parlant de Marguerite et Mme Kalbremer devait se surveiller

pour ne pas dire à l'enfant: "Ta mère" en parlant de l'institutrice.

Qu'attendaient-elles, alors, pour dévoiler à la fillette le secret de sa naissance? Qu'attendaient-elles aussi pour arracher aux Morterral leur masque hypocrite et les assigner devant les tribunaux pour rapt et substitution d'enfant? Si l'on n'eût écouté que Denise elle eût déjà agi elle eût pris sa fille dans ses bras et ne se la serait plus laissé arracher. Mais l'avis de la vieille dame était de temporiser encore; avant de lutter contre des gens aussi dangereux que Julien et sa femme, il fallait réunir le plus de preuves possible. Les Morterral pouvaient affirmer que c'était bien l'enfant de Denise qu'on avait enterré au cimetière de Genève. Enfin Denise ne voulait pas causer d'émotion à sa tante dont elle savait mieux que personne l'état de santé précaire. Le principal n'était-il pas fait? Gagner le cœur de l'enfant, le façonner comme il devait l'être, digne de sa mère, digne du nom de Claude Sernoy? La fillette était devenue très campagnarde, aimant à cultiver les fleurs, apprenant le nom de tous les arbres et de toutes les plantes; elle s'intéressait aussi aux paysans, admirant la foi naïve et la résignation souvent édifiante de ces rudes travailleurs. Les grands tableaux de la nature semblaient faire une impression profonde dans son âme d'enfant. Elle n'était plus fière et indifférente, plus enfermée en elle-même comme autrefois; elle causait avec les humbles ménagères, dans ses courses champêtres, caressait les enfants et ouvrait aux malheureux sa bourse que la généreuse marraine avait soin de garnir chaque semaine. L'étude lui plaisait et lui était facile; le dessin surtout la charmait et, sous la direction de son institutrice, elle faisait des progrès rapides.

Toutefois, sa marraine et surtout Denise l'eussent voulue plus expansive encore. Elles désiraient creuser tout au fond de cette petite âme qui avait encore, par moments, des hésitations, des rébellions et des défiances; mais Marguerite aimait la vie tranquille qu'elle menait à Pins-Soleil, s'y sachant à la fois libre et bien gardée, sentant qu'une affection veillait, s'étendait sur elle, et la défendait. Oh! quand elle se rappelait le passé, elle ne pouvait assez bénir l'heure présente. Elle se souvenait des soirées de fête,

quand elle était toute petite fille, essayant de dormir dans son lit d'abandonnée où elle pleurerait; et des échos de musique dansante, des éclats de voix menteuses, caressantes, souples, des lambeaux de phrases hypocrites, de protestations, des bouffées de rires cyniques ou forcés montaient jusqu'à sa froide chambrette. Et, au sortir de ces fêtes, jamais sa mère, en passant dans son appartement, ne se détournait pour venir l'embrasser.

Marguerite le savait bien.

Elle savait bien aussi tout ce qu'elle devait à son institutrice: la noble femme avait transformé en petit paradis la maison morne, la tombe silencieuse, où on l'avait enfermée vivante avec défense qu'elle en sortit. Toutes ces défenses, Denise les enfreignait; d'ailleurs, maintenant, elle se sentait soutenue par la présence de Mme Kalbremer. En se dirigeant vers Pins-Soleil, la vieille dame n'avait pu moins faire que de s'arrêter quelques heures à Lyon et d'y avertir les Morterral qu'elle se rendait dans le Midi. Ils s'étaient montrés confus du grand intérêt qu'elle prenait ainsi à sa pauvre petite filleule. C'était de bon augure pour l'avenir, car on pouvait toujours craindre que la vieille dame ne changeât d'avis et d'intentions au dernier moment.

Mais au profit de qui?

Ils avaient appris que Claude était mort, et, devinant le chagrin de Mme Kalbremer, ils avaient risqué à ce sujet quelques paroles doucereuses. Ce voyage à Pins-Soleil ne pouvait qu'indiquer les bonnes dispositions de la vieille dame à l'égard de Marguerite.

—J'irai vous rejoindre avec Julien dès que les affaires nous laisseront quelque répit, lui dit Constance Morterral qui la reconduisait à la gare.

—Ah! Dieu! non, gardez-vous-en bien! faillit répondre Mme Kalbremer qui trouva plus sage de ne point exprimer crûment sa pensée et qui répliqua simplement:

—Oh! vous savez, vous ne trouverez pas beaucoup d'agrément là-bas.

—Ce n'est pas ce que je chercherai, mais au moins je verrai ma fille qui est, d'ailleurs, en fort bonnes mains.

—Et que vous avez vue longuement cet hiver, je crois, se hâta de dire Mme Kalbremer.

—Oui, chère tante, un mois qui a été désastreux pour ma santé. Le climat, qui convient si bien à notre chère enfant, m'est funeste à moi.

—Alors, ne vous y exposez pas sans nécessité; il faut vous garder à votre mari d'abord, conclut la voyageuse en retenant un sourire narquois à la vue du frais visage de Constance.

Quant à Julien, il se dit surmené par les affaires, quoiqu'il dût, en réalité, beaucoup plus au jeu qu'au travail, les sommes, toujours trop rares pour son train de vie, qui faisaient marcher le ménage. Mme de Kalbremer, montée en wagon, les deux époux se félicitèrent de ce qu'elle s'était montrée, contre son habitude, si souple et si aimable, au point qu'elle n'avait même pas paru trouver bizarre qu'ils n'allassent pas, de temps à autre à Pins-Soleil embrasser leur enfant.

—Elle se forme, murmura Julien dans un rire cynique, mais elle vit bien longtemps!

## DIXIEME PARTIE

### LA TEMPETE A L'ENTREE DU PORT

#### I

—Allons! bon! Voilà une tuile qui nous tombe sur la tête, s'exclama Mme Kalbremer très contrariée en agitant un papier trop parfumé que venait de lui remettre le facteur.

—Sous quelle forme, cette tuile? demanda Denise effrayée.

—Sous celle de Constance, ma nièce.

Mme Sernoy était atterrée.

—Cette femme ici? Quel contre-temps! Nous étions si bien sans elle.

—Oh! son séjour ne sera pas long, riposta Mme Kalbremer, et d'ailleurs, je me charge de l'en dégoûter vite. Elle s'ennuiera à mourir, elle aura peur du hâle; je ne vous donne pas une semaine pour nous voir débarrassées d'elle.

Tout haut, elle appela:

—Marguerite!

L'enfant qui jouait dans le voisinage, arriva.

—Marraine?

—Je t'annonce une nouvelle.

—Bonne? fit la fillette en souriant.

—Cela dépend du point de vue... balbutia balbutia la marraine embarrassée.

—Mais qu'est-ce donc?

—Madame Morterral nous arrivera mardi prochain.

—Maman? dit l'enfant, étonnée qu'on parlât de sa mère ainsi que d'une étrangère.

—Oui.

—Ah!

Ce fut tout ce qu'elle trouva à répondre, ne sachant si elle devait se réjouir ou s'attrister. Elle voyait les deux femmes confondues, ce qui, déjà, la mettait en défiance.

Certes, elle ne pouvait chérir sa mère, mais elle n'admettait pas que les autres prissent le droit de juger ses parents devant elle. Cette petite nature ombrageuse avait des bizarreries inquiétantes. Voyant que ses deux compagnes semblaient peu charmées de la prochaine arrivée de Mme Morterral, elle feignit elle-même d'en être contente, ce qui amena un nuage sur le front de l'institutrice. Sa tante dut la raisonner avec fermeté, pour qu'elle ne se laissât point deviner à l'enfant ce qui se passait en elle. En effet, Denise ne pouvait que souffrir beaucoup à cette pensée que l'étrangère allait prendre sa place auprès de Marguerite, l'appeler sa fille. Elle appréhendait la première entrevue avec cette femme qui pouvait la reconnaître, quoi qu'elle eût bien changé. Dans l'esprit de Madame Morterral le souvenir de la malade d'Hauteville avait dû rester ineffaçable et, si elle la reconnaissait, elle pouvait, forte de son droit apparent, la chasser de chez elle et l'éloigner à tout jamais de l'enfant.

—Calmez-vous, ma bonne Denise, disait Mme Kalbremer en voyant la jeune femme pleurer. Comment voulez-vous que cette tête folle de Constance aille imaginer un rapprochement quelconque. Elle va venir ici en coup de vent, comme d'habitude, avec un prétexte pour repartir.

—Mais c'est horrible, cette présence simultanée d'elle et de moi auprès de l'enfant, de mon enfant! Je vais être obligée de laisser la place à cette misérable, de simuler l'indifférence, d'avoir de continuels crève-cœur en entendant Marguerite l'appeler sa mère. Non! Non! J'ai trop souffert. C'en est assez. Un cri me viendra aux lèvres malgré moi, un cri de haine et de mépris que je ne serai pas maîtresse de contenir.

—Il ne faut haïr personne, Denise. C'est un sentiment indigne d'une bonne chrétienne.

—Ah! par moments, je ne sais plus si je le suis. Le sacrifice a été trop long. J'ai trop versé de larmes. Pensez donc à tout ce que j'ai souffert. Ce mari que j'adorais et qui est parti en pleine jeunesse! Cette enfant qu'on m'a volée! et au moment où je la retrouve, où à force de caresses, je ramène vers moi son petit cœur qu'on voulait vicier, il faut que cette femme revienne me narguer et que je m'efface encore...

—Prenez patience, votre heure viendra. La bonté de Dieu est infinie. Il a permis que vous retrouviez la trace de votre fille, il a permis que vous viviez à côté d'elle. Il vous la rendra tout à fait.

—Oh! laissez-moi m'en aller, m'absenter au moins tant que Madame Morterral sera ici.

—Gardez-vous en bien. Il faut rester, au contraire et paraître la tête haute.

—Je ne me sens pas maîtresse de moi. J'ai peur de faire un scandale.

—Au nom de Claude je vous en supplie! Ce sera peut-être le dernier orage de votre vie. Mais ne compromettez pas la situation en perdant la tête. Et puis...

—Et puis?

—Il n'y a pas encore assez longtemps que l'enfant vous connaît. A ses yeux encore Constance seule est sa mère, et un sentiment naturel la pousse vers elle. Il serait trop tôt pour lui dire la vérité. Son cœur est trop jeune pour comprendre et pour choisir. Ce n'est que peu à peu que vous arriverez à la gagner à votre tendresse. Du courage, ma pauvre Denise! la vie est faite de ces épreuves et on ne les traverse victorieusement qu'avec de la résignation et du sang-froid. Vous savez que je ne vous abandonnerai pas, que je suis là pour vous secourir, pour vous consoler, et que, chaque jour, je ne cesse de prier Dieu pour vous.

## II

Mme Kalbremer avait raison de dire que Constance viendrait en coup de vent, comme une tête folle, indifférente à tout, regardant à peine l'institutrice à qui sa fille était confiée depuis des mois et qu'elle n'avait jamais même cherché à voir. Comme sa tante était là et qu'elle tenait à paraître une bonne

mère vis-à-vis de Marguerite, elle se montra extraordinairement expansive envers la fillette. Mais elle ne put réprimer un cri de stupéfaction, en la voyant si grande pour son âge, si formée déjà, le visage sérieux.

Loin de s'en montrer fière, Constance, foncièrement coquette, n'en ressentait que du dépit. Cette grande fille, à ses côtés, la vieillirait considérablement. Avait-on idée de pousser si vite! De ce train-là, Marguerite ne tarderait pas à être bonne à marier. Elle dissimula mal ces impressions quand, à la gare, elle aperçut Marguerite conduite par Mme Kalbremer. Elle se répandit, auprès d'elle en protestations d'amitié, lui trouvant des appellations inusitées qui firent hausser les épaules de la vieille dame. "Ma tante chérie, mon excellente tante, la seconde mère de mon enfant!"

—La seconde mère de ton enfant, la voilà, dit Mme Kalbremer en présentant l'institutrice, qui, pâle, tremblante d'émotion, le cœur gonflé de sanglots, se tenait sur le perron.

Mme Morterral, d'un geste sec, plaça son face-à-main d'écaille devant ses yeux et dévissa de Denise.

C'était l'instant décisif, tant redouté.

Mais Constance ne la reconnut pas.

D'une voix pointue, sans même un mot de compliment ou de merci, elle dit seulement:

—Vous m'aviez écrit, ma chère tante, que nous avions affaire à une jeune femme, je vois que Madame a des cheveux blancs.

—Oui! les deuils, les chagrins! fit Mme Kalbremer.

En riant, Constance dit à voix basse:

—Encore quelque belle incomprise probablement. Le monde en est peuplé!

—Je t'ai dit que cette dame était veuve.

—Ah! c'est vrai! fit-elle, pensant déjà à autre chose et ne songeant plus qu'à déficeler tout un échafaudage de paquets apportés par elle, — comme c'était, disait-elle, le devoir de toute bonne mère, — de nombreux jouets aussi encombrants que de mauvais goût! Denise s'effaça le plus qu'elle put. Sa présence n'était pas utile auprès de Marguerite tant que Mme Morterral serait là. Elle s'enfermait dans sa chambre pendant de longues heures, toute à ses pensées douloureuses. Constance trouva Denise aussi banale que possible et ennuyeuse comme la pluie, mais elle se garda bien d'exprimer tout haut cette opinion,

ayant remarqué que l'institutrice semblait particulièrement appréciée par la vieille dame. Au bout de cinq jours d'une existence oisive où, au lieu d'admirer le site merveilleux dans lequel était bâti Pins-Soleil et d'en profiter, elle passa son temps à entretenir la vieille dame de ses affaires d'argent, des préoccupations financières de Julien, de la dot futur de Marguerite, — autant de phrases parsemées d'allusions faciles à comprendre, — elle parla de repartir. A tout propos elle assurait que cet air de la mer auquel elle n'était pas habituée devenait désastreux pour sa santé fort ébranlée. Mme Kalbremer ne fit rien pour la retenir, devinant le supplice affreux qu'endurait Denise depuis que Constance était là. La fillette, émerveillée par cette abondance de cadeaux apportés par sa mère et gagnée par toutes ces caresses qu'elle lui prodiguait, s'occupait peu de son institutrice.

—Qu'avez-vous? demandait-elle à Denise. Vous êtes toute triste. Vous ne mangez plus à notre table comme avant. Vous n'aimez donc pas maman? Denise ne répondait pas... la gorge serrée par l'émotion qui l'étouffait.

### III

Or il arriva que le matin même du jour où Mme Morterral devait partir, Pascalette, la vieille servante, frappa, effarée, à sa porte.

—Madame! Madame!

—Qu'y a-t-il?

—Je ne sais pas. Mais en entrant tout à l'heure chez Mme Kalbremer, pour la réveiller...

—Eh bien! fit Constance avec empressement.

—Eh bien, je l'ai trouvée qui dormait d'un drôle de sommeil. Elle ne bougeait plus, pas même pour respirer.

—Elle ne bougeait pas, dites-vous?

Tout de suite une pensée avait traversé l'esprit de Mme Morterral.

Elle se leva d'un bond, revêtit un peignoir et se précipita dans la chambre de sa tante.

Pascalette avait raison. Mme Kalbremer reposait immobile, d'une immobilité effrayante.

Il n'y avait rien d'anormal pourtant dans la chambre: sur la table de nuit tout était à sa place, même le livre de prières dont elle

lisait chaque soir un chapitre avant de s'endormir.

—Que s'est-il passé? murmura Constance.

—Mais rien, Madame. Votre tante a dû se coucher assez tard, car moi, qui habite au-dessus de sa chambre, je l'ai entendue causer avec animation jusqu'assez avant dans la nuit.

—Causer... avec qui?

— Avec l'institutrice. Vous pensez bien que je n'ai rien entendu de ce qu'elles disaient. Mais elles parlaient assez fort, comme si l'une des deux suppliait l'autre.

—C'est étrange! et après?

—Après, tout s'est tu, subitement. L'institutrice de Mademoiselle est allée se coucher et Madame Kalbremer, probablement...

—Probablement?

—S'est endormie... C'est drôle qu'elle ne se réveille pas, malgré le bruit. Et puis, regardez donc: son visage n'est pas naturel. Elle est plus pâle que de coutume... J'ai peur.

Constance aussi avait peur.

Elle n'osait pas avancer et approcher du lit où Mme Kalbremer reposait en effet sans mouvement.

—Dire qu'il n'y a pas d'homme dans la maison! gémit Mme Morterral. Mon Dieu!! Mon Dieu! si Julien, au moins, était là.

—Je vais chercher Pascalou! fit la vieille servante.

Et, un moment, Constance resta toute seule, silencieuse devant ce lit, ne sachant que faire, que penser. Peut-être Mme Kalbremer était-elle dans une crise de faiblesse comme le sont souvent les vieilles gens. Peut-être aussi... La porte s'ouvrit derrière elle; Denise, attirée par le bruit, venait s'informer si Mme Kalbremer n'avait pas besoin de quelque chose. Elle parut surprise de voir Mme Morterral.

—Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

—Je ne sais pas, voyez.

Et la main de Constance se tendit vers le lit:

Denise recula, inquiète, puis brusquement s'approcha, posa la main sur le front de Mme Kalbremer.

—Mais elle est morte! s'écria-t-elle, atterrée.

—Morte! répéta Constance.

L'intonation des deux femmes n'était pas la même.

L'une disait l'épouvante, la désolation, l'autre disait la surprise, mais la surprise mêlée d'un sentiment singulier à cette heure et qui pouvait être de la joie mal contenue. Pour l'une, en effet, la mort de Mme Kalbremer était le chagrin de voir partir la seule personne qui s'était montrée bonne dans sa détresse; c'était aussi le naufrage, au moment de toucher au port, l'incertain de l'avenir au milieu de tous ces drames, l'inutilité de cette campagne menée avec tant de précautions et tant de peines. Pour l'autre, c'était, au contraire, le triomphe de ses espérances, l'héritage immédiat sur la tête de l'enfant, les millions dont les revenus considérables pendant neuf ans iraient à ses parents. Denise ne s'était pas trompée. Un médecin, accouru en hâte, confirma la fatale nouvelle. Et tandis que l'institutrice sanglotait, désolée au pied du lit, Mme Morterral se hâtait vers le plus proche bureau de télégraphe. Ne fallait-il pas informer Julien, au plus vite? Et, deux heures plus tard, comme M. Morterral, levé tard suivant son habitude, finissait son nœud de cravate, on lui apporta cette laconique dépêche:

—“Venez de suite. Héritons.”

## ONZIEME PARTIE

### LE TESTAMENT

Elles taient nombreuses, les pensées qui se heurtaient dans l'esprit de Julien Morterral tandis que l'express de Marseille l'emportait vers le pays bleu. Enfin il allait être riche, sortir des difficultés d'argent où il s'enlisait depuis des années, obligé à de continuel démelés avec ses créanciers, empruntant d'un côté pour rembourser de l'autre, ne pouvant suffire à des dépenses chaque jour plus grandes, et se donner cette petite existence de luxe et d'oisiveté qui était son rêve! Constance dépensait sans compter, aimant le bal, le théâtre, les voyages, se faisant habiller par les premiers couturiers de Paris, jetant l'argent par les fenêtres. Elle n'avait pour son mari aucune affection réelle et, d'autre part, Marguerite ne l'intéressait pas: aussi cherchait-elle à s'occuper par ces distractions mondaines qui donnaient un peu de

satisfaction à sa vanité. Julien vivait très en dehors d'elle, sortant de son côté, consacrant au cercle et aux courses le temps que lui laissaient ses affaires. Mais tous deux se retrouvaient d'accord, alliés et complices, quand il s'agissait de questions de famille et d'héritage. Tous deux avaient la même sécheresse de cœur et la même convoitise d'argent; ils sentaient que les millions de la tante Kalbremer étaient pour eux le salut.

—A-t-elle bien fait de mourir! pensait Julien, tout en regardant,—nonchalamment affalé sur les coussins d'un compartiment de première classe—les paysages verdoyants de la vallée du Rhône. Ce n'est pas trop tôt, depuis tant de temps qu'elle traînait! Elle s'en va au bon moment, entre les bras de Constance et de sa filleule qui avait l'air de l'enchanter, d'après ce qu'on m'a écrit. Il est impossible qu'elle ne se soit pas montrée généreuse à leur égard. D'ailleurs, à qui pourrait-elle faire des largesses? Claude est mort. En exceptant quelques milliers de francs légués à la vieille Toinette et à deux ou trois bonnes œuvres, l'héritage ne peut nous échapper. Ah! quelle revanche je vais prendre contre tous ceux qui m'ont bafoué! Et, content de lui, Julien tortillait sa moustache blonde.—Cette pauvre Constance, pensa-t-il, je ne la vois pas dans ces circonstances dramatiques, elle si tête folle, si vite désespérée! L'institutrice de Marguerite, heureusement, aura pu la seconder. Cette diable de propriété est au bout du monde, loin de tous secours. Il arriva dans la nuit. Constance l'attendait. Leur figure, plutôt réjouie, contrastait avec les mines désolées de Pascalou et de Pascalette, vieux serviteurs dévoués de Mme Kalbremer et le chagrin de Denise. Marguerite aussi était triste et silencieuse. La pensée de la mort fait sur les enfants une impression profonde et la fillette s'était attachée à sa marraine.

Tout de suite, d'un ton de commandement, il dit à l'institutrice :

—Surtout, veillez à ce que notre fille reste éloignée de tout ce qui se passera. Elle est trop jeune pour y prendre part. Envoyez-la jouer et jouez avec elle pour l'occuper.

—Oh! jouer! fit Denise, les yeux pleins de larmes.

—Cette mort vous fait-elle tant d'impression, ricana-t-il. Il n'y a pas huit jours que

vous connaissez notre tante. Denise allait riposter, répondre, d'un mot cinglant, à ce misérable qui n'avait même pas le respect de la mort. Mais c'eût été se trahir.

Que faire? La jeune femme se posait la question avec angoisse. N'allait-on pas la séparer de l'enfant, maintenant que, grâce à celle-ci, les Morterral allaient être riches? Serait-elle assez forte pour leur résister, pour légitimer les droits qu'elle alléguait sur Marguerite? Seule au monde, sans le secours de personne, comment triompherait-elle? Et, comme le disait, la veille, Mme Kalbremer, n'était-il pas trop tôt, Marguerite se trouvant encore sous le joug moral de ses parents? Par précaution, tout de suite, Denise avait fait prévenir le maire de l'endroit et le notaire. Elle savait, en effet, que la vieille dame portait toujours avec elle son testament et il fallait empêcher Constance de le subtiliser. Devant le notaire lui-même ce testament fut trouvé dans un petit sac de voyage. Denise remarqua que l'enveloppe semblait toute neuve et l'écriture récente. Peut-être Mme Kalbremer l'avait-elle refait dernièrement à Pins-Soleil. Quand les dispositions d'usage eurent été prises et que la dépouille de la morte eut été transportée dans le caveau de la petite église, en attendant d'être ramenée à Paris, Julien Morterral demanda au notaire de bien vouloir ouvrir le testament.

A l'étonnement général, on trouva, dans l'enveloppe fraîchement cachetée, seulement un billet, bien dûment daté et signé, où l'on pouvait lire :

“Moi, saine de corps et d'esprit, je déclare  
“léguer tous mes biens, meubles et immeu-  
“bles, à la fille légitime de mon neveu Clau-  
“de Sernoy, en mettant hors part une somme  
“de quatre cent mille francs légués par moi  
“à ma nièce Denise Sernoy, que j'institue  
“mon exécutrice testamentaire.”

Fait à Pins-Soleil :

E. KALBREMER.

C'était tout! Quand le notaire eut fini de lire, de sa voix monotone, ce très sommaire testament, il vit Julien Morterral et sa femme blancs comme linge, les dents serrées. Que voulait dire ce billet? L'homme de loi demanda :

—Connaissez-vous cette dame Sernoy qui

se trouve ainsi héritière?

C'est moi, fit une voix!

Les Morterral se retournèrent, stupéfaits.

—Ah! par exemple, fit Julien, ceci est raide!

—Oui, je m'appelle Denise Sernoy, et j'ai épousé légitimement Claude Sernoy, artiste peintre, le neveu au premier degré de Mme Kalbremer, mort, depuis, à Genève!

—Vous avez une fille, Madame? demanda le notaire.

—Oui, Monsieur, fit la jeune femme, toute tremblante d'émotion.

—Et où est-elle?

—Ici!

Sa main montrait la petite Marguerite qui, apeurée par toutes ces solennités, s'était blottie, silencieuse, contre la cheminée.

—Votre fille! s'écria Julien, blême de colère.

—Oui, ma fille! Ma fille que vous m'avez volée!

—Volée! Mais cette femme est folle!

—Non, je ne suis pas folle. Rappelez-vous... Hauteville... l'hôtel où se trouvait une mourante... qui devait se faire opérer... et qui avait un bébé de six mois comme vous... mais un bébé bien portant, alors que le vôtre agonisait... Rappelez-vous, Madame Martinot... que vous êtes montée chez cette mourante, qu'elle a eu foi dans vos bonnes paroles, que, profitant de sa fièvre, vous vous êtes fait confier par elle sa fille, afin de l'échanger, un jour, avec la vôtre, si la vôtre venait à mourir. Et c'est ce que vous avez fait lâchement tous les deux, afin que votre enfant à vous héritât de sa marraine, selon votre espoir. Mais la malade d'Ambérieux n'est pas morte. Elle a peut-être les cheveux blancs, mais vous m'avez mal regardée, Madame. Souvenez-vous!

Constance écumait de colère et de rage.

—Tout ceci est grave, fit le notaire.

—Un instant! intervint Julien très maître de lui. Je ne comprends rien à ces histoires. Madame se trompe sans doute. Je ne sais ce qu'elle veut dire, et ma femme ne le sait pas plus que moi. N'est-ce pas Constance?

Son regard était significatif, impérieux.

—Oui! confirma-t-elle.

—D'ailleurs, quand on allègue de pareilles choses, on les prouve et je mets au défi cette personne de prouver quoi que ce soit de ces

étranges aventures. Qu'elle soit la femme de Claude Sernoy, je ne dis pas non, quoiqu'il soit bien singulier que Mme Kalbremer ait laissé sa fortune à la petite couturière qui s'était fait épouser par son neveu.

—Oh! monsieur.

—Laissez-moi dire. Vous avez parlé. C'est à mon tour. Claude Sernoy s'est fait chasser par sa tante pour cette mésalliance et voilà des années qu'il est mort, sans qu'on ait jamais entendu dire qu'il ait laissé d'enfant. Il est possible que cette femme se soit faufilée chez ma tante et qu'elle ait gagné sa confiance, mais cela porte un nom devant les tribunaux. Je m'étonne en outre, que ce testament ait été fait ici. Regardez la date et l'origine: il fut écrit précisément alors que Mme Kalbremer se trouvait en tête à tête avec l'institutrice de sa filleule. Je m'étonne aussi, puisque vous me forcez à tout dire, que des gens aient entendu, pendant la nuit qui a précédé le décès, un bruit de voix dans cette chambre, et de voix reconnaissables: celle de Mme Kalbremer et la vôtre! Que s'est-il passé entre vous? Quelle machination avez-vous ourdie?

Je vais plus loin: cette mort subite, quelques heures après que ce testament fut écrit, est bien inexplicable...

—Misérable! s'écria Denise, voulant se précipiter vers M. Morterral.

—Papa! Papa! faisait Marguerite épouvantée.

—Il n'est pas ton père! Il ne t'est rien, pas plus que cette femme. Ton père était Claude Sernoy! C'est moi qui suis ta maman, tu le sais bien!... Tu m'aimais déjà.

Froidement Julien continua:

—Prenez acte de tout ceci, je vous prie, monsieur le notaire. A supposer même que le testament soit exact, la fille de Claude Sernoy n'existant plus, la fortune de Mme Kalbremer revient à ses héritiers naturels, c'est-à-dire à ma fille Marguerite Morterral. Quant à cette inconnue, qui hérite de quatre cent mille francs, je vous déclare que je suis prêt à l'attaquer pour captation de testament.

—Maintenant, Madame, ajouta-t-il sèchement, en s'adressant à Denise, vous n'avez plus rien à faire ici... Vous étiez à mon service, je vous chasse! Voici votre mois courant. Allons, prenez! c'est votre dû!

Et dédaigneusement il lui jeta deux billets de banque.

—Nous nous retrouverons devant les tribunaux.

Denise, éperdue, tordant ses mains, suppliait :

—Mais mon enfant... Mais mon enfant!...

—Il n'y a pas d'autre enfant ici que la mienne. Vois, Marguerite, cette mauvaise femme qui voulait te voler à nous. Allons! trêve de plaisanteries! Partez de suite, sinon je fais venir les gendarmes.

Et, le soir, la malheureuse dut s'en aller, tête basse, de cette maison où elle avait, durant quelques semaines, goûté cette joie immense, la seule qu'elle pût avoir maintenant sur la terre: être auprès de son enfant.

## DOUZIEME PARTIE

### A QUI LES MILLIONS?

Trois années, trois longues années se sont écoulées. La justice est lente et les procès pour héritage semblent n'avoir pas de fin. Julien Morterral a attaqué le testament de sa tante. Il a consacré à ce procès tout ce qui lui reste d'argent. Coûte que coûte, il faut aboutir, il faut faire annuler ce billet écrit par Mme Kalbremer, dans une heure d'égarément. Il n'y a pas de doute: la vieille dame a dû se laisser circonvenir. Elle a été la victime d'une odieuse machination, d'un complot infâme. Tout ne le prouve-t-il pas, tout, jusqu'à la présence de la femme de Claude, sous un déguisement d'institutrice? Les frais de justice sont onéreux. Julien et sa femme se sont mis sur la paille pour soutenir ce procès. Adieu les toilettes, les fêtes, les bals! Il y a trop de notes en souffrance. Les créanciers impayés font du tapage. On leur répond en leur parlant du procès. La réussite en est infaillible, et ils cèdent, à la condition seulement que leurs factures soient majorées. Et, ainsi, Julien s'est engagé pour le triple de ce qu'il doit. La moitié de l'héritage est mangée d'avance. On ne voit plus dans les couloirs du palais de justice que sa figure blême. Il a maigri de vingt livres. Son dos s'est voûté. Constance aussi devient mé-

connaissable. Elle le suit partout comme une ombre.

De Marguerite, il n'en est plus question. Ses parents ont trouvé pour elle une cachette, un couvent sans doute, où ils l'ont reléguée jusqu'à ce qu'elle atteigne seize ans. Personne au monde ne sait où est l'enfant. Il ne faut pas que Mme Sernoy puisse la découvrir. De loin en loin, Constance part pour de mystérieux voyages. Peu importe à ces cœurs secs, si leur fille se plaint ou non dans son existence de recluse. Les religieuses, heureusement, sont douces pour elle, et leur compagnie vaut peut-être mieux encore que celle de ses mauvais parents. C'est avec mélancolie que l'enfant se souvient de son séjour à Pins-Soleil, de la bonne marraine, de Mme Denise, qui était affectueuse et qui la câlinait, le soir, en la bordant dans son petit lit.

Que tout cela est loin! Mme Kalbremer est partie pour toujours. Et où est-elle, maintenant, l'institutrice qui avait l'air si jeune sous ses cheveux gris? Jamais elles ne se sont revues. Jamais Denise n'aurait pu découvrir cette retraite, car Marguerite est bien gardée. Et c'est pour la malheureuse mère une étape plus cruelle encore de son Calvaire. Alors qu'elle croyait arriver au but, tout s'est effondré sous ses pas. Elle aussi doit avancer de l'argent, beaucoup d'argent, pour soutenir le procès, et les hommes d'affaires sont rapaces. Elle a du courage, elle sait que sa cause est juste, qu'elle la gagnera. Mais reverra-t-elle jamais sa fille? On lui donnera peut-être l'argent. Lui rendra-t-on son bonheur perdu?

Et si elle retrouve Marguerite, qu'aurait fait ces misérables de cette petite âme rétive et frêle, à peine façonnée à la tendresse? Que sera devenue cette enfant qui doit être maintenant une grande fillette, toute sérieuse et bien jolie? Les semaines passent, les mois, les années. Les affaires se compliquent comme à plaisir. Un jour, pourtant, dans les journaux on parle d'un procès prochain pour captation d'héritage; il ne s'agit pas de moins de deux millions, aussi les commentateurs vont leur train. Les hommes de loi s'agitent; de tous les côtés il faut signer des pièces, avancer des frais. L'heure sonne enfin où, dans une grande salle de tribunal, morne et surchauffée, devant des gens en

robe noire, le procès s'ouvre, Julien est là, dans la foule, avec sa femme. Denise aussi est là. Mais ce n'est plus que l'ombre d'elle-même, tant le chagrin l'a brisée, tant elle s'est rongée dans sa solitude. Ils se sont vus, ils s'évitent. Tout à l'heure ne seront-ils pas en présence, à la barre! En effet, une voix appelle, pose des questions insidieuses. Et il faut, pendant des heures, discuter pied à pied, réfuter des insinuations imprévues. Ces juges qui semblent somnoler dans leurs grands fauteuils, comprendront-ils jamais le drame de ces vies, ces rêves, ces espoirs, ces courses folles, d'un côté après la fortune, de l'autre après un peu de bonheur?

Un moment, Denise a espéré que Marguerite, elle aussi, va être appelée à la barre, qu'elle dira ce qu'elle a vu, ce qu'elle sait. Oh! alors! rien n'arrêtera sa mère! Elle criera à ces juges ce qu'elle a dans le cœur depuis tant d'années. Ils ne pourront pas refuser de la croire sincère.

Hélas! la jeune fille n'est pas là. Ces hommes de loi n'ont que faire d'elle. La discussion ne porte que sur des chiffres et des expertises d'écritures. Seuls, Pascalou et Pascalette sont venus, mandés de là-bas comme témoins. Ils ont bien vieilli, eux aussi, la femme surtout, courbée en deux et très sourde, ayant peine à répondre aux questions du juge. Elle ne croit pas mal faire, la pauvre femme, mais sa déposition peut être mal interprétée, prendre un sens défavorable. La veille de la mort, en effet, longtemps, dans la nuit elle a entendu un bruit de voix venant de la chambre de Mme Kalbremer. C'était l'institutrice qui parlait très fort. Oui, ce soir-là, dans un moment d'abandon, Denise était allée trouver sa tante. Elle lui avait dit sa peine, l'avait suppliée de la laisser arracher Marguerite à ces misérables, de mettre fin à l'odieuse comédie qu'elle jouait. Il n'a pas été question d'héritage dans tout cela. Peut-être après son départ, se sentant remuée, pensant à l'avenir, la vieille dame a-t-elle, avant de se coucher, écrit le fameux testament.

Tout est mystérieux et lointain dans cette affaire. Les juges hochent la tête, incertains. Ils interrogent Denise sur son enfant, se font redire le drame d'Hauteville, l'opération d'Ambérieux. Les rares témoins d'alors sont tous absents, morts ou introuvables. Person-

ne ne se souvient. Rien ne prouve l'identité vraie du cadavre qui repose dans le cimetière de Genève. Il porte ce seul nom: Suzanne Noïrès.

Au point de vue de la loi, dit le président, vous n'avez plus de fille. Cette phrase résonne lugubrement dans le silence. Un ricanelement lui répond: c'est Julien qui chante victoire. Puis les plaidoiries commencent, monotones, confuses. Des avocats compliquent à plaisir ces choses déjà compliquées. Leur voix monte, monte, animant un peu ce débat glacial. Enfin, après des heures plus longues encore, pendant lesquelles les juges délibèrent, enfermés dans une salle voisine, un remous se fait dans la foule. Denise est assise en un coin de la grande salle, les yeux perdus dans un rêve, n'ayant qu'une vision vague de ce qui se passe. Julien, au contraire, péroré à haute voix. Le président revient lire quelque chose d'incompréhensible et de très long. C'est le jugement. Des gens, mieux habitués à ce langage, dressent l'oreille: Denise n'entend pas, ne comprend pas. Mais un brouhaha, autour d'elle, la secoue de sa torpeur. Des gens la regardent. Au fond de la salle, du côté où sont les Morterral et leurs amis, des imprécations retentissent.

—Bravo, fait-on.

—Bravo! pourquoi?

—Vous héritez, Madame.

Denise balbutie:

—Moi?...

—Oui! et de tout. Le testament est reconnu valable et c'est vous seule qui aurez le magot.

Ah! il il s'agit bien du magot! Ce n'est pas de l'argent qu'elle veut. Ces juges n'ont donc pas compris ce qui lui torture le cœur et l'arrêt de justice qu'elle attendait d'eux.

Deux millions!

Dans la salle, ces mots magiques volent de bouche en bouche, en un bourdonnement.

—Mazette!

—Un joli denier.

—Le denier de la veuve.

—Que va-t-elle en faire?

—Se remarier.

Mais Denise étouffe. La chaleur, l'émotion les sanglots peut-être... Elle se glisse parmi ces gens qui épiloguent sur le procès et sans savoir trop comment, elle se retrouve, tout à coup, sur le quai. L'air est frais

et lui fouette le visage.

Elle marche droit devant elle, sans savoir où elle va, tandis que les gens la regardent, étonnés.

—Eh! la petite mère, faudrait voir à ne pas noyer votre chagrin par-dessus le parapet, lui dit un sergent de ville, paternel, qui se demande ce qu'elle fait, ainsi accoudée, regardant la Seine.

Il serait bien étonné, si on lui disait que cette femme vient d'hériter de deux millions.

Elle le regarde tristement et sans répondre, reprend sa route. Que va-t-elle faire? Elle n'en sait rien. La nuit tombe et ses pas la mènent vers un grand jardin enseveli dans l'ombre où les promeneurs sont déjà rares. Elle a besoin d'être seule. Elle a besoin de laisser couler enfin les larmes qui l'étouffent et, tombant comme une masse à l'écart, elle clame sa plainte désolée:

—Mon enfant! Mon enfant!

## TREIZIEME PARTIE

### LA PREUVE

#### I

Ce fut pour Julien Morterral et pour Constance un coup terrible que cet arrêt du tribunal envoyant en possession légitime Denise Sernoy de tout l'héritage de la tante Kalbremer. C'était bien la peine d'avoir tant fait pour ménager la vieille dame et pour s'assurer, au moyen de l'enfant, les revenus de sa fortune. A cause de l'enfant, justement, la clause tant souhaitée et qui existait se trouvait n'avoir plus aucune portée, la maraine de Marguerite ayant stipulé avec précision qu'il s'agissait de la "fille de Claude Sernoy." Comment Madame Kalbremer avait-elle pu être informée de la substitution? Par quel extraordinaire concours de circonstances tout s'était-il ligué ainsi contre les Morterral, à l'heure même où ils croyaient triompher? Ils se trouvaient effondrés, anéantis par ce coup inattendu. Sitôt l'arrêt, la nuée de leurs créanciers s'étaient abattue sur eux et ils ne savaient comment se débattre dans leurs filets. Ils essayèrent, mais sans grand résultat, de leur dire qu'ils iraient en appel et même jusqu'en cassation. Hélas! ils en étaient bien incapables, ayant mangé déjà, en frais de procédure, jusqu'à leur der-

nier centime. Par quel moyen se tirer de là? Constance ne cessait de faire des reproches à son mari sur la sotte façon avec laquelle il avait mené leurs intérêts. Lui, ne cessait de lui reprocher ses folles dépenses qui les avait conduits à la ruine. Un soir, pourtant, qu'ils se trouvaient à la veille d'être saisis, Julien dit à sa femme:

—Ecoute! il y aurait peut-être un moyen.

—Un moyen! lequel?

—J'ai mon idée, laisse-moi faire!

#### II

A la porte d'un petit appartement d'apparence modeste, un coup de sonnette retentit. Denise elle-même vint ouvrir.

Elle recula d'un pas, à la vue du visiteur.

—Vous! ici?

—Oui, moi.

Julien Morterral, car c'était lui, s'avança l'air grave et solennel, tandis que Denise stupéfaite, éperdue, l'introduisait dans une petite pièce qui pouvait servir de salon.

Sur la cheminée, trois portraits ornés de fleurs fraîches: Mme Kalbremer, Claude et Marguerite.

Julien jeta un coup d'œil narquois sur ces photographies.

Il s'assit, et, sans se troubler, parla:

—Je suis venu, Madame, au sujet de ce procès qui dure depuis trois ans entre nous et qui n'est pas près d'ailleurs de finir, car je suis tout disposé à faire appel.

—Ah! vous voulez... répéta Denise machinalement.

—Mon Dieu! j'ignore qu'elle en sera la fin dernière. Les juges sont si bizarres et prononcent des sentences si imprévues...

—Où voulez-vous en venir?

—Voici. Je serai bref. Nous n'avons pas à faire de phrases, mutuellement. Vous serait-il agréable de reprendre Marguerite *ma fille*, —il insista sur ce mot, ma fille, quand bien même vous ne voudriez pas?

—S'il me serait agréable... fit Mme Sernoy, tout à coup envahie d'espoir.

—Minute! Ne nous emballons pas. J'ai longuement réfléchi avec Constance sur toutes ces questions. Nous nous faisons la guerre, nous dépensons énormément d'argent dans cet interminable procès. Il serait peut-être plus simple de nous entendre, de transiger.

—Qu'appelez-vous : transiger?

—Mon Dieu!... Je vous dirai que notre éloignement continu et peut-être involontaire de notre fille au cours de ces dernières années, les sentiments relatifs d'affection que, par suite, la pauvre petite nous porte, ne nous poussent pas autrement à désirer l'avoir auprès de nous. Elle a été, par nos soins, placée dans un établissement religieux fort convenable, où elle ne manque de rien, mais, au bout du compte, nous reconnaissons que les heures où elle a semblé le mieux se porter, le mieux jouir de la vie, sont celles qu'elle a passées auprès de vous.

—Où veut-il en venir? pensait Denise.

—En conséquence, nous pourrions, dans l'intérêt de l'enfant, dans le vôtre, et dans le nôtre aussi, vous confier à nouveau Marguerite.

—Est-ce possible? fit Mme Sernoy, une joie indicible dans les yeux! Vous seriez assez bon pour...

—Minute!... Vous savez quelles étaient les intentions de Mme Kalbremer à notre égard. Si ces intentions n'ont pas donné le résultat que nous attendions, vous ne niez pas que nous avons pu être surpris et singulièrement déçus de nous voir ainsi rayés d'un testament, où nous devons nous trouver en première place.

Peut-être pourrait-on remettre les choses... en état... Denise comprit. Ce que voulait cet homme, c'était l'argent. Peu lui importait Marguerite! Il la vendait moyennant une part de l'héritage. Oh! l'horrible transaction! Comme ce marché prouvait que cette enfant lui était étrangère! Quel père aurait osé cela? Mme Sernoy se leva. En un instant, comprenant la situation, elle s'était décidée. Elle alla vers un petit secrétaire, sortit un papier, une plume, de l'encre et, d'une voix sèche, dit à Julien :

—Je suis prête, Monsieur! Combien demandez-vous? Ce pacte est odieux. Ne marchandez pas. Dites votre chiffre!

—La moitié de l'héritage, balbutia-t-il.

—Soit... Et je reprendrai alors tous droits sur ma fille!...

—Ah! Pardon! Je ne vous ai pas dit qu'elle fût votre fille et rien ne le prouve.

Vous intéressez-vous à elle "oui ou non"? Demandez-vous "oui ou non" qu'elle vive auprès de vous?

—Oui...

—Eh bien, abandonnez la moitié de l'héritage et nous vous laisserons en repos. Pour le reste, il n'y aura rien de changé et Marguerite ne sera pas déshonorée de garder le nom de Morterral, qui est le sien.

—Il n'est pas le sien!

—Qu'en savez-vous?

Julien avait riposté sur un ton si violent, si décidé, que Denise s'arrêta, surprise, incertaine.

Tout à coup une pensée, une pensée affreuse lui était venue, lui serrant le cœur. S'il disait vrai! Si Marguerite était bien sa fille! Quelle preuve avait-on de cette étonnante substitution? un vague racontar de servante et c'était tout: personne n'était venu jamais le confirmer. Cet homme n'était-il pas capable, pour de l'argent, de vendre ainsi sa propre fille! Et alors quelle épouvantable chose que d'aimer pour son enfant l'enfant de ce misérable!

—Allons! décidez-vous! fit Julien.

Denise, pâle d'émotion, sentait ses jambes fléchir sous elle, ses yeux se brouiller. Elle avait obstinément, devant l'esprit, l'image de cette fillette maussade et renfermée qu'elle avait aperçue en arrivant, pour la première fois, à Pins-Soleil. M. Morterral répéta sa demande. D'un geste las, incertain, Denise fit un signe de tête affirmatif.

—C'est bien, déclara-t-il. Je vous amènerai ma fille, le jour où j'aurai touché l'argent. Vous vous arrangerez pour qu'elle puisse voir ses parents de temps en temps, ainsi que le veulent les convenances et les droits que nous avons sur elle.

Il prononça ces derniers mots d'une voix cinglante et se retira. Il avait enfin ce qu'il désirait. Malgré l'arrêt de la Cour, c'était bien lui qui triomphait, et en triomphant, il trouvait moyen de se venger de Denise, de la faire souffrir encore, au plus intime de son cœur...

## EPILOGUE

### I

Ce n'était pas une bagatelle que l'héritage de Mme Kalbremer. Tous frais payés, il s'élevait encore à deux millions deux cent mille francs.

Quand Mme Sernoy se trouva en possession de la somme, elle écrivit à Julien qu'elle se tenait à sa disposition. Il lui répondit une lettre froide et ironique, avec de grandes phrases, où, parlant de sa probité, de ses sentiments d'honneur, il déclarait que, conformément à ce qui était convenu, il convenait sa "cousine" à se rendre à Yvetot chez les dames de Sainte-Marthe où Marguerite Morterral était en pension. Les religieuses seraient prévenues et lui remettraient la jeune fille. Ils entendaient bien qu'une fois installée à Paris, celle-ci aurait vis-à-vis d'eux une attitude filiale et qu'elle viendrait les voir régulièrement.

Julien se disait que ce serait seulement quelques années à passer. Il saurait bien, ayant Marguerite tout près de lui, à Paris, et la voyant de temps en temps, la maintenir dans cette idée qu'elle était leur fille. Il s'occuperait lui-même de la marier à quelqu'un de ses amis et d'ici peu, sans aucun doute, elle quitterait Denise.

La jeune fille connaissait trop peu celle-ci pour s'y attacher outre mesure : elle la considérerait comme son institutrice et voilà tout.

Julien n'était pas seul à penser ces choses. Denise se les disait aussi douloureusement. Elle sentait que les Morterral garderaient toujours une sorte d'empire sur Marguerite et qu'un jour, en se mariant, elle la quitterait. N'avait-elle pas quinze ans maintenant et, à juger son extraordinaire développement, elle devait être une grande et belle jeune fille !

Il faudrait, pour parer à toutes ces influences, que Marguerite fût assez sensible, assez malléable encore pour s'attacher à elle. Peut-être la vie côte à côte et les marques d'affection lui feraient-elles comprendre la tendresse que lui portait Denise.

Un jour celle-ci lui dirait toute la vérité, lui raconterait le long calvaire qu'elle avait gravi et lui demanderait, à elle-même, de se prononcer.

Mme Sernoy se disait tout cela dans le train qui l'emportait vers Yvetot, mais ses idées décevantes la reprenaient aussi et cette pensée hantait obstinément son esprit :

— Si je me trompais ! Si elle était vraiment la fille des Morterral ! Si je n'étais que le jouet d'une infâme machination !

Elle n'avait point de preuve. Tout était contre elle, au contraire, et les gens ne pouvaient, comme avaient fait les juges, que hausser les épaules sceptiquement, en entendant son trop romanesque récit.

Et quand le train arriva en gare, Denise descendit, le cœur brisé, plein d'amertume et de découragement, au lieu d'être heureuse de revoir Marguerite après tant de temps.

Elle avait envie de pleurer, de rester là, sans avancer davantage, ayant peur...

Elle fit pourtant le chemin qui conduisait au couvent. Au détour d'une rue elle aperçut tout à coup le mur gris, la petite porte basse surmontée d'une croix de pierre.

C'était là que vivait sa fille, seule, bien loin, bien abandonnée.

A cette vue, la confiance lui revint. Oh ! comme elle avait dû souffrir de cette réclusion !

Comme cela lui ferait chaud au cœur de retrouver celle qui avait été si bonne pour elle, celle que sa marraine appelait "ta seconde mère" !

Décidée alors, réconfortée, Denise entra et demanda à parler à la Supérieure.

Une religieuse à l'aspect vénérable, une de ces femmes d'élite comme on en trouve souvent dans les ordres, l'accueillit avec déférence.

— J'ai été prévenue, Madame, de votre visite par les parents de notre élève. J'ai compris qu'il y avait dans votre famille quelque drame douloureux et j'ai béni le ciel qui vous envoyait. Il n'y a rien de plus triste que les enfants sans mère, et Mme Morterral est si peu une mère pour Marguerite !...

Denise avait les yeux pleins de larmes.

— Vous a-t-on dit ?... demanda-t-elle.

— On ne m'a dit que cela... l'ancienne institutrice de Mlle Morterral devait venir la rechercher, étant plus à même que notre sœur convent de donner à cette jeune fille l'affection qui lui convient. Nous faisons pourtant de notre mieux et nous la chérissons, je vous assure.

— On ne vous a pas dit que cette institutrice affirmait être sa mère ?...

La religieuse regarda Denise, avec étonnement.

— Que m'apprenez-vous là ?...

Et, une seconde fois, confiante dans cette

servante du Bon Dieu, comme elle l'avait été avec Mme Kalbremer, la pauvre femme raconta sa vie.

Hélas! fit-elle en terminant, il semble que le ciel m'abandonne, que jamais je n'aurai la preuve de ce que j'avance... de ce que j'espère tant.

—Priez Dieu! fit la Supérieure, lui seul peut vous venir en aide dans votre infortune et il a ses desseins sur vous, puisqu'il a permis que vous revoyiez votre enfant.

Elle appela une religieuse et lui demanda d'aller chercher Marguerite.

Le cœur de Mme Sernoy battait à se rompre. Silencieuse, elle fixait les yeux sur la porte qui allait s'ouvrir.

La Supérieure se taisait, respectueuse de cette grande douleur...

Tout à coup Denise se leva, poussant un cri.

Dans l'encadrement de la porte entr'ouverte, venait d'apparaître non pas la fillette de Pins-Soleil à peine formée, mais une grande jeune fille à la figure douce, aux traits sérieux et qui était le portrait vivant de Claude!

Ah! il n'y avait plus à douter maintenant. La nature, elle-même, répondait, donnant à ce visage de quinze ans la marque paternelle, indubitable.

C'était le même regard, c'étaient les mêmes yeux larges.

Denise attendait, haletante.

Quand elle l'aperçut, Marguerite s'élança et l'embrassa éperdument.

La jeune fille était tout heureuse de retrouver sa grande amie.

—Je suis bien contente de revivre auprès de vous, fit-elle; c'est si triste ici... Nous allons être heureuses ensemble, toutes les deux, n'est-ce pas, comme à Pins-Soleil.

Puis tout à coup, pensant que la chère marraine n'était plus là pour subvenir à leurs besoins, elle dit à Denise:

—Soyez tranquille. Je vais gagner de l'argent, beaucoup d'argent

—Que voulez-vous dire, ma chérie.

—Oui! fit la Supérieure. Je dois vous apprendre que Marguerite a un talent extraordinaire, comme je n'en ai jamais vu, un talent que nous lui avons laissé cultiver, que nous avons même tout fait pour développer à l'aide des meilleures maîtresses. Elle eut

vite fait de les surpasser et elle sera, si vous la laissez faire, une artiste incomparable, d'une inspiration touchante et élevée... C'est singulier, un pareil talent chez une femme, chez une jeune fille!

Quel talent? demanda Denise.

—La peinture.

Une seconde preuve éclatait, triomphale celle-là, témoignant que Marguerite était bien la fille de Claude.

Ah! comme il devait être heureux le pauvre mort, victime d'un rêve au-dessus de ses forces, lui qui avait sacrifié son art à sa tendresse et que ce sacrifice avait brisé.

Il allait revivre dans son enfant et Denise ne serait plus tout à fait veuve...

—Vous voyez, fit la religieuse, que j'avais raison tout à l'heure. La bonté de Dieu est infinie.

... ..  
Ce fut une année bien douce que celle qui suivit. Mme Sernoy et Marguerite étaient tout heureuses de se retrouver, de vivre ensemble, se sentant attirées l'une vers l'autre, se comprenant.

Elle était délicieuse à comprendre, cette âme de jeune fille, s'entrouvrant à la vie, aimant tout ce qui était beau et bon.

La Supérieure avait raison. Marguerite avait un talent peu ordinaire. C'étaient bien chez elle, les mêmes rêves d'art que chez Claude Sernoy, les mêmes enthousiasmes, la même foi.

Les deux femmes vivaient tranquilles et heureuses, possédant, grâce à la fortune de Mme Kalbremer, une large aisance. Denise n'avait encore rien dit à la jeune fille de la substitution d'Hauteville. Elle ne voulait pas l'effaroucher par ces dramatiques révélations. Marguerite peu à peu ne s'accoutumerait-elle pas à l'aimer comme une véritable fille et ne lui exprimerait-elle pas un jour, d'elle-même, le regret qu'elle ne fût pas sa mère!

Alors l'heure serait venue de parler.

Pour le moment le mot de "mère" impressionnait douloureusement Marguerite. Elle voyait si peu Mme Morterral, elle sentait si bien son indifférence!

A peine, de loin en loin, la jeune fille allait-elle, avec une femme de chambre, passer une heure près de Constance, la trou-

vant toujours occupée à quelque toilette, tout entière à cette vie de fêtes que la part d'héritage de Mme Kalbremer lui permettait maintenant de mener.

## II

Or, un jour que Marguerite venait d'arriver faire sa visite mensuelle, un jour justement que Julien se trouvait en voyage, elle apprit avec étonnement que sa mère était très malade.

—Une attaque de paralysie, je crois, fit la femme de charge, et le médecin a dit que ça ne pardonne pas.

Très émue par cette nouvelle, car elle avait le cœur sensible et bon, la jeune fille courut en hâte à la chambre de Mme Morterral et, soulevant la portière d'entrée, recula, saisie.

Constance n'était plus reconnaissable, les traits défaits, les yeux hagards, tout un côté du corps inerte. Des domestiques étaient autour du lit.

—Elle déraisonne, fit l'un d'eux. Toute la nuit elle a parlé de vous, de votre institutrice, de l'héritage.

—Et monsieur qui n'est pas là!

—Pauvre mère, fit Marguerite les yeux pleins de larmes.

Elle lui tendit les bras.

Mais elle s'arrêta.

Les yeux de la malade venaient de se fixer sur elle, des yeux hagards, des yeux fous...

De la bave écumaït sur ses lèvres violacées...

Tout son corps tremblait.

—C'est la fin! fit la femme de chambre.

—Vite! Vite! Allez chercher un prêtre supplia Marguerite.

—On y a été, Mademoiselle. Madame ne voulait pas, mais nous avons pris ça sur nous. Peut-être que devant le danger...

—C'est qu'elle doit en avoir long à régler, avant de partir! fit un domestique.

La jeune fille le regarda, sévère.

Le prêtre montait en effet...

Mme Morterral le regarda, effrayée; puis, tout à coup, à la stupeur des assistants, d'une voix blanche elle murmura ce mot:

—Enfin!

Devant la mort sans doute, sa conscience trop chargée voulait faire l'aveu de sa faute.

Le prêtre s'approcha du lit.

Tous les assistants se retirèrent.

—Non... pas... tous... balbutia la mourante... je veux... me... confesser... devant Marguerite...

La jeune fille tremblait. Qu'allait-il se passer? Qu'avait donc de si solennel à dire Mme Morterral?

Elle s'approcha elle aussi du lit et se mit à genoux, la tête cachée dans ses mains.

—La miséricorde de Dieu est sans bornes, dit le prêtre. Parlez, mon enfant... ayez confiance.

Alors, sur son séant, sa main gauche pendante, la moitié du visage convulsé par la paralysie, Mme Morterral fit des efforts surhumains pour parler.

Elle balbutia:

—J'ai... volé... volé... cette enfant... à la place de... la... mienne... morte... j'ai substitué... celle-ci... qui est là... n'est pas ma fille...

Un sanglot lui répondit:

—J'ai tant... souffert... moi... Personne ne m'a aimée... j'ai été toute seule... dans cette vie menteuse...

Marguerite!... approche...

La jeune fille se releva et lui prit la main.

—Ecoute. J'ai écrit... sur ce papier... ta mère... ce n'est... pas moi... c'est... Denise Sernoy... Pa... Pa... Pardon!

Sa main crispée tenait un papier.

Mais tout à coup sa tête retomba sur l'oreiller.

Une sueur froide coula le long de ses joues.

Alors Marguerite, lentement, s'approcha et sur le front que la mort allait glacer, déposa un baiser, sans haine, tandis que le prêtre, gravement, faisait le geste qui pardonne.



FIN





# ROCKFELLER

Par A. CARNEGIE

Il existe un grand industriel le plus grand du monde dans sa patrie. C'est un homme admirable qui fait le plus grand honneur à la carrière des affaires. Comme tous les hommes d'affaires intelligents, à mesure qu'il avançait en âge, il sentait qu'il fallait introduire du sang nouveau dans sa maison; que, s'il lui était relativement encore facile de diriger son importante affaire, il était sage de chercher des mains capables de la continuer après qu'il se serait retiré. Les hommes riches ont rarement des fils qui héritent du goût des affaires. Je n'ai aucun embarras à dire si cela est bien ou mal. Considérant la masse humaine dans son ensemble, je crois que cela est pour le mieux.

Si les fils des hommes riches avaient les mêmes besoins que les fils des hommes pauvres, et, par suite, leur ambition, il y aurait, pour les élèves des collèges, moins de chances de succès qu'il y en a. Ce n'était chez aucun membre de sa famille que cet homme espérait trouver du jeune sang nouveau. Un jeune homme, au service d'une Société anonyme, avait attiré son attention, par la façon dont il avait traité certaines affaires avec lui. Ce jeune homme lui rendait de fréquentes visites. Mais l'homme sage ne se hâtait pas. Il fut bientôt satisfait de ses capacités; mais cela n'était qu'un point parmi beaucoup d'autres. Quels étaient les goûts, les fréquentations, les habitudes, les connaissances de ce jeune homme? En dehors des affaires, quel était son caractère? Sous tous ces rapports, il découvrit exactement ce qu'il voulait. Le jeune homme faisait vivre sa mère veuve et une sœur; il avait pour amis d'excellents jeunes gens, dont quelques-uns étaient plus âgés que lui. Il était instruit, il aimait la lecture, avait des goûts élevés.

J'ai à peine besoin de dire qu'il était un "gentleman", ayant hautement le respect de soi-même, l'âme de l'honneur, incapable de quelque chose de bas ou de vulgaire; bref, un jeune homme modèle, et pauvre cela va sans dire.

Il fit venir ce jeune homme, lui dit qu'il aimerait beaucoup à le prendre à son service et lui demanda s'il voulait faire cet essai. Le millionnaire déclara franchement ce qu'il cherchait; un jeune homme d'affaires, qui pourrait se développer et sur lequel il pourrait se décharger d'une grande partie de ses soucis. Il fut convenu qu'il servirait deux ans en qualité d'employé et serait soumis à la règle commune, règle très dure, car il fallait être à l'usine le matin, un peu avant sept heures. Il devait recevoir un salaire un peu plus élevé que celui qu'il recevait, et si, à la fin des deux années, rien n'avait été dit d'un côté ou de l'autre, si aucune obligation n'avait été contractée, chacun serait libre. Ce n'était qu'un essai. Le jeune homme déclara fièrement qu'il n'accepterait pas autre chose.

L'affaire continua sa marche. Avant l'expiration des deux années, le patron eut la satisfaction de constater qu'il avait trouvé cet objet si rare: un jeune homme d'affaires. Que de qualités cela embrasse, y compris le jugement, sans lequel un homme d'affaires n'est rien! Le patron déclare au jeune homme qu'il est enchanté de lui, satisfait de ses services, et il exprime sa joie de l'avoir trouvé. Il lui annonce qu'il a pris ses dispositions pour l'intéresser dans la maison. Mais, à sa stupéfaction, le jeune homme répond:

—Merci, merci, mais il m'est impossible d'accepter.

—Pourquoi? Vous me convenez. Est-ce que je ne vous conviens pas?

—Pardonnez-moi, monsieur; mais, pour des raisons que je ne puis dire, je quitterai votre service dans six mois, à la fin de mes deux années, et je me proposais de vous en avertir, afin que vous puissiez me remplacer.

—Où allez-vous?

—A l'étranger.

—Avez-vous contracté un engagement?

—Non, monsieur.

—Ne savez-vous pas où vous allez?

—Non, monsieur.

—Ni ce que vous ferez?

—Non, monsieur.

—Monsieur, je vous ai bien traité, et je crois avoir le droit de connaître la vraie raison de votre départ. Je crois aussi qu'il est de votre devoir de me le dire.

Cette raison fut arrachée au jeune homme :

—Vous avez été trop bon pour moi. Je donnerais je ne sais quoi pour pouvoir rester avec vous. Vous m'avez même invité à votre maison. Vous avez été en voyage. Vous m'avez demandé de faire de fréquentes visites et de conduire votre épouse et votre fille aux divertissements auxquels elles désireraient assister, et je n'y puis plus tenir.

Le millionnaire, naturellement, découvrit ce que vous avez tous deviné, précisément ce

qui vous serait arrivé dans les mêmes circonstances: il s'était épris de la fille. Dans notre pays, cela n'aurait pas été considéré comme une trop grande indiscretion, et je ne vous conseille pas de lutter contre ce sentiment. Si vous aimez véritablement, vous devez oublier que c'est la fille de votre patron qui a fait votre conquête et que vous pourrez avoir à supporter le poids des richesses; mais, dans le pays dont je vous parle, on aurait considéré comme un déshonneur, pour un jeune employé, de faire la cour à une jeune fille quelconque, sans la permission des parents.

—Avez-vous parlé à ma fille? demanda le père.

Le jeune homme daigna à peine répondre à cette question :

—Assurément, non.

—Vous n'avez jamais dit un mot, ni rien fait qui puisse lui donner un soupçon.

—Certes, non.

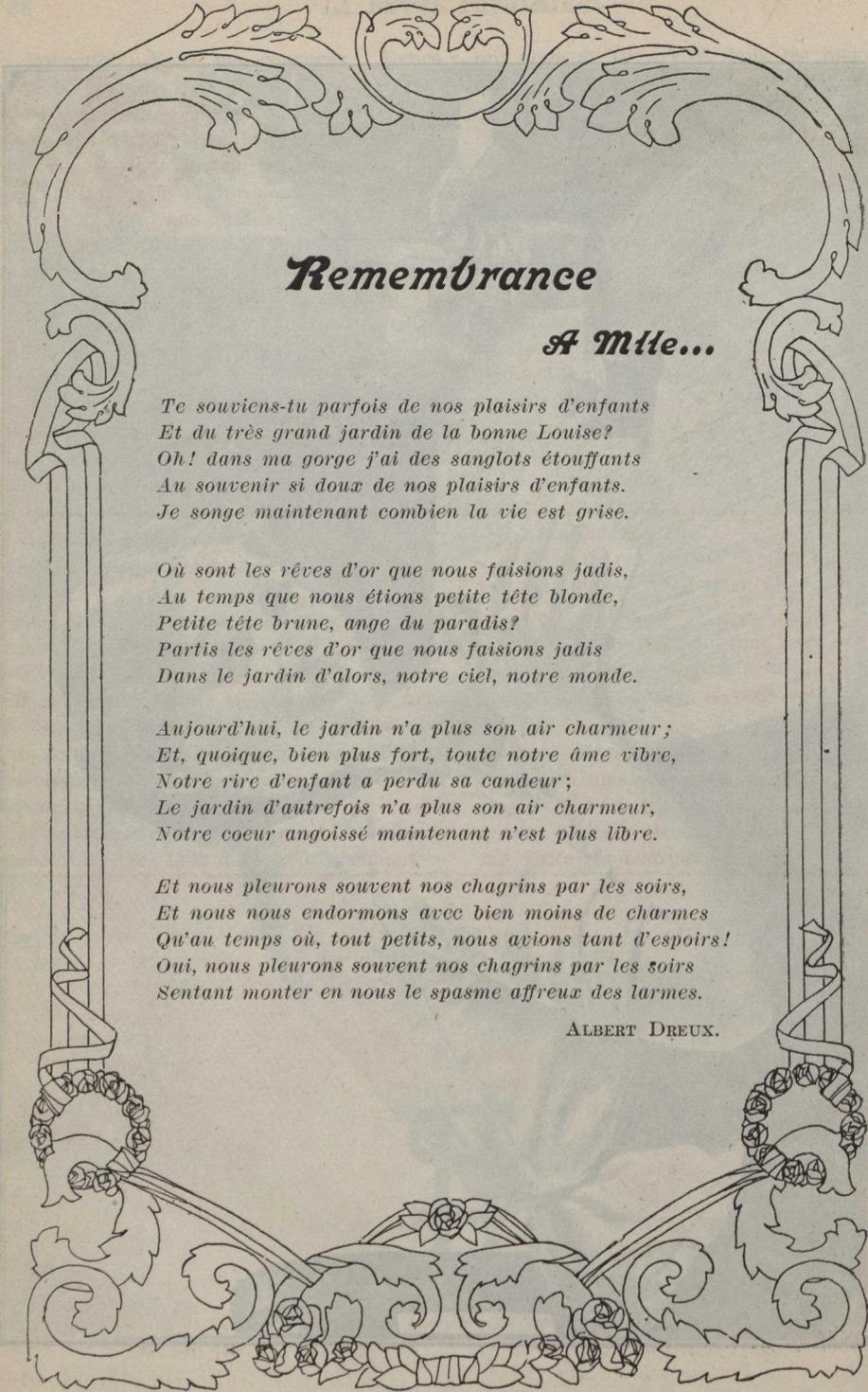
—Je ne vois pas pourquoi vous ne l'auriez pas fait. Vous êtes, précisément, l'espèce de genre que je désire, si vous voulez plaire à ma fille.

Chose étrange! La jeune fille, pour une raison ou une autre, partageait l'opinion de son papa. Ce jeune homme était le mari qu'elle désirait. Il est, aujourd'hui, un homme d'affaires heureux: C'est M. Rockefeller.





*La Lettre au Fiancé, (d'après Bergen)*



## Remembrance

*A Mlle...*

*Te souviens-tu parfois de nos plaisirs d'enfants  
Et du très grand jardin de la bonne Louise?  
Oh! dans ma gorge j'ai des sanglots étouffants  
Au souvenir si doux de nos plaisirs d'enfants.  
Je songe maintenant combien la vie est grise.*

*Où sont les rêves d'or que nous faisons jadis,  
Au temps que nous étions petite tête blonde,  
Petite tête brune, ange du paradis?  
Partis les rêves d'or que nous faisons jadis  
Dans le jardin d'alors, notre ciel, notre monde.*

*Aujourd'hui, le jardin n'a plus son air charmeur;  
Et, quoique, bien plus fort, toute notre âme vibre,  
Notre rire d'enfant a perdu sa candeur;  
Le jardin d'autrefois n'a plus son air charmeur,  
Notre coeur angoissé maintenant n'est plus libre.*

*Et nous pleurons souvent nos chagrins par les soirs,  
Et nous nous endormons avec bien moins de charmes  
Qu'au temps où, tout petits, nous avions tant d'espoirs!  
Oui, nous pleurons souvent nos chagrins par les soirs  
Sentant monter en nous le spasme affreux des larmes.*

ALBERT DREUX.



## Trois Canadiens Eminents en visite chez Trois Français Célèbres

*A des intervalles assez éloignés, trois de nos meilleurs écrivains: MM. J. C. Taché, Hector Fabre et Louis Fréchette, ont eu l'honneur d'être reçus par trois des écrivains les plus considérables de France, et comme nos compatriotes ont voulu raconter ces entrevues qui ont fait époque dans leur vie, il nous a paru curieux de rapprocher leurs écrits et de les publier dans l'ordre chronologique, quand ce ne serait qu'à titre documentaire. La première de ces visites date de 1855, M. J. C. Taché était alors commissaire du Canada, à l'Exposition de Paris; la seconde date de 1860 et l'Hon. H. Fabre s'occupait, en ce temps, de journalisme—plus tard, il devint sénateur, et maintenant il est notre commissaire canadien permanent, à Paris; enfin, c'est au lendemain du couronnement des Fleurs boréales (1880) que M. Louis Fréchette, mort tout récemment, rencontra Victor Hugo.*

1855

J. C. TACHE CHEZ LOUIS VEUILLOT

C'EST à l'intervention d'un ecclésiastique canadien, que des circonstances particulières avaient mis avec Louis Veullot sur le pied d'une certaine intimité, que je dois d'avoir été reçu par l'illustre écrivain.

—Sachant que vous n'avez pas encore eu occasion de connaître M. Veullot, vint un jour me dire M. l'abbé X..., je vous ai ménagé une entrevue. Allez chez lui tel jour, à telle heure, et vous serez admis. N'y manquez pas, c'est convenu, il vous attend.

A la décharge de l'obligation qui m'en était ainsi faite, obligation qui m'était bien douce, je fus exact au rendez-vous. Ayant sonné à la porte indiquée par le concierge, je me vis de suite dans une antichambre, en présence d'une vieille domestique qui, avant toute de-

mande ou explication de ma part, me dit en m'indiquant un siège:

—Daignez vous asseoir, Monsieur, en attendant votre tour.

Mon tour venait évidemment après le tour d'un homme d'âge moyen, assis en face d'une porte par laquelle sortit au moment même où j'allais m'asseoir, un vieillard à l'apparence distinguée, majestueux même. Le maître de céans (je n'eus pas de peine à le reconnaître d'après les portraits que j'en avais vu), avait accompagné le vieillard jusqu'à l'antichambre en lui prodiguant les marques du plus profond respect; il nous salua, puis invita d'un geste mon compagnon d'attente à pénétrer dans la salle de réception dont la porte fut de nouveau fermée.

Je n'avais pas eu le temps d'examiner le visiteur entre deux âges; toutefois, il m'avait fait l'effet d'une de ces bonnes figures bourgeoises citadines, dont les propriétaires, d'or-



Louis Veillot

—C'est Monsieur l'abbé X., dis-je à M. Veillot, qui m'a ménagé l'entrevue que vous voulez bien m'accorder ; je suis M. Taché, du Canada.

—En effet, je vous attendais, me fut-il répondu, veuillez donc vous asseoir.

En même temps, un siège placé près d'un pupitre qui me parut être le seul grand meuble d'une salle assez vaste, me fut indiqué : je m'assis et M. Veillot se plaça debout en face de moi. La figure, toute l'attitude du corps et la parole de M. Veillot indiquaient un tel état de fatigue et de découragement que je me sentis de suite être, dans son esprit, à son insu, la continuation de la personne morale de celui qui m'avait précédé. Jolie situation, me dis-je à part moi ! Encore s'il m'était permis de lui faire connaître convenablement, tout de suite, que la tâche ne sera pas longue cette fois !

Secouant avec effort la lassitude qu'il éprouvait, M. Veillot me dit avec langueur :

—Vous êtes commissaire du Canada à l'exposition internationale ; c'est un grand concours de l'industrie des peuples.

Ces mots *Exposition, Internationale, Industrie*, furent accompagnés, à travers l'ennui, d'une expression de visage telle qu'en lui répondant tout haut : —Oui, Monsieur, je suis commissaire du Canada à l'Exposition, je me dis à moi-même, en riant tout bas : —Evidemment, j'entre pour lui, par un côté, dans la catégorie des commis-voyageurs qu'il affectionne si fort !

—Vous êtes frère de Mgr Taché ?

—Oui, Monsieur.

Après un moment de silence, pendant lequel je l'examinais attentivement, sans qu'il

eut l'air de s'en apercevoir, il reprit :

—Vous écrivez ?

—Oui, Monsieur, parfois.

Il était clair que M. l'abbé X. lui avait parlé de cela, mais que lui n'avait jamais vu un traître mot de mes productions...

Le découragement de M. Veillot me paraissait être arrivé à son comble... Je vis qu'il eût été malséant et cruel de prolonger une pareille situation. M. Veillot que n'embarrassent nullement ses adversaires se présentant tous à la fois, était là devant moi seul, prêt à s'affaïsser et à demander grâce. J'étais devenu une puissance, le moucheron qui vient à bout du lion. Position oblige, pensai-je, et profitant, sans plus tarder, de ce que la conversation languissait, je me levai, pour dire mon discours d'adieu.

—Monsieur, je suis heureux de vous avoir vu. Vos instants sont précieux et vous en faites, de l'avis de tant d'honnêtes gens, un si bel et si bon usage que je ne veux pas vous occuper plus longtemps. Permettez qu'en prenant congé de vous, je vous remercie d'avoir consenti à me recevoir.

Ce fut comme un coup d'électricité ! M. Veillot, sortant en sursaut de sa léthargie et craignant, sans doute, de m'avoir blessé en cédant à l'épuisement d'une patience qu'il déclare lui-même ne pas être inépuisable, se redressa ; ses yeux s'animent. Ce fut là le moment de la véritable conversation entre lui et moi, conversation muette, d'un instant, mais durant laquelle nous nous comprimes. Il a dû l'oublier, moi je m'en rappellerai toujours. Il me regarda fixement, pour lire dans ma pensée : c'était facile. Il ne décourvrit en moi ni désappointement ni dépit, mais au contraire, toutes les marques d'un contentement sincère. Il me sourit gracieusement et d'une manière

significative, me reconduisit, avec égard, jusqu'à la porte donnant sur le palier, et me serra cordialement la main à la séparation. Mon audience avait



J. C. Taché

duré moins de trois minutes, et j'étais enchanté. M. Veillot, qui venait lors de mon entrée dans son intérieur, de subir une atroce corvée, avait droit à ce que je misse fin à la situation, promptement et convenablement. De cette sorte, je me retirais sans laisser derrière moi et sans emporter avec moi le moindre souvenir pénible. N'était-ce pas une audience superbe de promptitude et de succès ?

J. C. TACHE.

1860

L'HON. HECTOR FABRE CHEZ LAMARTINE

EN fait de belles connaissances, je débutai par Lamartine. Le choix était bon, d'autant meilleur qu'à cette époque, déjà lointaine, j'avais pour le grand poète un culte qui est devenu moins fervent. J'avais du reste un honnête prétexte et de quoi palier ma curiosité. Un ami de Lamartine, M. Desplaces, faisait en ce moment campagne au Canada pour recueillir des souscripteurs au *Cours familier de littérature*, et j'accompagnais mon oncle, M. Hector Bossange, qui allait précisément entretenir le poète d'un projet de propagande pour cette publication destinée à secourir sa misère, sinon à relever sa fortune. L'accueil fut charmant et la visite dura une bonne demi-heure. Lamartine n'était plus l'homme dont il avait dit lui-même, qui s'y connaissait et qui se connais-



Hector Fabre

sait, qu'il était beau. Cependant, grand, droit, distingué, c'était encore un beau vieillard. Il s'exprimait avec une grâce parfaite. Sa grande préoccupation en ce moment-là était de convaincre les gens qu'il n'était pas un *dépensier*, un dissipateur, mais qu'en lui le poète se doublait d'un homme d'affaires. Le paradoxe était joli, et il le développait avec cette éloquence qui a brillé si souvent dans ses discours à l'appui de thèses également hardies... Lamartine habitait alors rue Ville-Levêque un appartement meublé : il ne lui restait de son ancienne splendeur qu'un grand lévrier.



Lamartine

HECTOR FABRE.

1880

M. LOUIS FRECHETTE CHEZ VICTOR

HUGO

J'ES suis peut-être le seul Canadien qui ait jamais approché le poète incomparable dont les œuvres ont jeté tant d'éclat sur notre siècle.

A l'époque où j'eus l'honneur d'être reçu chez lui, il emplissait le monde de sa renommée. Il était rentré en France en triomphateur, après vingt années d'un exil qui avait entouré son front de l'aurole des martyrs et des prophètes. Et il vieillissait dans l'austérité d'un travail persistant et plus fécond que jamais, caressé par ses petits-enfants, idolâtré par son grand Paris, acclamé par la France, salué par l'univers entier. On disait de lui "qu'il était entré tout vivant dans l'immortalité;" et ceux qui pouvaient apercevoir, même de loin, le vieillard prodigieux qui, à douze ans, avait été surnommé par Chateaubriand, *l'enfant sublime*, se sentaient tentés de baisser la tête, presque éblouis. C'était quatre ans avant sa mort, en 1880. J'étais depuis quelques semaines à Paris; et, à chaque instant, des célébrités littéraires, avec

lesquelles les circonstances m'avaient mis en contact, me disaient :

—Avez-vous vu Victor Hugo?

—Il faut aller voir Victor Hugo!

—Ne manquez pas de faire visite à Victor Hugo. Un jour, Eugène Manuel—l'éminent poète—insista plus que les autres :

—Vous avez une trop belle occasion, me dit-il; vous seriez impardonnable de ne pas en profiter. Il n'y a pas deux Victor Hugo au monde; et, malheureusement, il n'y est pas pour de longues années maintenant. Ne le voit pas qui veut, du reste; je n'ai pu le rencontrer, moi, que lorsque j'ai été candidat à l'Académie. Les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez vous ouvrent tout naturellement sa porte; profitez-en. Demandez une audience, et présentez-vous chez lui à dix heures du soir. C'est le moment où il sort de table... Je me décidai à demander l'entrevue en question. J'écrivis donc à cet effet une petite lettre dans laquelle j'essayai de réunir, entre autres qualités de style, un peu d'élégance avec beaucoup de concision. Et ce n'est pas sans un léger tremblement nerveux, je l'avoue, que je traçai, sur le dos de l'enveloppe, la suscription suivante :

A Victor Hugo,  
130, avenue d'Eylau.

Quelques jours après, à mon retour d'une excursion dans le Berri, je trouvais sur ma table une petite note ainsi conçue :

"Monsieur,—Je suis chargé par M. Victor Hugo de vous dire que vous serez le bienvenu chez lui, le jour qui vous conviendra, à 10 heures du soir. Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Richard LESCLIDE."

L'avenue d'Eylau—qui devait devenir, l'année suivante, l'avenue *Victor-Hugo*—est, comme on le sait, une des douze grandes voies publiques qui convergent à l'Arc de triomphe de l'Etoile. Le soir même, un coupé de remise me déposait à la porte du grand poète.

La maison qu'habitait l'immortel auteur de tant de chefs-d'œuvre—aujourd'hui transformée en musée—n'a rien de particulièrement imposant. C'est un hôtel assez élégant, mais de petites dimensions, tout blanc, avec de grands jardins à côté et en arrière. La porte, ni très large ni très haute, à deux vantaux alors peints en vert, s'abrite sous une espèce de marquise vitrée. Elle affleure presque le trottoir.

Ma montre marquait dix heures. Je tirai le bouton doré, et le bruit de la sonnette me retentit jusqu'au fond de la poitrine. Mille émotions diverses m'assaillaient. J'allais me trouver face à face avec l'homme extraordinaire dont les conceptions grandioses avaient si souvent éveillé mes enthousiasmes juvéniles. J'allais toucher cette main qui avait jeté tant d'incomparables pages aux quatre vents du monde et du siècle. J'allais contempler ce front monumental, tout chargé de gloire et d'années, et que le génie avait couronné d'un nimbe impérisable. J'allais voir Victor Hugo. J'allais entendre sa voix, lui parler... Que lui dire? Le cœur me battait violemment, et j'avais des envies folles de me sauver. Enfin la porte s'ouvrit :

—M. Victor Hugo?

—Il est à table, me répondit une petite bonne fra-

che et accorte; que monsieur se donne la peine d'entrer.

—Voici ma carte.

Et pendant que la jolie bonne s'acquittait du message, jetant un coup d'œil à ma gauche, j'aperçus par l'entre-baillement d'une porte, dans une toute petite pièce, deux femmes en grand deuil qui paraissaient pleurer. La bonne revint avec un sourire.

—Monsieur prie monsieur d'entrer au salon, dit-elle; il sera à lui dans un instant.

Et, soulevant une lourde portière, elle m'introduisit dans le salon, tout au bout de l'antichambre. Je ne vis personne, mais j'entendis le bruit de plusieurs voix en conversation animée, mêlé au cliquetis et aux tintements ordinaires d'une salle à manger à la



Louis Fréchette

fin d'un repas.

Le salon du grand poète formait un carré long, meublé d'une façon que je n'ai remarquée nulle part ailleurs. Il était tout garni de tentures capitonnées et de draperies, le tout en satin rouge, sans autres ornements qu'un lustre en cristal suspendu au plafond, deux appliques en bronze doré à trois branches, et une riche pendule placée sur le manteau de la cheminée, lequel était en marbre noir et garni de velours rouge, broché d'or. Deux rangées de fauteuil en bois doré, et en satin rouge aussi, s'alignaient face à face, au milieu de la pièce et dans sa plus grande longueur, sur un tapis à fleurs roses et à fond blanc. Entre ce salon et la salle à manger, une large baie sans porte s'ouvrait sur un espace sombre.

C'est par cette baie, devenue tout à coup lumineuse et pour ainsi dire rayonnante, que m'apparut le maître. Il marchait d'un pas un peu lourd, mais la tête haute et grave, ayant à son bras sa vieille amie, Mme Drouet—une autre des personnes chères que le grand octogénaire devait voir disparaître avant lui.

Plusieurs convives le suivaient, parmi lesquels une autre dame, brUNETTE pleine de vivacité dont je n'ai jamais su le nom.—Mme Dorian probablement—Auguste Vaquerie, Paul Meurice, Eugène Lockroy,—je les reconnus par leurs portraits qui m'étaient familiers,—et enfin, un jeune homme que je supposais être le secrétaire du poète, M. Richard Lesclide.

Tout le monde connaît la tête de Victor Hugo, ces beaux traits réguliers et pensifs, ce grand front marmoréen, couronné d'une chevelure courte, presque hérissée, blanche comme la neige, et cette bouche gracieuse respirant une bienveillante bonhomie, encadrée par une barbe courte et argentée comme la chevelure. Ses portraits sont en général très fidèles. Seulement ce que la photographie ne pouvait rendre, c'est son teint. Je m'attendais à voir une figure mate et olivâtre, pâle en tout cas. Je me trompais. Victor Hugo—grand mangeur et qui aimait les bons crûs, quoi qu'on en ait pu dire—avait le

teint fleuri des sanguins...

Quant au reste du physique, Victor Hugo était un homme d'à peu près cinq pieds huit pouces, carré d'épaules, et de taille un peu pleine. On ne lui aurait pas donné son âge.

Il s'avança vers moi la main tendue. Mais, au moment où j'allais répondre aux quelques paroles polies qu'il venait de m'adresser, voilà qu'une des personnes en noir que j'avais entrevues en entrant se précipite dans le salon, et vient tomber, en fondant en larmes, à genoux entre le poète et moi.

Victor Hugo se pencha vers elle, la releva avec bonté, lui demanda ce qu'elle désirait; et, comme la suffocation empêchait la pauvre femme de parler, il l'entraîna dans la salle à manger, d'où nous arriva bientôt, au milieu des exclamations et des sanglots, la voix sympathique et profonde du maître qui disait:

— Calmez-vous, calmez-vous, chère madame; nous allons voir à cela

Victor Hugo était, à Paris, l'homme par excellence à qui s'adressaient toutes les grandes infortunes. Cet incident avait naturellement interrompu le caquetage bruyant des convives, qui recommença de plus belle l'instant d'après...

Je ne savais quelle contenance garder, lorsque la grande figure léonine du maître reparut

dans le cadre lumineux de la salle à manger.

—Allons, me dis-je à moi-même, du courage!

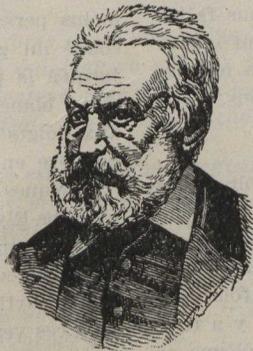
Le fait est que j'aurais aimé tout autant me voir loin. Mais jugez de mon embarras lorsque le grand poète s'approcha de moi, et me dit sur un ton plein de bonté:

—Et vous, cher monsieur, que puis-je faire pour vous être utile?

Un soufflet en pleine figure ne m'aurait pas plus décontenancé.

—Je vous demande pardon, grand maître, balbutiai-je... Je ne suis pas un solliciteur... je désire seulement... vous présenter...

Mais pour comble d'ahurissement, je m'aperçus, en sentant la sueur perler à mon front, qu'il me fallait hausser la voix: mon imposant interlocuteur se penchait la tête



Victor Hugo

vers moi, la main à l'oreille. Il ne m'entendait pas. Cette demi surdité m'étonnait, comme si un homme comme Victor Hugo eût dû être inaccessible aux infirmités humaines.

Dans mon embarras, il me vint une idée ; je tirai de ma poche la lettre de M. Lesclide et la présentai au poète.

—Ah ! très bien, dit-il, vous êtes un confrère. Pardonnez à ma méprise.

Et puis, en me serrant très cordialement la main et en m'indiquant du geste ses convives et la rangée de fauteuils, il ajouta, sur un ton d'extrême urbanité :

—Vous êtes chez vous, monsieur. Si ma maison ne peut être ouverte à tout le monde, vous êtes de ceux qui ont toujours le droit d'y être les bienvenus : Vous venez du Canada, notre ancienne colonie, à ce que je vois.

—Oui, maître.

—Une grande perte que nous avons faites là. Les folies de Louis XV nous ont enlevé la moitié de l'Amérique. Il y a bon nombre de descendants de Français chez vous, n'est-ce pas ?

—Plus de deux millions.

—Vraiment ? Et depuis quand habitez-vous ce pays-là.

—J'y suis né, maître. Je suis un enfant des anciens colons français. Vous m'avez déjà fait l'honneur de m'écrire deux fois : une en 1863, de Guernesey, une autre il y a trois ans, par l'intermédiaire de votre collègue au sénat, M. Laurent-Pichet.

—Bon, j'y suis, j'y suis !... Vous savez je m'embrouille un peu dans ces détails-là... Ah ! l'Amérique, j'aurais bien voulu la voir ! Il y a eu là des hommes antiques. Mais que voulez-vous, je n'ai jamais eu le temps de voyager.

—Vos ouvrages ont voyagé pour vous, maîtres. Ils vous ont créé des amis passionnés dans les deux hémisphères ; des amis, ajoutai-je en reprenant un peu d'aplomb, qui voyageraient bien, eux, s'ils étaient sûrs d'être admis comme moi en votre présence.

—Le fait est que je suis un peu forcé de me claquemurer. Je n'ai pas encore terminé mon œuvre, voyez-vous ; et, à mon âge, le temps presse.

—Merci de m'avoir mis au nombre des exceptions, cher maître ; cette entrevue sera certainement le souvenir de ma vie.

—Vous n'avez qu'à la renouveler, si cela vous fait plaisir, me dit Victor Hugo très affectueusement.

Je n'ai eu ni le temps ni la hardiesse de profiter de l'invitation. Après quelques minutes de conversation sur des sujets plus ou moins personnels, je me levai pour prendre congé du grand homme. Il me reconduisit jusqu'à la porte du salon. Je vois encore sa main blanche et potelée, assez forte, mais aux doigts très effilés, soulever pour moi la portière en satin rouge.

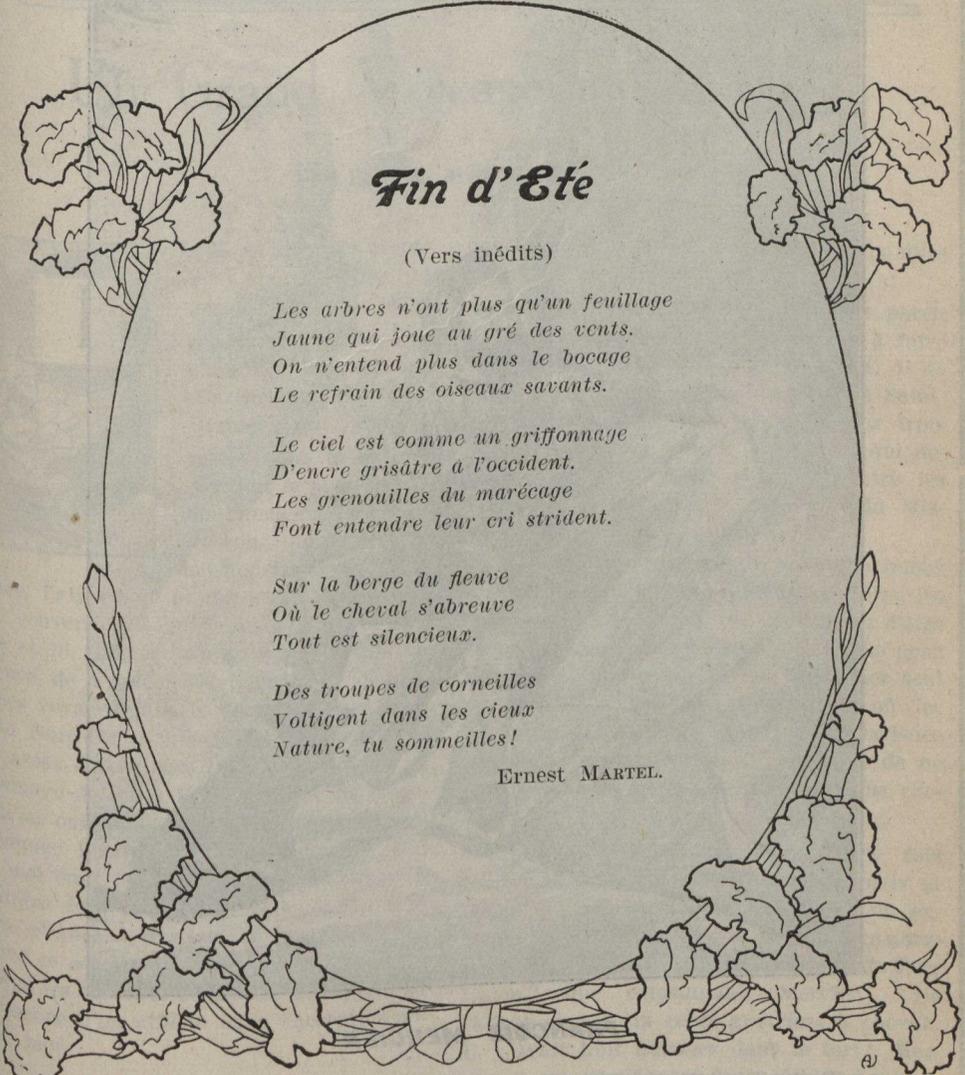
Quelques minutes après, j'arpentais les Champs-Élysées, la tête assiégée par mille pensées tumultueuses.

Pas un autre homme ne m'a causé la millième partie de ces impressions. Je comprenais ces vers de Jean Richepin, parlant de sa première visite chez Victor Hugo :

*Il me semble, ce soir, que le boulevard bien  
Bordé de becs de gaz, est un chemin d'étoiles,  
Et que celui chez qui je vais, c'est le bon Dieu.*

Louis FRECHETTE.





## *Fin d'Été*

(Vers inédits)

*Les arbres n'ont plus qu'un feuillage  
Jaune qui joue au gré des vents.  
On n'entend plus dans le bocage  
Le refrain des oiseaux savants.*

*Le ciel est comme un griffonnage  
D'encre grisâtre à l'occident.  
Les grenouilles du marécage  
Font entendre leur cri strident.*

*Sur la berge du fleuve  
Où le cheval s'abreuve  
Tout est silencieux.*

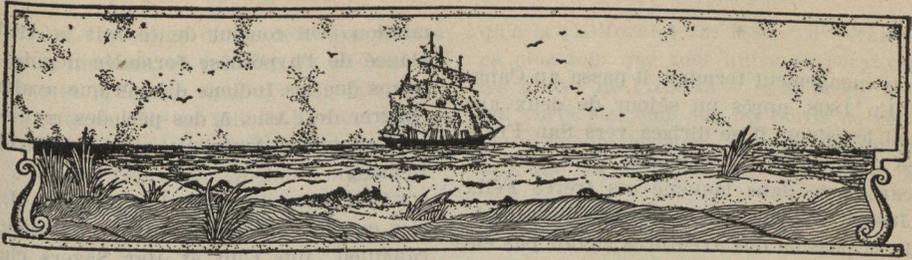
*Des troupes de corneilles  
Voltigent dans les cieux  
Nature, tu sommeilles!*

Ernest MARTEL.



**FRANÇOIS MERCIER**

(Portrait publié en 1871 dans le *Canadian Illustrated News*.)



# Un Grand Voyageur Canadien

Par E. - Z. MASSICOTTE



IL Y A plus de trente ans, étant écolier et grand comme ça, je me trouvais, par hasard, chez MM. les notaires Barthélémy et Rémi Bernier qui demeuraient dans la maison portant le numéro 831 de l'ancienne rue St-Joseph, lorsqu'arriva un Monsieur de haute

stature, l'air résolu et imposant.

La conversation qui s'engagea entre les hôtes et le visiteur m'apprit que j'étais en présence de François Mercier, déjà célèbre par ses voyages dans la partie la plus reculée du Nord-Ouest américain. Il avait à son actif assez d'aventures pour en prêter à un personnage de Jules Verne. Je me fis si petit qu'on oublia ma présence et que je pus contempler longuement ce compatriote qui pour moi était l'égal d'un être fabuleux.

Maintes fois, après cette époque, j'ai rencontré François Mercier et toujours j'ai éprouvé ce sentiment de respect et d'admiration que les fervents du muscle ressentent en la présence d'un athlète dans l'acception noble du mot.

\* \* \*

François Mercier est né à Saint-Paul l'Érinite vers 1838. Son père, un brave cultivateur, fut le chef d'une nombreuse famille parmi laquelle on remarque François, Moïse, Félix, Eugène et Joseph, tous hommes soli-

des, entreprenants et hardis, puis deux filles qui embrassèrent l'état religieux.

C'est à dix-huit ans que François partit pour l'ouest américain, décidé, sinon à faire fortune, du moins à voir du nouveau. Il se rendit à Saint-Paul, Minnesota, puis à Saint-Louis, Missouri, et, là, s'enrôla pour trois ans dans une compagnie américaine qui devait pacifier la région comprise entre les montagnes rocheuses et les bords du Mississippi.

Ce territoire était habité "par des tribus belliqueuses et barbares: les Pieds noirs, les Sioux, les Assiniboïnes, etc. Il suffisait d'être en bons termes avec l'une de ces tribus pour s'attirer la haine des autres. S'éloigner seul ou en petit nombre des divers forts où les escouades séjournèrent était une imprudence souvent funeste; on courait le risque de ne pas revenir ou de rentrer au fort sans chevalure."

François Mercier faillit plusieurs fois tomber sous les coups des sauvages, mais sa bonne étoile le protégeait. En voici un exemple: "Les Sioux allant, un jour, en guerre, eurent la pensée de faire le siège du Fort Union" que commandait Mercier. "Ils étaient cinq à six cents guerriers à cheval. Il y avait huit hommes dans le fort: Mercier et ses compagnons tous décidés à vendre chèrement leur vie. Ils laissèrent approcher les pirates de la prairie et lorsqu'ils furent assez près, ils ajustèrent leurs carabines. Huit balles partirent et huit Peaux-Rouges tombèrent. Les Sioux épouvantés s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux."

\* \* \*

Son engagement terminé, il passa au Canada. En 1868, après un séjour de deux ans parmi les siens, il se dirigea vers San Francisco avec l'idée d'y exploiter l'industrie de la carrosserie dans laquelle ses frères Félix et Joseph avaient du succès, à Montréal. Mais sa passion des aventures n'était pas encore éteinte et la vie sédentaire lui souriait peu. Une expédition s'organisait pour le détroit de Behring et la presqu'île de l'Alaska, que les Etats-Unis avaient achetée des Russes, deux ans auparavant, il en fit partie avec son frère Moïse; Ephrem Gravel, de Saint-Martin; Michel Laberge, de Chateauguay; Napoléon Robert, de Saint-Césaire et deux Américains, M. Smith et James Bern qui avaient formé la société: *The Pioneer American Fur Co.*

"Cette expédition avait quitté San Francisco le 15 avril 1869 et elle arriva à destination le 21 juin suivant. Là, Mercier et ses compagnons construisirent un bateau qu'on appela "La Canadienne" et ils s'en servirent pour s'aventurer sur la rivière Yukon."

On a cru pendant longtemps, que François Mercier avait été le premier Canadien à pénétrer dans le Yukon et l'Alaska. Il convient de rétablir les faits. Cet honneur revient à Michel Laberge qui, dès 1865, fit partie de l'expédition de la *Western Union Telegraph*, organisée sous les ordres du capitaine Charles S. Buckley et qui explora la région du Yukon. Ce Laberge qui revint vivre à Chateauguay vers 1875, a même laissé son nom à un lac et à une rivière du lointain territoire.

\* \* \*

Quelques années plus tard "François Mercier allait en Europe et donnait, à Paris, devant la Société de Géographie, une conférence qui eut du retentissement. Il fit alors la connaissance du célèbre géographe Elisée Reclus qu'il intéressa vivement par ses récits et qui devint l'un de ses meilleurs amis.

"Ce fut à la demande de l'illustre écrivain qu'il fut chargé par la société de géographie de Paris, de faire la traversée du détroit de Behring pour aller attérir en Sibérie. Il se fit accompagner par les sauvages de l'Alaska et put accomplir avec succès sa

mission. On conclut de ce fait la vraisemblance de l'hypothèse formulée depuis longtemps que les Indiens d'Amérique avaient dû émigrer de l'Asie, à des périodes reculées et s'en venir en Amérique par le détroit de Behring...

"Ce fut aussi sur les instances de M. Mercier que le Pape envoya dans l'extrême nord canadien, Mgr Clut et Mgr Sagers chargés tous deux de l'évangélisation des tribus indiennes. Il reçut d'ailleurs, du Vatican, pour les services qu'il rendit aux missionnaires et l'intérêt qu'il manifesta constamment pour la religion catholique dans ces lointaines régions, une très haute distinction...

"De l'Alaska, il avait rapporté une précieuse collection de fossiles qu'il vendit au gouvernement canadien."

\* \* \*

Le 12 avril 1884, les amis de M. Mercier lui présentèrent une adresse et une superbe médaille d'or, à l'occasion de son départ de Montréal pour l'Alaska. Il s'éloignait, alors, pour trois ans et ce devait être son dernier voyage. A cette réunion, on remarquait les honorables J. L. Beaudry, maire de Montréal et J. R. Thibaudeau, sénateur; MM. L. O. David, avocat; H. Paradis, chef de police; H. Beaugrand, journaliste; G. R. Fabre; Dr A. C. A. Ricard; I. B. Durocher; J. Rölland; G. Boivin; Louis Fréchette; Z. Chapeleau, libraire, etc.

M. L. O. David lut l'adresse et M. H. Beaugrand présenta la médaille d'or, portant à l'avert les traditionnelles raquettes du trappeur, et, au revers, l'inscription: *Présenté par ses amis, Montréal, 12 avril 1884.*

\* \* \*

"Doux et brave, grand et bien fait, habile à la chasse, infatigable à la course, d'une force et d'une agilité remarquable", tel fut Mercier.

"Dans un exercice au tir qui eut lieu à San Francisco, en 1869, il envoya trois balles dans le même trou, coup sur coup, à une distance de trois cents verges..."

"Patient et paisible comme beaucoup d'hommes forts, il était, comme eux, terrible lorsqu'on le poussait à bout.

“ On l'a vu, obligé de se défendre contre plusieurs hommes, en prendre un au bout de ses bras et le lancer, après l'avoir fait tourner au-dessus de sa tête, à plusieurs pas; inutile de dire que les autres ne se risquèrent pas à tenter l'épreuve. Quelques autres exploits de cette nature suffirent à assurer sa tranquillité.”

\* \* \*

François Mercier personnifiait admirablement le trappeur, le coureur des bois et le découvreur; il a eu le courage, l'adresse, la vigueur, l'endurance, le jugement prompt et ferme, toutes qualités utiles à ceux qui sont continuellement exposés à mille dangers et qui ne doivent compter que sur eux pour en sortir avec honneur.

Il est un illustre émule de ces vaillants Français qui ont parcouru l'Amérique septentrionale depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique et depuis le Labrador jus-

qu'à la Californie. En 1884, “ il s'était avancé plus loin que tout autre explorateur sur les glaces de l'Alaska”, et il éleva un fort qui porta son nom sur les bords de cette rivière Yukon devenue fameuse dès qu'on apprit que ses flots roulaient sur un lit d'or.

\* \* \*

Ce compatriote est mort à Montréal le 3 janvier 1906, après avoir acquis une fortune dans la fourrure.

Son frère, Moïse Mercier, qui fut son compagnon durant de longues années, lui a survécu, et il a voulu couronner dignement sa carrière en donnant une marque de dévouement à son pays.

Vers 1895, le premier, il s'établit à Sainte-Véronique, dans le nord de la province, lorsque le canton Turgeon fut ouvert à la colonisation, et aujourd'hui, à cet endroit, s'élève une riche et prospère paroisse, dont il était le maire en 1907.





*Une seule et même famille de colons*

## Autour D'un Livre

Par PIERRE VOYER

A U temps où les journaux quotidiens ne comptaient que quatre pages en semaine et huit le samedi (heureuse époque où le public avait de la lecture pour la valeur de son sou), le rédacteur en chef de l'un de ces journaux était une cause constante de surprise et d'envie pour ses confrères. Presque chaque jour, surtout le samedi, il avait sur les questions d'administration publique, même les plus tapées et retapées, des notions inédites, de copieuses statistiques contrôlées, des aperçus substantiels ou, assez souvent, complets et définitifs. Puis, étant donné qu'il avait l'écriture alerte et originale, tout cela formait un budget de lecture utile et agréable, qui, je l'ai dit, recevait les honneurs de l'envie et de l'étonnement. Comme c'était un bon copain de confrère, qui ne conservait pas pour lui tout seul les recettes du métier, il n'hésita pas à donner la sienne. Elle était fort simple, à la portée de tous.

—Je lis, dit-il, les brochures officielles, les livres bleus et les autres...

On se récria : sûrement, c'était une charge. —Nenni ! je lis la littérature officielle depuis tant d'années, c'est-à-dire depuis que Chose, qui nous valait tous ensemble, m'en donna le conseil, m'en imposa presque l'obligation. Au commencement, j'apportai peu d'enthousiasme, moins de foi encore, si possible. Mais je ne tardai pas à comprendre que mon doyen m'avait donné là une recette magnifique, indiqué une source pure, intarissable. Faites de même.



Il y en eut au moins un qui fit de même. C'est pourquoi j'ai lu presque toute la littérature propagandiste émise par le ministère de la Colonisation de notre province, surtout celle, absolument nouveau genre, qui est produite depuis quelques années. Autrefois, des publicistes de cette importante branche de notre administration, à force de vouloir faire grand faisaient à peu près rien. L'un

d'eux, écrivain presque classique, traça, du Saguenay, les hypothèses géologiques ; ce qui aida à la colonisation à peu près dans la même mesure qu'un traité sur la pluralité des mondes pourrait servir à des échevins cherchant à améliorer des asphaltes.

D'autres ont empilé des matières indigestes sur de formidables statistiques, parlant un langage technique, supputant, un instrument à la main, les altitudes des Laurentides ou les profondeurs des alluvions. Pour rester davantage dans la note que le premier, ceux-ci n'en furent pas moins improductifs, parce que obscurs et abominablement traditionalistes—la tradition voulant qu'un document de provenance officielle soit pédant

vantage quand, des ministres nouveaux mettant du muscle nouveau dans le ministère de la colonisation, une grande campagne fut inaugurée sur le vieux continent, chez nos voisins et dans notre pays même.

A bonne marchandise, il faut réclame intelligente, claire, convaincante. Ce n'est pas *humilier* une chose que de l'annoncer. Comme disait Lamartine : Dieu, lui-même, n'a-t-il pas besoin qu'on sonne les cloches ?

Mais il importe, par exemple, que l'annonce soit digne, juste, attrayante, à la portée de ceux à qui l'on s'adresse.

Au moment où ces ministres nouveaux donnaient le coup de fouet à un organisme empêtré dans la routine et somnolent comme

un être atrophié, à ce moment même, le ministère de l'Intérieur répandait, pour attirer les colons dans le Far West et ailleurs, une littérature abondante, ingénieuse, originale, bien illustrée, corsée comme une encyclopédie, soutenu e par une admirable série de cartes géographiques. Ontario en faisait autant.

C'est alors que notre propre littérature de propagande devint, elle aussi, nouveau jeu. Nous eûmes, en bonne succession, des ouvrages s'attachant à faire



Une route de colonisation

et inintelligible, quand même il est destiné à la masse.

D'autres publicistes, enfin, voulant réagir contre ce *trop* tombèrent à pic dans le *trop* peu, devenant terre-à-terre comme des bonimenteurs de baumes populaires. Leur intention était bonne, mais le résultat fut à peu près négatif comme réclame effective, surtout à l'étranger où cette littérature contribuait peut-être quelque peu à prolonger la légende que nous sommes mâtinés d'indien.

Bref, une rénovation, que dis-je ? la création d'un genre nouveau, moyen-terme, s'imposait d'urgence. Et l'on s'en aperçut da-

connaitre, tranche par tranche, les régions libres de notre province. Le dernier de ces ouvrages, comme les précédents, est dû à monsieur Alfred Pelland, diligent et enthousiaste collaborateur de l'hon. M. Provost d'abord, puis de l'hon. M. Chas. Devlin, le ministre actuel—un ministre idéal, homme d'action, plein d'entregent, élevé sur la frontière d'un territoire de colonisation.

Le livre que j'ai sous les yeux en ce moment—le dernier en date et intitulé *Vers le Canada*—est de beaucoup le meilleur de la série. Le meilleur en ceci, surtout, qu'il forme un *vade-mecum* complet, un guide très sûr en tout, de bonne texture littéraire tout



*La période de défrichage*

en restant toujours accessible à toutes les intelligences. Les illustrations, nombreuses, sont instructives en même temps qu'atrayantes. Leur ensemble forme une belle leçon de choses que le texte vient confirmer et affermir.

La presse sérieuse du pays a accueilli cet ouvrage en des termes qui ne me laissent vraiment rien à ajouter. Je veux tout de même ceci : donner au moins un échantillon de la manière condensée, rapide, définitive dont M. Pelland sait faire connaître les terres qui attendent des féconds.

A la page 41, sous le titre : *Une comparaison*, je relève ce petit chapitre :

“ Pour faire voir s'il est réellement avantageux pour des

jeunes gens ou des jeunes couples de venir s'établir dans la province de Québec, qu'on nous permette la comparaison suivante :

“ Nous allons prendre des jeunes gens s'établissant en Normandie sur 5 ou 6 hectares de terre ; d'autres jeunes gens s'établissant dans la province de Québec, sur une ferme de 40 hectares, dont 5 ou 6 hectares seule-



*Première récolte*



*Premier stage: Colon*

ment peuvent être utilisés en culture.

“ Quel va être l'avenir des uns et des autres ?

“ En France, ces jeunes gens devront louer à bail la terre qu'ils occupent. Si elle est en labour, pour 6 hectares ils paieront en moyenne de 550 à 600 francs de loyer ; si elle est en prairie le prix s'élèvera à 650 et même 700 francs. Il leur faudra donc avant d'avoir un sou à eux trouver leurs moyens d'existence et d'un autre côté payer au propriétaire le loyer annuel.

“ Que se passe-t-il au contraire dans la province de Québec ?

“ Le cultivateur n'a pas de loyer à payer. Non seulement il aura pour lui le produit total de ses récoltes,

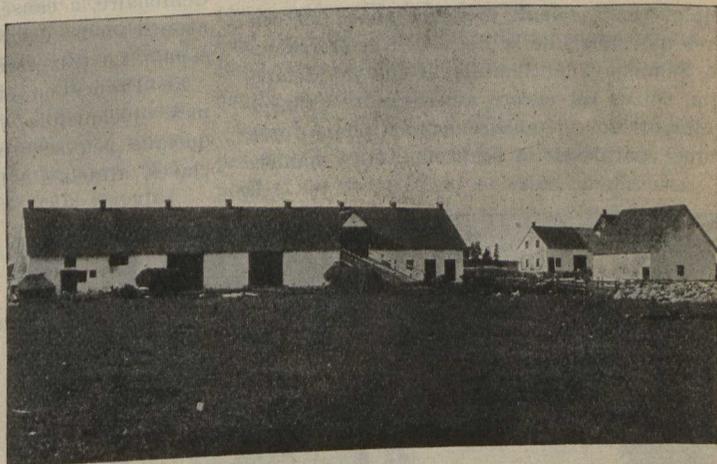
mais encore les recettes qu'il pourra retirer de la vente du bois qu'il fait l'hiver. C'est dire qu'en France, quand il peut vivre et payer son propriétaire, le petit cultivateur ne fait guère que travailler pour celui-ci, et il lui est impossible de mettre de côté assez

d'argent pour acquérir plus tard une propriété.

“ Au contraire, dans la province de Québec, le petit cultivateur a pour lui tous ses revenus, il s'agrandit en un mot tous les jours, et c'est ainsi que nous voyons au bout de quelques années, des gens qui n'avaient pas le sou et qui cependant deviennent propriétaires rapidement de fermes évaluées à 30,000 ou 35,000 francs.

“ Bien entendu dans la province de Qué-

bec, comme partout ailleurs, la richesse ne tombe pas d'un coup du ciel ; les premiers temps sont durs, mais il y a au moins cette heureuse perspective que des gens qui travaillent pendant quelques années peuvent facilement s'assurer non seulement leur exis-



*Second stage: Cultivateur aisé*

tence, mais devenir de bons propriétaires à l'aise.

“ Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer qui sillonnent la province, dans tous les sens, et qui permettent le transport en gros des denrées sur les principaux centres de con-

sommatum, le cultivateur n'a pas de déboursés considérables à faire pour écouler ses produits. Les prix sont parfaitement établis suivant la nature et la qualité des denrées, et le commerce se fait facilement."

Ceux qui connaissent l'émigrant français ou belge, s'accorderont à dire que c'est là ce qu'il fallait écrire et la façon dont il fallait l'écrire.

Tenu à tourner seulement autour d'un livre dans cet article; à ne pas toucher aux détails (tâche remise à plus tard), je brusquerai en formulant le vœu que *Vers le Canada*, qui est destiné aux colons possibles de l'étranger, soit également mis entre les mains de nos Canadiens-Français d'ici et d'ailleurs.

S'il est commun de dire, un peu partout, que l'on ne connaît rien moins que son pays, cela est surtout vrai pour nous.

Ainsi, dans notre haute classe, vous rencontrez, chaque jour, des gens qui savent tout des Alpes et rien de nos belles montagnes.

Dans le milieu agricole, l'ignorance des sols à coloniser, des notions géographiques, des distances, des spécialités de culture de régions presque voisines, des moyens et des tarifs de transport, des accommodations établies ou prévues, cette ignorance est proverbiale. On y connaît peut-être mieux les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre que le Saguenay, le Nomingue ou la Métapédia. On en est encore aux terreurs qu'inspirait autrefois l'établissement en pleine forêt, lequel paraissait à beaucoup une manière

de suicide. On ignore généralement l'évolution survenue dans cette sphère, le progrès sous le rapport des routes et des débouchés voisins, les commodités de toutes sortes organisées par les âmes dirigeantes de la colonisation *up-to-date*.

\* \* \*

Il semble vraiment que, de toute éternité, il a été décidé qu'en notre pays il existerait un constant malentendu en matière de colonisation. On le constate dès le prime début.

C'est ainsi que nous venons de la France, un pays qui n'est pas colonisateur. Voyez les résultats obtenus en Algérie après plus d'un demi-siècle d'efforts, et pourtant, ce pays est à quelques lieues seulement de la frontière de la mère-patrie. On y va en quelques heures, sur des bateaux solides et confortables; on y trouve théâtres, journaux, cafés-concerts, tout le superflu qui forme le nécessaire *sine qua non* de tant de Français.

Or, le premier jalon de colonisation planté sur notre sol, le fut à une époque de toutes façons ingrate, pour ne pas dire plus.

La marine se composait de fragiles coquilles dont une reproduction, aux Fêtes du IIIe Centenaire, a causé un étonnement qui a dû aboutir à la discrète incrédulité chez le *populo*. La traversée inspirait la terreur.

En France on était alors homme d'armes, quelquefois vigneron. Ne cultivaient quelque peu sérieusement que des demi-esclaves, attachés à la terre à peu près aussi volontairement qu'un forçat à son boulet.

Et puis ceux que l'histoire non rectifiée a appelés les Colonisateurs du Canada, ils ne visaient qu'à la traite des fourrures.

Sulte a écrit quelque part: "Les amateurs de l'histoire du Canada m'ont souvent demandé pourquoi le qualificatif de "colonisateur" est appliqué à des personnages qui n'ont jamais rien colonisé, tels que Ville-



Troisième stage: Campagnard rentier

gaignon, Roberval, Poutrincourt, Champlain, La Salle, Duplex, etc. A cela, j'ai répondu que les historiens, comme tous les écrivains, du reste, recherchent l'exagération et trouvant devant eux le mot colonisateur qui est noble et grand, ils l'appliquent à tous ceux qui figurent aux colonies,—pour le simple plaisir d'aller au-delà de la vérité, ce qui semble avoir toujours été l'unique but des historiens. Il y a deux manières de donner le change au lecteur quand on veut faire de l'histoire qui papillote un peu dans les horizons lointains de l'Amérique, par exemple : placer des adjectifs sonores sur des individus insignifiants, La Dauversière, Mme de Guercheville; ou imaginer des scènes d'un genre relevé, mais qui jurent avec l'ensemble de tout l'ouvrage. Les amateurs ne s'y laissent pas prendre. Quand on leur montre d'Aulnay se promenant à travers ses vastes domaines seigneuriaux de l'Acadie, ils vont de suite à la page où le même auteur prouve que d'Aulnay n'a fait aucune colonisation. Un seigneur du Canada a beau nous être représenté comme créateur, fondateur, colonisateur de son fief, on est certain de trouver dans un autre chapitre du même livre des révélations qui renversent ces pompeuses entreprises... Il faudra, coûte que coûte, appeler Richelieu un colonisateur, bien que le cher homme n'ait eu ni l'instinct de la chose ni la compréhension du mot... Ils (les historiens) découvriront que les dix-neuf vingtièmes de ceux qui passent pour avoir été les colonisateurs du Canada n'ont rien fait dans ce sens, et que les vrais colonisateurs étaient tout autrement qu'on ne se figure les fondateurs d'empire."

Et ce malentendu a été constant, multiforme, parfois cocasse à dérider les plus taciturnes, mais plus souvent de nature à attrister.

Ce n'est que depuis quelques années, et surtout sous l'administration actuelle, qu'il semble en voie de se dissiper pour tout de bon. Et c'est tout particulièrement heureux.

\* \* \*

Tout particulièrement, en effet, car outre qu'en ce moment nos cités, engorgées par l'invasion de gens de commerce ou de métier de l'étranger ou de déracinés de nos campagnes, renvoient, comme dans un hoquet, vers la terre leur trop plein, il y a encore ceci :

Une véritable tendance de retour à la terre se voit parmi notre classe moyenne, notre bourgeoisie; parmi ceux dont les pères ou les grands-pères vinrent aux villes au début des industries, alors qu'il y avait place pour beaucoup dans les centres et que les familles campagnardes étaient patriarcales partant hors de proportion avec le traditionnel patrimoine de quarante arpents. Chez les fils de professionnels, une pareille tendance se manifeste. Je parle en connaissance de choses, pouvant tracer des noms, établir des chiffres.

Elle est donc particulièrement opportune la vie nouvelle infusée au mécanisme officiel de la colonisation; elle l'est non moins la manière pleine d'impulsion et de précision qui caractérise aujourd'hui le travail des agences; l'est également la littérature propagandiste telle qu'on la conçoit et telle qu'on l'énonce depuis quelques années.

Sous pareille poussée, nous ne tarderons pas à voir surgir dans nos belles régions du nord et du sud-est des paroisses nombreuses, solidement assises, aux terres cultivées d'après la formule moderne; paroisses dont la prospérité discrète et constante sera bien le poème le plus doux à lire, et dont les clochers zèbreront le beau ciel de notre Canada français.





# Rose d'Automne



adame Sombreuil ferma le livre sur lequel, depuis quelques instants, elle se penchait, distraite, sans le lire, l'esprit ailleurs, quitta, un peu nerveuse, son fauteuil et descendit les degrés du perron. Il faisait une douce et claire journée d'automne qui paraît le jardin, déverdî et plus large avec ses massifs, ses corbeilles flétries, ses fragiles rideaux de lianes, d'un charme mélancolique de beauté déclinante et fuyante. Tous les végétaux qui n'avaient point encore souffert de la saison, s'entouraient de ce regain de fraîcheur et de grâce qu'ils prennent pendant les derniers beaux jours, sous les longs et fins rayons de soleil, comme s'ils buvaient, avec les ultimes clartés, la force nécessaire pour résister à la mort grise de l'hiver proche. Mais, sur les feuillages des vignes-vierges ruisselait un sang pâle aux barreaux de la grille; les marronniers roussis s'effeuillaient lentement sur le gravier de l'allée tournante, et dans un angle du mur, surgi de l'ombre mate des lierres, un long peuplier fuselé, vert encore, d'un vert doré, frémissait de toutes ses feuilles, en pleine lumière, et suspendait, dans l'atmosphère silencieuse, comme la bruissante chanson des espoirs et des adieux enclos dans l'intime et sobre jardin.

Mme Sombreuil allait à petits pas, suivait les allées aux bordures de buis, reprenait le même chemin, en une promenade méthodique et calme. La lumière assoupie, soyeuse, éteinte, mettait en valeur son visage encore frais, où les yeux jeunes souriaient, sur un buste ferme, fièrement dressé. Et le même

rayon coulait une vapeur ambrée sur sa nuque délicate où des cheveux follets s'échappaient d'une lourde torsade blond cendré. Grande et élancée, elle portait les quarante ans avec élégance et avec même une certaine joliesse réfléchie à laquelle ne nuisait pas une mise simple, d'un goût un peu sévère.

En passant, elle jetait un regard ému à toutes ces plantes qu'elle aimait parce qu'elles avaient longtemps embaumé sa solitude. N'avait-elle pas, à l'heure actuelle, un adieu à leur dire? La visite qu'elle attendait n'allait-elle pas décider de son sort nouveau? Et un regret la prenait à l'idée de les abandonner, de s'en séparer pour toujours. Notre cœur a de ces tendresses, réelles, constantes, pour de modestes et faibles choses qui n'ont que le mérite de fleurir et de sentir bon, mais dont la journalière présence, autour de nous, nous vaut un réconfort de sécurité et de quiétude... Mme Sombreuil n'avait pas de parents. Elle vivait solitaire, dans cette petite maison endormie au milieu des feuilles, entre un vieux chien, quelques livres, et un perpétuel ouvrage de tapisserie. Elle ne comptait plus qu'un ami, veuf comme elle, visiteur assidu, fidèle, qui l'entourait de mille soins attentifs et discrets et qui,—il y avait huit jours de cela—lui avait proposé d'unir leurs deux amitiés et leurs deux solitudes. L'offre la prenait au dépourvu; elle avait demandé un délai pour réfléchir. Et c'était aujourd'hui même qu'elle devait communiquer le résultat de sa longue réflexion.

A cette pensée, un émoi lui venait. Elle avait passé l'âge des sentiments violents et des effusions ardentes. Il n'y avait donc en elle que douceur et tendresse reconnaissante pour l'ami dévoué auquel elle allait se confier, "sur le retour", pour récompenser sa longue assiduité et ses délicates attentions,

puisqu'elle était, à lui, son désir. Elle ne pouvait pas lui refuser "ce bonheur", comme il avait dit. N'était-il d'ailleurs pas temps qu'elle payât, d'un seul coup, sa longue dette à celui qui, par le menu, lui avait déjà tant donné de lui-même? Elle y était résolue. Mais, à côté de ce sentiment, une légère crainte persistait de recommencer une nouvelle vie, de rompre avec son passé encore tout proche de tranquillité, de régularité, de calme sérénité. Malgré toutes les garanties morales que lui apportait Paul Lormeau, elle aurait voulu avoir le gage, l'affirmation indéniable, que cette union rendrait plus étroite, plus profonde encore, chez l'un et l'autre, leur vieille et si précieuse amitié. Et c'était cette petite pointe de mystère, d'inconnu, qui la faisait un peu hésiter. A quoi bon changer, songea-t-elle, si, en voulant plus, nous gâtons tout pour n'avoir pas su nous contenter de ce que nous avons?...

Elle entendit, sur la route, les coups répétés d'un timbre argentin. Paul arrivait à bicyclette, comme il faisait si souvent. Elle s'empressa vers la grille.

La porte était déjà ouverte; la sonnette tremblait encore dans les feuilles. Mme Sombreuil devint rose; il lui parut que son cœur tremblait aussi. Paul laissait là sa bicyclette et s'avancait vers elle. Le fort gaillard grisonnant et large, aux cinquante ans allègres, avait un air contraint qu'elle ne lui avait jamais vu. Il ne pouvait dissimuler son émotion.

—Eh bien, mon amie?

Incapable de trouver des détours, il allait droit au but. Elle répondit simplement:

—J'ai réfléchi, Paul. J'accepte volontiers... si vraiment nous ne faisons pas là... une folie!...

Ils s'étaient assis sur le banc de bois, sous la charmille où si souvent ils avaient causé à bâtons rompus. Il lui prit la main et parla avec une sincérité éloquente. Tout ce qui restait en lui de jeunesse montait à son visage et le transfigurait. Et les mots, les phrases qu'il employait, étaient faits pour chasser le doute, les dernières appréhensions, les persistantes craintes dans l'âme de celle qu'il voulait définitivement conquérir. Mme Sombreuil l'écoutait, troublée. Elle se laissait peu à peu gagner à la caresse de cette expansion. Une tiédeur entraînait en elle avec une plus

ferme confiance. Brusquement, sa solitude lui apparaissait sous des couleurs moins agréables. Ainsi, le vent balaie les nuées qui cachent la transparente pureté de l'azur. La vieillesse viendrait, grandissant l'exil, aggravant l'abandon. Et peut-être, faudrait-il mourir sans recevoir le suprême secours d'un regard ami. L'ombre ayant gagné la tonnelle, elle frissonna. Ils se levèrent. Leurs regards se pénétrèrent.

Une brise mouvante balançait les feuillages. Une cloche lointaine mettait de volantes sonorités dans l'air paisible. Une feuille se détachait de temps en temps. La lumière mourante baignait les choses de ses ors éteints.

Mme Sombreuil au bras de Paul, rêvait. Une immense douceur fondait en elle. Un souvenir lui traversa l'esprit. Elle se vit jeune et blanche fiancée.

Dans son amour d'alors, il entraînait plus d'ardeur et de fougue, plus d'ingénuité aussi.

Les orages, les désillusions avaient peu à peu flétri cette riche floraison. Mais elle n'avait pas connu cette tendresse tempérée, faite de sécurité et de quiétude conscientes, qui la laissait calme devant l'avenir, peut-être moins lumineux qu'autrefois, mais encore riant et clair! Et elle savourait, sans arrière-pensée, les charmes de l'heure et du décor, en harmonie maintenant avec la sérénité de ses pensées.

Ils s'approchèrent, au tournant de l'allée, d'un massif de rosiers. Les roses flétries s'en étaient allées. Une seule s'ouvrait, la dernière de la saison, d'une incarnation de nacre limpide et tendre, qui accueillait toute la lumière ambiante sur la candeur de ses pétales. Elle la découvrit sous les feuilles. Elle y vit le symbole de sa tendresse présente et voulut l'offrir comme gage de la parole donnée. Elle se baissa; sa main s'allongea pour casser la tige. La rose était très épanouie. Mais, superstitieuse, elle vit là un présage et quoi qu'il lui en coûtât, elle n'osa plus reculer. Elle cueillit la rose qui ne s'effeuilla point et la piqua à la boutonnière de Paul d'une main qui tremblait. Et lui, heureux, comparait Mme Sombreuil à une belle et fraîche rose d'automne, épanouie aussi, mais si délicate encore que, dans la douceur dorée du crépuscule, il l'admirait en souriant.

## Les Foxeurs



**J**E ne sais pas qui a introduit, dans le vocabulaire canadien - français, le verbe *foxer* pour signifier : " Faire l'école buissonnière ". Mais il est avéré que partout, c'est le mot courant, le seul compris, le seul accepté. Dans aucun séminaire, dans aucun collège, dans aucune école, petite ou grande, je n'ai entendu, maîtres ou élèves, appeler autrement que *foxeurs* ceux qui s'absentent de la classe sans permission.

Ceci posé, laissez-moi déplorer la quantité de foxage qui se produit chaque année. Des parents seraient surpris s'ils savaient que le fait d'é luder la classe, à leur insu, est porté à la hauteur d'un art par certains enfants. Quant aux maîtres, leur vigilance est endormie par une foule de trucs qui dénotent une pitoyable ingénuité chez des gamins qui n'ont pas encore quinze ans.

Or, l'école buissonnière est presque toujours l'école du vice. On y prend, en germe, tout ce qui plus tard se développera en passions dangereuses. C'est l'endroit préféré pour la première fumerie de cigarette et aussi, hélas ! la première gorgée d'alcool.

J'ai vu de mes propres yeux, au pied de la Montagne, un élève d'une quinzaine d'années en faisant boire d'autres, plus jeunes, à même un petit flacon de genièvre. Leurs livres étaient à côté d'eux, pêle-mêle. Presque tous avaient à la bouche une cigarette.

L'école buissonnière ne constituerait-elle qu'une perte de temps, qu'un relâchement et

un retard dans la marche des études, qu'un acte d'indiscipline et de tromperie, ce serait encore trop. Mais il y a plus, ou tout au moins lieu d'appréhender plus. Jean Frolo écrivait, l'an dernier, dans le *Petit Parisien* :

" Les affaires scandaleuses de Belleville montrent à quels affreux dangers sont exposés les enfants dans une grande ville. En province, à la campagne, on peut prétendre que ces dangers sont moindres ; les élèves qui, au lieu de se rendre en classe, font l'école buissonnière ne contractent que des habitudes de paresse et de mensonge. C'est déjà grave, car d'autres défauts viennent bientôt s'ajouter à ceux-là. Mais c'est à Paris, que la rue est démoralisatrice ; c'est là que tous les mauvais instincts les harcèlent et les saisissent comme autant de proies faciles, incapables de résistance.

" On ne s'imagine pas le nombre des sinistres individus, malades ou déments, qui attendent à la porte de nos écoles publiques la sortie des classes. Ils corrompent des âmes fraîches, ils souillent par leurs imaginations de petits corps et c'en est fini tout d'un coup de l'enfance innocente qui marche sans crainte dans la vie. Il semble cependant qu'un des devoirs sociaux les plus impérieux est de défendre la jeunesse, de la sauver. Le nombre des enfants qui vagabondent dans les rues est considérable ; il faut le restreindre. Il faut obliger l'écolier à assister aux classes, il faut savoir si ses absences sont connues de ses parents ; et si ce sont ces derniers qui le poussent à la mendicité, au vagabondage, il faut les frapper et durement, comme complices d'un vé ritable crime."

Dans certains pays, toutes les précautions

sont prises par les autorités pour supprimer le foxage. En Prusse, la police tient un registre des enfants d'âge scolaire, comme des jeunes gens soumis à la conscription militaire. Lorsqu'un enfant s'absente sans faire valoir une excuse plausible, le maître s'adresse d'abord aux parents, mais à la deuxième ou troisième absence, il prévient la police qui, dans les villes, applique directement l'amende ou la prison.

Ce régime, nécessairement sévère, est appliqué en d'autres pays; il donne en Suède, en Norvège, au Danemark de remarquables

l'importune. Un jour, il chipe à un étalage pour s'amuser, histoire de rire, pour se prouver à lui-même sa dextérité et son adresse. Il rencontre d'autres gamins paresseux comme lui et c'est une bande organisée, prête aux pires forfaits.

Jean Frolo demande que l'on punisse les foxeurs, et aussi certains parents. Je cite: "Combien en est-il de ceux-ci qui comprennent tout le mal que contient le qualificatif amusant d'école buissonnière? Un grand nombre nient de voir leurs enfants aventureux, indisciplinés, croyant discerner l'in-



*L'Ecole Buissonnière, (tableau de M. Harpignier)*

résultats. En Angleterre, on nomme des agents visiteurs, qui s'assurent de l'assiduité.

En certains endroits de France, le foxeur est assimilé à un inculpé. C'est, dit un écrivain, c'est qu'il est sur le chemin du crime, de tous les crimes. Jamais on ne s'élèvera avec assez de force contre l'influence démoralisante de la rue. C'est elle qui engendre les vices les plus horribles. Le petit oisif commence simplement par vouloir s'amuser en plein air, il ne demande pas autre chose. Il prend l'habitude de n'observer aucune règle, il ne veut plus obéir, toute observation

dice d'un caractère résolu. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui exploitent leurs enfants, les font travailler à la maison, dans les champs, par avarice, pour s'épargner des dépenses; ils méritent d'être ruinés par de très fortes amendes. Il faut donc déclarer une guerre sans merci au vagabondage des petits écoliers, il faut leur dire bien haut que dans les rues les guettent tous les vices qui mènent à tous les crimes."

Je n'ajouterai que ces mots qui sont de Victor Hugo: "Le crime commence au vagabondage de l'enfance."



!!!



???

## Le Chapeau de Castor

Ses hausses et ses baisses

Par MISTIGRIS

LE chapeau de castor est lié dans les larmes et les alarmes. Le 16 janvier 1797, le *Times*, de Londres, publiait la note suivante: "John Hetherington, mercier au Strand, vient de comparaître devant le lord-maire, qui l'a condamné, pour troubles et excitation à l'émeute, à 500 livres d'amende. Le sieur Hetherington, avec l'intention évidente d'effrayer le peuple, s'était montré sur la voie publique coiffé d'un étrange chapeau, à forme haute, et couvert d'une soie très lustrée, dont l'éclat éblouissait la vue. Selon le rapport des officiers de la Couronne, plusieurs femmes s'évanouirent à son aspect, les enfants poussèrent des cris d'effroi, la foule, ameutée, prit la fuite, et un des fils de M. Thomas, corroyeur, fut culbuté dans la bagarre et se cassa le bras droit."

Et depuis cette pénible et bruyante entrée dans le monde, le castor a eu des hausses et des baisses périodiques, des triomphes glorieux et des déchéances flétrissantes. Mais toujours il a surnagé, toujours il a survécu.

Telle l'anguille qui tressaute encore dans la poêle à frire; tel le chat qui a toujours une vie de rechange, le castor *never said die*, comme disent les artistes du Royal, et il est définitivement rangé dans la catégorie des morts dont la spécialité est de se porter bien.

Aussi attaqué que l'habit à queue, mais beaucoup plus populaire et immensément plus utile, ça été un soleil qui disparaissait le soir, sous les huées et les bousculades, pour reparaitre le matin suivant plus majestueux, plus imperturbable, et

Versant de longs torrents de lustre

Sur ses obscurs blasphémateurs

Lui qui affubla toutes sortes de têtes et qui prit toutes les formes imaginables, sans cesser d'être lui-même, le chapeau de castor reçut autant de noms qu'un bon cambrioleur américain a d'*alias*.

C'est ainsi qu'il fut tour à tour ou à la fois: un tuyau, un tube, un haut de forme, un claque, un huit-reflets, une feuille, un cassot, un chapeau de soie, et que sais-je encore...

Il a eu de distingués adversaires. En ces temps derniers, Sergines, des *Annales*, fongait sur lui armé de ses meilleures pièces.

"Une tyrannie que nous ne pourrions jamais secouer, disait-il, est celle du chapeau haut de forme. Alors que l'on croit que ce couvre-chef, ridicule et incommode, abattu, il se relève plus vivant que jamais. Pour supporter notre vie, il ne craint pas de faire des concessions; il se soumet, parfois, à l'humiliation d'être chapeau à claque. Mais, comme le roseau, il plie et ne rompt pas. Il se montre plus soyeux, plus reluisant après chaque tentative faite pour le détruire. Depuis plus d'un siècle qu'il règne sur nos têtes, il a toujours eu des ennemis acharnés. Il vint au monde à Londres, au milieu d'un éclat de rire; il pénétra à la Cour de Louis XVI, en faisant scandale, sur le front d'un prince du sang. Rien ne le démontra. La Révolution compa souvent la tête de ceux qui le portaient, mais lui n'en vécut pas moins avec honneur. Il fut haut, il devint large, il se fit plat ou

pointu; puis, il reprit sa taille, tant et si bien qu'on put le comparer au tuyau de poêle, dont son âme de chapeau opportuniste avait le noirceur. Quand nous voyons la forme dont il coiffait nos illustres romantiques, nous rions et nous allons, un quart d'heure après, acquérir, chez un Pétrone de la coiffure, son dernier modèle ou, plutôt, son dernier caprice. L'an passé, Edouard VII, l'arbitre des élégances mondiales, apparut aux courses d'Epsom en chapeau rond. Ce fut une révolution, à Londres. Le bon Teddy faillit en perdre la moitié de sa popularité. Le lendemain, il s'empressait de sortir en huit reflets. Cependant, le chapeau haut de forme avait du plomb dans la soie. Du moins, les élégants d'outre-Manche l'ont jugé ainsi. Ils ont profité de l'Exposition franco-anglaise pour manifester hautement leur sympathie à l'aristocratique tube et réuni trois cents des plus notoires; les gentlemen des clubs ont poussé trois hurrahs en son honneur."

\* \* \*

Les champions du castor vantent son élé-

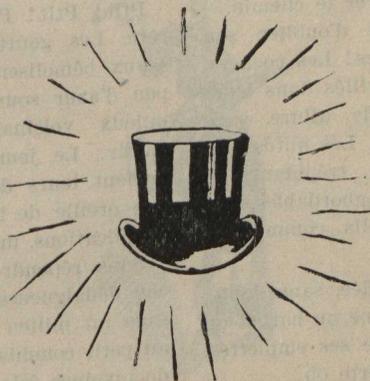
gance et son air de bonne race. L'un d'eux articule: Il s'adapte bien à la tête. Il est perforé dans un but hygiénique et donne un air de dignité qui rehausse le prestige d'une nation.

Dans un même écrit sur Londres, signé d'un nom illustre, vous lisez d'abord une succulente description du tube que portait Edouard VII, et un peu plus loin ces lignes: "C'est partout le luxe énorme coudoyant l'abjecte misère; et, en plein Piccadilly, passe un spectacle en haut de forme, avec une redingote en lambeaux boutonnée sur ma torse sans linge, et les pieds nus sur les trottoirs fangeux."

Et puis le castor est le chapeau pour toutes saisons; comme une bonne cave, il est chaud en hiver et frais en été. Il est donc économique, providentiel, omniserviable.

Et puis il est un si bel ornement dans certaines de nos processions, surtout quand il est porté par quelqu'un à cheval, gêné dans son *surtout*, ayant à la main le bâton doré des maréchaux et à la bouche une pipe un peu brûle-gueule.

Et puis...





## Pendant L'Averse

UN orage vient de crever sur la ville. Ploc! Ploc!... La pluie tombe, sans crier gare, en furieuses bordées. Les murs suintent. Les toits ruissellent, les gargouilles vomissent. Les égouts s'abreuvent de lampées torrentielles.

Fric! Frac!... Des gouttes larges s'éparpillent en grésillant sur l'asphalte. Des gouttelettes, mignonnes danseuses, se trémoussent dans une gaze de poussière humide, ébauchant des rondes folles sur la chaussée qui luit comme un parquet de bal. Une floraison subite de parapluies fait ressembler la rue à quelque immense champignonnière. L'habituel brouhaha du carrefour, mouillé lui-même, s'assourdit. Les fiacres clapotent tristement dans la brume. Les chiens se secouent. Tous les passants cherchent un abri...

Madame, qui revient d'un magasin à la mode, est surprise par l'averse. Chargée de cartons et de paquets, vêtue de fraîche satinette, avec son chapeau d'été, ses petits souliers découverts et ses bas à jour, elle voit—très fâchée—la pluie lui barrer le chemin.

Comme elle a eu bon nez d'oublier son parapluie! Et pas de voitures! Les cochers, maussades, et déjà recroquevillés dans leurs houppelandes, filent à grande allure, sans rien voir, sans rien entendre. Les autos fendent la bourrasque, cornant, trépидant, giclant à qui mieux mieux,—inabordables. Les tramways passent tous remplis comme des œufs frais.

Baste! Ce n'est qu'une ondée, sans doute. Plutôt que de se crotter comme un barbet ou de laisser choir dans la boue ses emplettes, elle en attendra la fin n'importe où.

Justement, voici, sous une porte cochère, dans le vestibule demi-clos d'une grande maison, un refuge discret, presque, confortable.

Elle s'y précipite. Elle s'y blottit... Et, telle qu'un oiseau dont l'orage a bouleversé les plumes, elle s'y repomponne coquette-ment, tapotant ses frisettes, faisant rouler d'une chiquenaude les perles de pluie semées sur son corsage, agitant ses jupons qui frissonnent en mousses chatoyantes.

Mais, quelque temps qu'il fasse, une jolie femme ne passe pas inaperçue.

Sitôt que celle-ci a posé le pied en son asile, vingt personnes l'y suivent. Des messieurs, surtout: des vieux et des jeunes, des timides et des roués, des malins et des imbéciles. Tous fuyant la pluie ou flairant une aventure. Tous la dévisageant, la contemplant bouche bée, ou manœuvrant pour se rapprocher d'elle...

Un dandy feint de bousculer ses paquets pour trouver l'occasion d'excuses galantes... Un vieux beau, pour amorcer la conversation, émet des hypothèses sur la température. Jusqu'à un petit commis, propre, ingénu, qui, de loin, la couve des yeux en silence.

Ptit! Ptit! Ptit!... Enfin, la pluie s'arrête. Les gouttières s'égouttent. Les ruisseaux bémolisent leur chanson. Au ciel, un peu d'azur sourit. Très gênée de son obséquieux voisinage, Madame se dispose à partir. Le jeune dandy et le vieux beau brûlent leurs dernières cartouches. A chaque oreille de la belle, c'est un assaut de supplications, un murmure de propos divers...

Sans répondre, le front hautain, la bouche dédaigneuse, Madame se fraye un passage au milieu de sa cour. Et, s'adressant au petit commis dont les joues se fleurissent de pivoines éclatantes:

—Mon ami, dit-elle avec un gracieux sourire, voulez-vous m'aider à porter mes cartons jusqu'au bout de la rue?...

Trop fier, trop heureux, le gamin les por-

terait au bout du monde. Il se cambre. Il se hausse sur ses pieds pour se grandir. Et, bien que du ciel—débarbouillé, maintenant—ne filtre plus la moindre goutte, il couvre la jolie femme de son parapluie avec le respect d'un dévot soutenant le dais du Saint-Sacrement...

Au détour de la rue, on veut le congédier avec quelques sous. Mais, dans la poitrine de Gavroche, le cœur de Chérubin a battu. Il se révolte. Il refuse :

—Oh! non, madame, merci! Je suis assez payé comme ça...

Puis il se sauve à toutes jambes, honteux et rayonnant.

Et la jolie femme, plus émue et plus flattée de ce naïf hommage que de tous les autres, regagne son logis en se retroussant, tandis qu'aux terrasses des cafés, maints poètes chevelus lorgnent ses fines chevilles... qu'ils mettront peut-être dans leurs vers.





## Faits et Anecdotes

### UN CHAPEAU-CAISSE

J UNEAU, notre compatriote, avait vu sa bourse gonfler d'une manière inespérée durant les quelques mois de vie ardente dont avait joui Milwaukee. Ses richesses étaient évaluées alors à pas moins de \$100,000. Avec la hausse des propriétés au printemps, il avait chance de doubler cette somme. On pouvait voir Juneau en ce temps allant recueillir chaque soir, à son magasin, le prix de revient de la journée, jamais moindre de 8 à \$10,000, puis loger ce papier-monnaie dans le chapeau qu'il portait. Bien mal lui en prit de faire servir son couvre-chef de coffre de sûreté, car un jour, dans une réunion un peu tumultueuse, un quidam en administrant quelques vigoureux horions atteignait le malheureux chapeau, qui allait tomber au loin avec les \$10,000 en billets, envolés dans toutes les directions comme des feuilles d'automne.

ANONYME.

### NOS TABLEAUX DE MAITRES

O N lit dans un des numéros de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (1876) : "Il y avait, dans la chapelle du séminaire de Québec, un merveilleux tableau, représentant le *Sauveur et la Samaritaine*. Il était signé par les frères Lagrenée. Ce tableau a été brûlé, il y a huit ans, lors de l'incendie de la chapelle. Les églises et les monastères de la province de Québec renferment une foule de tableaux de maîtres qui ont été acquis lors de la Révolution française."

F. DE S. M.

### UN CHANTRE OBSTINE

E N 1808, le curé Dubord de la paroisse du Cap Santé eut à souffrir, pendant plusieurs dimanches, de l'insolence et de l'obstination de l'un de ses chantres, qui, ayant abandonné le chœur avec quelques autres, auxquels il avait communiqué la mauvaise humeur qui le lui avait fait quitter, et s'étant retiré dans son banc dans la nef, s'opiniâtrait à y chanter à pleine tête, et troublait par là les autres chantres et tout l'office. M. Dubord fut obligé, pendant cinq ou six dimanches, de faire cesser le chant, et de terminer par une basse messe, la grand-messe commencée.

Le bon ordre ne fut rétabli et l'insolence du particulier réprimée et arrêtée, qu'en le traduisant à la justice où il fut condamné à l'amende.

Abbé F. X. GATIEN.

### SOUVENIR D'ENFANCE

J E venais d'être porté à l'ordre du jour. Le vieux maître d'école me fit signe du doigt de l'aller trouver à sa place. J'ignorais pourquoi. Je montai, grave, soucieux, les deux degrés de l'estrade où s'appuyaient sa chaise empaillée et son pupitre branlant. L'émotion me suffoquait. Je craignais d'être grondé. Mais non. Nous venions de donner notre leçon d'anglais, et il faut croire que j'avais bien prononcé *dog, cat, bird*, ou quelque autre mot aussi difficile, car le bonhomme déposant le morceau de sucre d'érable qu'il grugeait, dit aux élèves surpris de cette cérémonie inaccoutumée : "Voilà l'homme qui apprend bien l'anglais !" Le vieux savait

l'anglais comme je sais le grec. Le plus ébahi des élèves, ce fut moi. Cependant je ne tardai pas à reprendre mes sens, je devins radieux, et il me semble que je regagnai mon siège d'un pas un peu insolent.

Mais l'après-midi, pendant la leçon de géographie, je me sentis malade. J'avais le regard voilé, mes tempes battaient, mes joues brûlaient, ma gorge était sèche, comme remplie de poussière. Le maître vit ma figure rouge et me fit reconduire à la maison par un grand.

J'avais sept ans.

Et pendant qu'on allait quérir le médecin, que ma mère préparait des flanelles et faisait chauffer de l'eau, mon père me berçait entre ses bras. J'étais dévoré par la fièvre. Je toussais de cette toux rauque et creuse qui effraie toujours tant les parents.

—Il ne faut pas que tu sois malade, mon homme, dit mon père; il faut que tu vives pour faire un brave patriote.

—Un patriote, papa, qu'est-ce que c'est ?

—Un patriote, c'est un homme qui ne se laisse maltraiter, ni lui ni ses gens, par personne, et qui garde tous ses droits et tout ce qui lui appartient, même au risque de se faire tuer, surtout quand ce sont les Anglais qui veulent les voler. Ton grand-père était un vrai patriote. A propos, ma femme, il y aura douze ans demain que mon père a été tué au feu à Saint-Denis, dans la maison de ma tante Saint-Germain.

—Par qui, papa ?

—Par une balle anglaise, par un soldat anglais.

—Pourquoi ça ? Je n'apprendrai plus l'anglais, à présent.

—Au contraire, reprit mon père; tâche de l'apprendre comme il faut. Tu pourras plus tard te défendre contre les Anglais dans leur langue. Je te dirai quand tu seras plus vieux pourquoi ils ont tué ton grand-père. Mais souviens-toi toujours qu'il faut être patriote avant tout.

—Étais-tu avec lui, papa ? dis-je en râlant.

—Oui; nous nous battions côte à côte, dans une fenêtre. Il y avait entr'autres un soldat qui nous visait sans cesse, mais son fusil rata longtemps. A la fin le coup partit et mon père tomba. Je cours chercher le vicaire de la paroisse, M. Lagorce, qui lui ad-

ministra les derniers sacrements, et il mourut en patriote.

Je n'en compris pas plus; le délire me prit, mais au bout de huit jours j'étais sauvé. J'avais eu une rougeole pourprée: c'est ainsi, du moins, que feu le Dr Morin nommait cela.

De cette première leçon de patriotisme il m'est resté un souvenir ineffaçable. Patriote! voilà un mot que j'ai bien médité. Mon père qui l'était,—et qui l'est encore, Dieu merci!—sans savoir définir la chose, ne m'avait appris qu'une des significations du mot. J'ai su les autres depuis, et je trouve que patriotes au même degré sont ceux qui paient de leur sang la conquête des libertés publiques et ceux qui en conservent le précieux dépôt.

Nous tous qui affirmons aujourd'hui notre attachement à la nationalité canadienne-française en déployant tout ce que nous avons de pompe et de faste dans nos fêtes, nous prouvons bien que bon sang ne peut mentir: nous sommes des patriotes.

Alphonse LUSIGNAN.

#### VICOMTE DU CANADA

LA rumeur que sir Wilfrid Laurier serait élevé à la pairie, ayant fait dire au *Daily Telegraph*, de Londres, qu'il existait autrefois un comte de Stirlive, vicomte du Canada, mais que ces titres n'avaient existé que peu de temps et étaient perdus dans l'oubli, lord Sandys a immédiatement écrit pour revendiquer la possession de ces titres, dont il a hérité, et qui n'ont jamais cessé d'exister depuis leur création, en 1621.

#### FEVAL ET LE CANADA

VOICI quelque chose digne de figurer dans vos "Pages oubliées". C'est une appréciation de Paul Féval sur le parler français au Canada. "A Vitré, l'on gémit ou l'on clapote; à Vannes, les mots passent, comme de la soupe, des deux côtés des langues épaisses; à Saint-Brieux, la parole se danse lentement sur d'incroyables cadences; à Saint-Malo... Mais, à tout prendre, où parle-t-on comme il faut? Le véritable accent français est-il ce cahoteux et bruyant roulement à l'aide duquel s'étourdissent ré-



Prof.

# LAVOIE

**FABRICANT  
EXPERT DE  
PERRUQUES  
ET TOUPETS  
POUR DAMES  
ET  
MESSIEURS**

Maison  
fondée en  
1860

**Cheveux teints dans toutes les nuances  
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees**

Assortiment complet de **Tresses en Che-  
veux, Naturels, Accessoires de Coiffu-  
re, Peignes et Ornaments en Tous  
Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New-York

**No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST**  
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.

“ciproquement les riverains de la Garonne?  
“ou la farouche glorification de l'E muet qui  
“ajoutEU unEU syllabEU à tous les mots de  
“la cherEU ProvençEU? Est-ce le suisse de  
“Besançon? le débonnaire gloussement belge  
“de Laon, ou la traînante chanson de Nor-  
“mandie, ou le fausset glapissant du Pari-  
“sien de Paris?—On m'a dit que le français  
“se parlait assez bien à Moscou (Saint-Pé-  
“tersbourg est trop près). Mais si vous vou-  
“lez entendre le vrai son de la langue de  
“Bossuet et de Corneille, l'avis général est  
“qu'il faut aller jusqu'au Canada, où verdit  
“un rameau du vieil arbre de France.”—  
Paul Féval.

UN LECTEUR ASSIDU.

### PRINCE ET PEUPLE

**L**E 27 juin 1792, lors de la clôture des  
hustings, et il y eut une émeute qui était sur  
le point d'éclater par des actes de violence,  
lorsque le prince Edouard, duc de Kent, s'a-  
vança et se plaçant de manière à être vu de  
tous: “Messieurs, dit-il, y en a-t-il un seul  
parmi vous, quel qu'il soit, qui ne regarde le  
roi comme le père de son peuple?” A ces

paroles, le peuple répondit par des hurras  
et des cris de Vive le Roi! “Y en a-t-il un  
seul qui ne regarde la nouvelle constitution  
comme la meilleure qu'il soit possible de don-  
ner aux sujets de S. M.? Je vous recomman-  
de donc, continua S. A. R., de vous retirer en  
paix, et que je n'entende plus parler de cette  
odieuse distinction d'anglais et de français,  
vous êtes tous les sujets bien-aimés cana-  
diens de S. M. Britannique.” Vive le Prince!  
cria le peuple, et le tumulte cessa.

T. P. BEDARD.

### RELIQUE HISTORIQUE RETROUVEE

**U**N jour, l'abbé Laverdière se mit en tête de  
retrouver la chapelle que Champlain avait  
bâtie et dédiée à Notre-Dame de Recouvrance.  
D'ailleurs, aucunes données précises; mais,  
d'après l'abbé, les précieuses ruines devaient  
exister entre le presbytère et la Cathédrale  
de Québec. Alors prenant son compas et son  
crayon, il esquisse un plan de la ville, telle  
qu'elle était en 1634, plan perdu depuis  
longtemps, mais qu'il refit d'après les anciens  
actes de concession, et un beau matin, la  
soutane retroussée, le pic à la main l'abbé  
Laverdière ouvrait bravement la tranchée en  
arrière de la Cathédrale faisant voler roches  
et poussière de droite, de gauche, et répon-  
dant flegmatiquement à ceux qui riaient de  
lui.

—Le mur est là, et il doit aller tomber  
près du maître autel de la Cathédrale. Sou-  
dain le fer grince sur la pierre; une étin-  
celle jaillit, et l'abbé tout en sueur, passe sur  
son front un foulard à larges carreaux, et  
jette un regard de joie sur ceux qui l'entou-  
raient.

Notre-Dame de Recouvrance venait d'être  
trouvée!

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

... LA ...

## Revue Populaire

de Novembre

sera en tous points  
un

Numéro d'Actualité

concernant ce mois.



Ne l'Oubliez Pas